



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 1980

VOLTAIRE FOUNDATION FUND





Dufresny,

Charles Rivière.

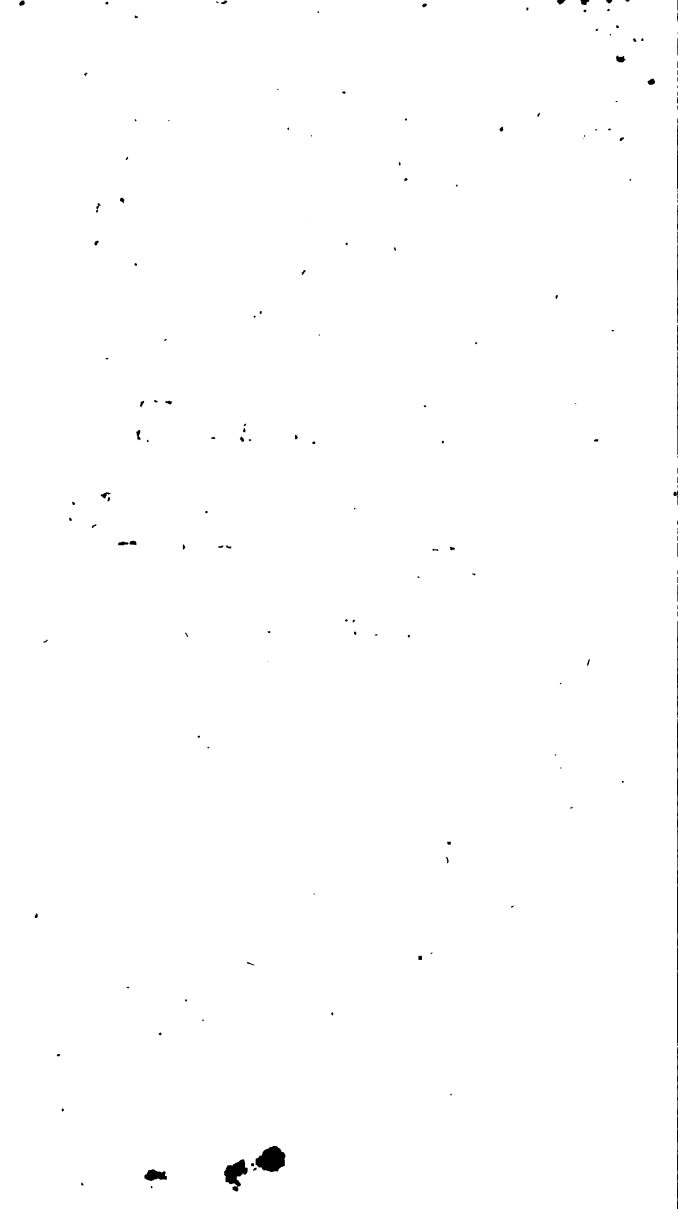
Rail

6 of
3000
music



ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRENAY

Tome Premier.







Ch. Coypel pinx.

J. Joullain sculp.

Charles Rivierre du Fresny.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRENY.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. D C C. X X X I.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRENAY:

Tome Premier.



AVERTISSEMENT.



E seroit mal entrer dans l'esprit de Monsieur Durény, que de mettre à la tête de ses Ouvrages, une Préface, lui qui n'en a jamais fait, qu'en protestant de n'en point faire. (1) Une Préface, dit-il, doit annoncer par son caractère, celui de l'Ouvrage ou de l'Auteur; les conséquences qu'on en tire, décident quelquefois de la réussite de l'un & de l'autre: il faut si peu de choses pour prévenir les hommes, & la prévention a tant de part à leurs décisions, cela me fait trembler!

En effet une Préface ne sert or-

(1) Voyez ses Amusem. & ses prem. Mercuries.

AVERTISSEMENT.

dinairement qu'à prévenir les Lecteurs en faveur de l'Ouvrage qu'on lui présente ; pour y parvenir il faut louer beaucoup : Or les loüanges, selon notre Auteur, font souvent tort à ceux qui les donnent, & à ceux qui les reçoivent : les loüanges moderées offensent ceux qui en voudroient de plus grandes ; n'en point donner du tout, c'est une extrémité vicieuse : ne vaudroit-il pas mieux encore tomber dans ce vice-là ? D'ailleurs il n'y a rien à gagner à louer un Auteur. Celui qu'on loue, croit que c'est une dette qu'on lui paye, nulle reconnaissance de sa part ; & l'on se brouille presque toujours avec ses Confreres ; car chacun d'eux croit qu'on lui dérobe, & les loüanges qu'on ne lui donne pas, & celles qu'on donne aux autres. A l'égard des Lecteurs, si l'Ouvrage que l'on donne est bon, il n'a pas besoin de la protection d'une Préface, il porte avec lui son estime : S'il n'est

AVERTISSEMENT. 7

pas bon , toute la finesse d'esprit , & toute la subtilité des raisonnemens d'un Panegyriste , ne procureront point à l'Ouvrage annoncé la considération qu'il ne merite pas.

Dailleurs , quel est le principe des jugemens ordinaires en fait d'Ouvrages d'esprit ? Le caractère que chaque Lecteur a reçu de la nature , ou que la société dans laquelle il a vécu , a formé en lui. *La plupart des critiques astrabilaires, dit encore M. Dufreny, ne jugent de la solidité d'un Ouvrage, que par le degré de sérieux qu'ils y trouvent: Dès qu'une maxime solide est plaisamment travestie, ils la méconnoissent; mais qu'une maxime petite ou fautive se présente pour ainsi dire en habit sérieux, ils la respectent, & veulent être plus sages que la nature, qui attache presque toujours un goût agréable aux nourritures les plus solides.*

8 A V E R T I S S E M E N T.

On peut donc conclure qu'en général une Preface est peu nécessaire, & qu'en particulier elle seroit inutile à la tête des Ouvrages de Monsieur Dufreny, sur la plupart desquels le Public a déjà porté son jugement, peut-être avec un peu de legereté. Je dis avec legereté, car une partie de ce même Public, ne se donne gueres la peine d'examiner avec assez de desinteressement les Ouvrages d'esprit, & sur tout les Ouvrages Dramatiques, pour rendre une justice égale au bon & au mauvais qui s'y rencontrent.

Les Pièces de Théâtre sont, pour ainsi dire, comme des plans considerez à *vue d'Oiseau*; le tout ensemble frappe tout le monde dans les representations, & dans la lecture. Mais les règles de conduite, & ce qui souvent fait le mérite de l'Ouvrage, échappent à ceux qui

AVERTISSEMENT. 9

n'ont pas une connoissance raisonnée du Théâtre. Les uns sont affectez des caracteres, les autres des détails d'une pièce ; mais rarement l'est-t'on de tout ce qui la compose. Cependant il resulte de chaque sentiment particulier, un jugement général qui influë sur tout l'Ouvrage : *Il est charmant*, dit-on ; *il est detestable*. Voilà comme cette partie du Public, dont je viens de parler, décide, par l'habitude seule de voir la Comedie, ou celle d'en juger par contagion. Il est vrai que de ces deux façons de juger, la dernière est bien plus convenable à l'amour propre ; il est plus flatté d'humilier autrui, en blâmant tout-à-fait son Ouvrage, que de le reconnoître son superieur ou son égal, par les loüanges & la justice qu'il faudroit lui rendre.

Analiser un Ouvrage d'esprit dans ses beautez & dans ses défauts,

10 A V E R T I S S E M E N T.
c'est ce qu'on fait rarement , soit
par ignorance, soit par jalousie. On
se flatte beaucoup sur la première ,
& l'on se croit autorisé sur la secon-
de.

Cependant il faut convenir que
ce Public , éclairé dans la suite sur
ses premières décisions , se retra-
cte , & rend aux Auteurs la justice
qu'il ne leur avoit pas d'abord ac-
cordé ; mais je m'apperçois que
mon intention n'étant pas de faire
une Preface, je dois ne parler que de
Monsieur Dufreny & de ses Ou-
vrages : Voici donc ce qui en est
venu à ma connoissance.

Charles-Riviere Dufreny étoit né
en 1648. Quoique son origine selon
la plus commune opinion fut telle
que bien des gens s'en feroient fait
honneur, il n'en a jamais tiré vanité,
il étoit même rare qu'il en parlât. (a)

(a) Il y a longtems, dit-il, à ce sujet, que la
vanité des hommes travaille en Genealogie ; c'est
une espece de perspective dont la beauté consiste à voir

AVERTISSEMENT. II

Son grand-Pere étoit fils d'une Jardiniere d'Anet, que l'on nommoit alors la belle Jardiniere. On ne sçait aucune circonstance de la vie de ce grand-Pere, ni de celle des Pere & Mere de notre Auteur ; mais il est à présumer qu'ils furent attachez au service des Rois Henry IV. & Louis XIII, puis-que Dufreny dans sa jeunesse entra à celui de Louis XIV. en qualité de Valet de chambre. Son esprit vif & agréable, plût à ce Prince, qui l'employa pendant ses Campagnes en diverses occasions, & toujours avec succès ; de maniere qu'en

une longue suite d'objets. Ils sont plus foiblement colorez & moins nettement dessinez à mesure qu'ils s'éloignent. Le point de vûë est ordinairement embrouillé, & laisse imaginer dans le lointain des objets qu'on ne découvre point. Ceux qui veulent faire voir dans l'origine de leurs maisons plus loin que le point de vûë, croient appercevoir dans ces brouillards des ancêtres bien formez & bien distinguez ; mais on ne les y voit que comme on voit dans les nuës des Hommes, des Chevaux &c.

12 A V E R T I S S E M E N T.

donnant simplement l'effor à son imagination naturellement tournée à la gayeté & aux idées singulieres, il gagna les bonnes graces du Roi, & se trouva comblé de ses bienfaits, qui joints à son bien de patrimoine rendirent bientôt sa situation opulente ; mais son goût pour la dépense, l'empêcha de la rendre solide. Comme il étoit né sans ambition, il ne desiroit les richesses que pour satisfaire aux commoditez de la vie, (car il n'en avoit pas encore connu les besoins ;) il aimoit le plaisir comme volupté, & non comme libertinage : une table delicate, & des amis choisis étoient de ces choses qui le flattoient le plus. Il avoit reçu de la nature beaucoup de goût pour tous les Arts ; Peinture, Sculpture Architecture, Jardinage, tous sembloient lui être familiers par les jugemens justes qu'il portoit de leurs productions.

AVERTISSEMENT. 15

Outre ce goût pour les Arts il avoit encore un talent naturel & particulier pour la musique & pour le dessein ; quoique les principes de l'un & de l'autre n'eussent point fait partie de son éducation , il a néanmoins produit dans ces deux genres des choses inimitables. Les airs de ses Chansons de caractère que l'on trouvera à la fin de ce Recueil , font une preuve convaincante de ce que l'on avance ; car il n'y a pas un de ses airs qui ne soit de sa composition : Mais ce que l'on ne peut transmettre , c'est l'intelligence & le goût avec lesquels il les chantoit. Il est vrai que la fécondité de son génie lui en faisoit varier les chants toutes les fois qu'on l'engageoit à les exécuter ; ce qui souvent lui déplaisoit , & sur tout lorsqu'on le louoit sur un talent qu'il regardoit comme fort infé-

14 A V E R T I S S E M E N T

rieur aux autres. Il est cependant bien facheux qu'il nous reste si peu de ses Chançons, puisqu'il convient lui-même dans un de ses Mercurès d'en avoir fait plus de cent.

Il n'étoit pas moins surprenant du côté du dessein, que du côté de la musique; il n'avoit, il est vrai, aucune pratique du crayon, du pinceau ni de la plume, mais il s'étoit fait à lui-même un équivalent de tout cela en prenant dans différentes estampes des parties d'homme, d'animaux, de plante ou d'arbre qu'il découpoit & dont il formoit un sujet dessiné seulement dans son imagination. Il les dispoisoit & les colloit les unes auprès des autres, selon que le sujet le demandoit: Il lui arrivoit même de changer l'expression des têtes, qui ne convenoient pas à son idée, en supprimant les yeux, la bouche, le nez

AVERTISSEMENT. 15
& les autres parties du visage ; & y en ajoûtant d'autres qui étoient propres à exprimer la passion qu'il vouloit peindre ; tant il étoit sûr du jeu de ces parties pour l'effet qu'il en attendoit. Mais ce qu'il y a d'étonnant , c'est que cet assemblage de pieces raportées , en apparence au hazard & sans esquisse , formoit un tout agréable , dont l'incorrection de dessein n'étoit sensible qu'à des yeux connoisseurs.

Quelques séduisans que fussent pour lui ces deux talens, ils ne prévaloiert pas au goût dominant qu'il avoit pour l'Art de construire des jardins. Il avoit pour cet Art un genie singulier , mais nullement susceptible de comparaison avec celui des grands Hommes, que nous avons eü , & que nous avons encore dans ce genre. Dufreny ne travailloit avec plaisir , & pour ainsi

16 AVERTISSEMENT.

dire, à l'aïse, que sur un terrain
irregulier & inégal. Il lui falloit des
obstacles à vaincre, & quand la
nature ne lui en fournissoit pas, il
s'en donnoit à lui-même; c'est-à-
dire que d'un emplacement regu-
lier & d'un terrain plat, il en faisoit
un montueux; afin de varier, disoit-
il, les objets en les multipliant, &
se garantir des vûes voisines, en
leur opposant des elevations de
terre qui servoient en même tems
de Belveders. Tels étoient les jar-
dins de Mignaux près Poissy; & tels
sont encore ceux qu'il a faits dans
le Faubourg Saint Antoine pen-
dant les dix dernières années de sa
vie, dont l'un est connu sous le
nom du Moulin, & l'autre qu'il
appelloit le chemin creux. Tout le
monde connoît aussi la maison &
les jardins de Monsieur l'Abbé Pa-
jot près de Vincennes, & par-là l'on
peut juger du goût & du genie
de

AVERTISSEMENT: 17

Dufreny dans ce genre.

Louis XIV. ayant pris la résolution de faire faire à Versailles des jardins dont la grandeur & la magnificence surpassassent tout ce qu'on avoit vû & même imaginé jusqu'alors, lui demanda des desseins. Dufreny en fit deux differens; ce Prince les examina, & les compara avec ceux qu'on lui avoit présentés; il en parût content, & ne les refusa que par l'excessive dépense dans laquelle l'exécution l'auroit engagé. Ce Monarque qui aimoit les Arts, & qui les avoit portés à leur plus haut degré de perfection par les récompenses dont il prevenoit ceux qui s'y distinguoient, accorda à Dufreny un Brevet de Contrôleur de ses Jardins. Peu de tems après il obtint encore de Sa Majesté le Privilège d'une nouvelle Manufacture de grandes glaces que l'on propo-
soit d'établir, & dont le succès a

18 AVERTISSEMENT.

passé beaucoup ce qu'on en attendoit.

Si Dufreny avoit été capable de prévoir l'avenir, il auroit senti la valeur du don que Sa Majesté lui avoit fait ; mais sa maniere de penser ne lui laissoit jamais imaginer le lendemain ; le present étoit son seul point de vûë & faisoit son bonheur ou son malheur ; de sorte que pressé de satisfaire à quelque caprice ; qui en lui étoient aussi forts que des besoins, il ceda le Privilege des glaces pour une somme assez modique.

Le Roi, sur les bontez duquel il comptoit, & qu'en effet il avoit souvent éprouvé dans les situations fâcheuses où sa prodigalité l'avoit réduit, lui donna encore une nouvelle marque de sa bienveillance ; car le tems du Privilege des glaces étant expiré, Sa Majesté ordonna aux nouveaux Entrepreneurs de cette

AVERTISSEMENT. 19
Manufacture , de donner à Dufreny 3000 livres de pension viagere ; mais les sujets de dépense augmentant en lui à proportion de ce qu'il possédoit , & par conséquent les moyens d'y fournir s'épuisans de jour en jour , il s'accommoda avec ceux qui lui payoient cette rente , & en reçût le remboursement.

Le Roi ayant appris ce dernier trait de conduite de Dufreny , ne pût s'empêcher de dire qu'il ne se croïoit pas assez puissant pour l'enrichir.

Dufreny sentit bien après cela qu'il ne devoit plus s'attendre aux bienfaits de ce Prince ; il sçavoit qu'il aimoit à donner, mais à donner à propos. Ainsi il résolut de quitter la Cour & demanda la permission de vendre sa Charge , & de se retirer ; le Roi le lui permit , & eût la bonté de lui faire paroître qu'il en étoit fâché.

20. A V E R T I S S E M E N T

Dufreny ayant fixé sa demeure à Paris, lia société avec Renard, célèbre Auteur Comique, c'étoit un Philosophe dont la volupté étoit le principal emploi, & qui ne travailloit que pour se délasser du plaisir.

La conformité des inclinations fitra les nœuds de leur amitié; & cette liaison développa dans notre Auteur, les talens qu'il avoit pour le Théâtre.

La Comédie Italienne florissoit alors; & les Acteurs qui la composoient avoient surmonté les difficultés d'une langue étrangere, leurs piéces étoient presque entièrement Françoises; c'étoit la mode de fréquenter ce Théâtre, & par conséquent les Auteurs y portoient leurs ouvrages par préférence.

Des piéces sans règles & sans conduite, mais lucratives, convenoient parfaitement à Dufreny; car à dire vrai, son génie étoit plus propre à produire des Scènes de

AVERTISSEMENT. 21.
tachées, qu'à bien conduire une Comédie. En effet, n'auroit-il pas été étonnant, qu'un homme qui avoit eu si peu de conduite dans le cours de sa vie en eut mis beaucoup dans ses piéces de Théâtre?

C'est aussi le seul défaut qu'on puisse lui reprocher à cet égard. D'ailleurs on y trouve des caractères bien peints, & bien soutenus, un dialogue juste & concis, un Comique pris dans la pensée, & rarement jouant sur le mot; des portraits critiques sans être satyriques; & dans tout une vivacité de génie qui lui est propre. Tel on dépeint Dufreny dans ses Ouvrages, tel il étoit avec ses amis; c'est-à-dire, aimable sans médifance, & plaisant sans raillerie piquante. Aussi disoit-il, *qu'on est plus excusable de ne pas penser juste que de penser malignement.*

Si la plupart de ceux qui écrivent aujourd'hui, suivoient exactement ce principe, il y auroit bien moins

12 A V E R T I S S E M E N T.

d'Ouvrage d'esprit , sans peut-être que le Public y perdit beaucoup. Je ne prétends pas cependant soupçonner de malignité un Auteur Anonyme qui a inferé dans une brochure (*) des traits de la vie de Dufreny peu avantageux à sa mémoire ; quoi qu'à dite vrai , tout galant homme doit ressentir de la répugnance à presenter quelqu'un par le côté qui peut le rendre ridicule ; ainsi je me dispenserai de les rapporter ici.

Ce que j'ai dit à l'égard des Comedies de notre Auteur, regarde principalement celles qu'il a données au Théâtre François ; car il regnoit sur celui des Italiens un goût de Satire & d'équivoque auquel il falloit necessairement se prêter pour réussir.

Après la suppression de leur Théâtre, notre Auteur travailla pour celui des François ; les pieces qu'il y donna n'eurent pas toute la réussite

(*) Ana, ou B... C...

AVERTISSEMENT. 23

qu'il en esperoit; & il ne pouvoit compter de veritables succès que ceux du Double Veuvage, & de l'Esprit de Contradiction; encore cette derniere, qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre, eût-elle le sort de quelques-unes (*) de nos anciennes pieces, qui sont cependant aujourd'hui les délices du public.

La liaison d'amitié qu'il avoit avec Renard, l'engageoit à lui faire part de ses idées. Il lui communiqua plusieurs sujets de Comedies presque finies, & entre-autres ceux du Jouëur, & de l'Attendez-moi sous l'Orme, dans le dessein de les achever ensemble; mais Renard, qui sentoit la valeur de cette premiere piece, amusa son ami; fit quelques changemens à ce qu'avoit fait Dufreny, la mit en Vers, & la donna aux Comediens sous son nom. Ce fait est connu de tous les amis

(*) Phedre & le Misantrope, &c.

24 AVERTISSEMENT.

de notre Auteur, auxquels il l'a raconté plusieurs fois, en se plaignant d'un larcin qui ne convient qu'à un Poëte du plus bas étage. Cependant au lieu de s'en venger, il ne chercha qu'à justifier ses droits en donnant le Chevalier Jouëur, tel qu'il l'avoit composé, & en y ajoutant un Prologue où l'on voit toute la modération & le desintéressement dont il étoit capable. Il se contenta de rompre avec Renard, de travailler seul, & il fit bien; car les sociétés d'esprit ne réussissent presque jamais.

Dufreny se maria deux fois, & il est probable qu'il s'en repentit deux fois. Du caractère dont on l'a dépeint, il n'étoit homme à se marier que par distraction, si l'on peut ainsi dire, ou par un intérêt vif & présent. Bien des gens prétendent que son second Mariage se fit par ce dernier motif.

Distrain par l'application involontaire

AVERTISSEMENT. 25

taire de son esprit à ses compositions qui le suivoient par tout, il lui auroit été fort difficile de se livrer aux soins d'une famille. Il le sentoit bien; & peut-être étoit-ce pour s'en dispenser entierement qu'il avoit imaginé d'avoir en même tems trois ou quatre logemens dans differens quartiers de Paris; & qu'il les quittoit dès qu'il soupçonnoit d'y être connu de ceux avec lesquels il ne vouloit point avoir de commerce. Je ne sçai cependant si cette nouvelle maniere de se loger prise du côté de la commodité n'est pas aussi raisonnable que singuliere, sur tout pour quelqu'un d'isolé & sans engagement; or Dufreny se croyoit tel.

Le Privilége du Mercure Galant, étant venu à vacquer en 1710. par la mort de M. Devizé, notre Auteur, suivant le conseil de quelques-uns de ses amis, le demanda

26 A V E R T I S S E M E N T,
au Roy. (1) Ce Prince qui se sou-
vint de l'avoir aimé, le lui accorda
avec cette bonté dont il accompa-
gnoit les graces qu'il faisoit, princi-
palement à ceux qui l'avoient servi.
Dufreny composa les premiers Vo-
lumes de ce Livre avec tout l'es-
prit & l'enjouement dont il étoit
capable; mais ennemi de la con-
trainte, un travail periodique com-
me celui du Mercure ne pouvoit
pas long-tems lui plaire; aussi le né-
gligea-t'il bien-tôt, & il l'abandonna
enfin au sieur le Fevre dans le
mois de Decembre 1713. en se
réservant une pension, dont il a
jouï jusqu'à sa mort.

Ainsi vécut Dufreny, sans soins,
sans ambition, & sans bassesse, quoi-
que de plus en plus dénué des biens
de la fortune. Vers la fin de Septem-
bre 1724. il fut attaqué d'une fièvre
continuë dont il mourut le 6. Octo-

(1) Voyez dans le 6 Vol. Placet en vers
qu'il presenta au Roi à ce sujet.

AVERTISSEMENT 27

bre, dans la 75. année de son âge. Ses sentimens de pieté & de résignation furent si sinceres qu'il consentit à la sollicitation des deux enfans qu'il avoit eu de son premier Mariage, que l'on brûlât tous ses ouvrages, le seul bien qui lui restât alors. C'étoit une seconde partie des Amusemens serieux & comiques; les Vapeurs, Comedie en un Acte, qu'il avoit lûë à tous ses amis, & dont ils ne se rappellent le souvenir qu'avec regret; la Joueurse, qu'il avoit mise en Vers; le Superstitieux, & le Valet Maître, Comedies en cinq Actes, presque finies, de même que l'Epreuve en trois Actes, avec des Intermédes qu'il comptoit donner incessamment au public.

Si jamais ouvrages de Théâtre devoient être épargnés, c'étoient ceux de notre Auteur par la pureté des mœurs qui y regnoit; mais ce zèle, pour lequel le seul nom de

28 A V E R T I S S E M E N T.

Comedie est un crime ; & celui de
Théâtre une profanation, en ordon-
nant autrement ; Scenes détachées ;
canevas de Pieces , Réflexions ,
ouvrages même de ses mains ,
tout fut mis en cendre ; telle a été
la destinée des derniers ouvrages
de Dufreny , dont le public sera
malheureusement privé.

On ne peut donc lui donner
qu'un recueil le plus complet qu'il a
été possible de ses oeuvres déjà im-
primées ; mais ou mal imprimées, ou
devenues rares ; on y a ajouté tout
ce qu'on a jugé être de lui dans les
Mercurès, comme Paralleles, Dissen-
tations ou Examens Critiques, Histo-
riettes, Nouvelles, & Chançons dont
on a toujours désiré d'avoir une sui-
te. Il est vrai que ce qui enrichit le
plus cette édition, ce sont trois Co-
medies qui n'avoient jamais été
imprimées & dont une n'avoit pas
encore été représentée. Ces trois

AVERTISSEMENT. 29

Pieces font la Malade fans Maladie ,
la Joïeuse en Prose , & le Faux Sin-
cere.

On est redevable des deux pre-
mieres à la générosité des Come-
diens François qui possedoient dans
leur dépôt, les seuls manuscrits qui
existassent de ces deux Pieces, &
qui ont bien voulu les abandonner
à l'impression : Ils ont fait même
toutes les recherches possibles pour
l'augmenter encore de trois autres
Pieces, intitulées, Sancho Pança, en
trois Actes; le Portrait, en un Acte;
& les Dominos, aussi en un Acte; mais
malgré tous les soins qu'ils se sont
donnez, ils n'ont pû les recou-
vrer. A l'égard du Faux Sincere, la
seule copie qu'il y en eût, s'est trou-
vée entre les mains de Monsieur
M ancien ami de Dufreny.
Notre Auteur avoit coutume de
lire à ses amis, les Comedies qu'il
composoit, & quelquefois même

30 A V E R T I S S E M E N T.

à trop de gens ensemble, quoiqu'il eût dit quelque part, que *si l'on ne suivoit les conseils de personne on écrivoit mal; mais qu'en suivant les conseils de tout le monde, on n'écrivoit point du tout.* En effet la multiplicité d'avis différens joints à la facilité à reproduire lui faisoient presque toujours changer ses piéces & les tourner de différentes façons & souvent à leur desavantage. C'est pour cette raison que Monsieur de M. exigea de Dufreny qu'il en prit copie afin de la conserver dans le meilleur état où ses amis jugerent, qu'il la pouvoit mettre. Jugement que le Public a confirmé, par l'accueil favorable qu'il a fait à cette Comédie dans les premières représentations qu'on vient de lui en donner.

Combien Dufreny auroit-il été sensible aux applaudissemens que cette Comédie a reçu! si selon lui,

AVERTISSEMENT. 31

il n'y a rien de si équivoque, que le mot de réussite, parce que les Auteurs l'expliquent d'une façon & le Public d'une autre. Quelle satisfaction auroit-il eu de se trouver aujourd'hui d'accord avec ses spectateurs, sur le succès du Faux Sincere ! Mais il semble que tant qu'un Auteur est vivant, la rigueur dont on use envers ses Ouvrages soit un avertissement ou un engagement pour lui de mieux faire à l'avenir. Ainsi il y a tout lieu d'espérer, que les autres Comedies peu connues & remises au Théâtre feront plus favorablement recuës qu'elles ne l'ont été par ce même Public, quelquefois sujet à prévention, mais toujours équitable tôt ou tard.

Voilà ce que j'avois à dire sur la vie & les Ouvrages de Dufreny ; j'ai rassemblé le plus de faits & les plus vrais qu'il m'a été possible ; cependant comme la plûpart de ces faits

civ.



32 AVERTISSEMENT.

font éloignez de notre tems, qu'en s'éloignant ils ont pû souffrir quelque alteration, & que vrai semblablement il en peut être échappé à mes recherches, je prie ceux qui auroient sur cela des memoires sûrs de m'en faire part.

C O M E D I E S *données au Théâtre François.*

Le Negligent, Comedie en Prose, en 5. Actes, avec un Prologue, en 1692. (a)

Attendez-moi sous l'Orme, Comedie en Prose, en un Acte, inserée dans les Oeuvres de Regnard, 1694.

Le Chevalier Jouëur, en Prose

(a) Quelque recherche qu'on ait faite, pour avoir la Musique des airs détachés qui sont inserés dans la plûpart des Comedies de Dufreny, il n'a pas été possible de la recouvrer & de la joindre aux Pièces pour lesquelles l'Auteur l'avoit composée.

AVERTISSEMENT. 33

& en 5. Actes, avec un Prologue, en 1697.

La Nôce interrompuë, en Prose & en un Acte, avec un Divertissement, en 1699.

La Malade sans Maladie, en Prose & en 5. Actes, en 1699. (a)

L'Esprit de Contradiction, en Prose & en un Acte, 1700.

Le double Veuvage, en Prose & en 3. Actes, avec un Prologue, en 1702.

(b) Le faux honnête-homme, en

(a) Cette Piece qui tomba à la premiere représentation, servit ensuite à Duffreny, à faire la Comedie des Vapeurs, qu'il mit en trois Actes, & en Vers : Il connoissoit la bonté de quelques-unes des scènes de la Malade sans Maladie, & cependant il soucrivit au jugement du Public sur la conduite de cette Piece ; mais ne voulant pas perdre les idées de détails, dont elle est remplie, il en composa la Comedie des Vapeurs dont on vient de parler.

(b) Le même sentiment, qui engagea notre Auteur à profiter des idées de détail, de la Malade sans Maladie, pour en com-

34 AVERTISSEMENT.

Prose & en 3. Actes, 1703.

Le Faux Instinct, en Prose & en 3. Actes, 1707.

Le Jaloux Honteux, en Prose & en 5. Actes, 1708.

La Jouëuse, en Prose & en 5. Actes, 1709.

Le Sot Supposé, en 3. Actes & en Vers, 1716.

La Reconciliation Normande ; en 5. Actes & en Vers en 1719.

Le Dedit, en un Acte & en Vers, en 1719.

Le Mariage fait & rompu, en 3. Actes & en Vers, en 1721.

Le Faux Sincere, en 5. Actes & en Vers, le 16. Juin 1731.

poser les Vapeurs, lui fit prendre cette Piece, du Faux Honnête-Homme, dont le succès ne fut pas heureux ; pour en faire celle du Faux Sincere, dans laquelle la conformité des deux Caracteres du Chevalier Faux sincere & de Monsieur Franchard, avec ceux du Faux Honnête-Homme, & du Capitaine, sont la preuve de ce que l'on avance. Il en a usé de même en tout ou en partie, à l'égard de ses Pieces qui n'ont pas réussi.

C O M E D I E S

données à l'ancien Théâtre Italien.

L'Opera de campagne, en
3. Actes, avec un Prologue,
1692.

L'union des deux Operas, en
un Acte, 1692.

* Les Chinois, en 4 Actes, avec
un Prologue, 1692.

* La Baguette de Vulcain, en un
Acte, 1693.

Les Adieux des Officiers, ou
Venus justifié, en un Acte. 1693.

Les Mal-Assortis, en deux Actes,
1693.

Le Départ des Comédiens, en
un Acte, 1694.

Attendez-moi sous l'Orme,
en un Acte, 1695.

* La Foire S. Germain en 3. Actes,
1695.

36 AVERTISSEMENT.

Les Momies d'Égypte , en un Acte, 1696.

„ Pasquin & Marforio , Medecins des mœurs, en 3. Actes, 1697.

„ Les Feés , ou les Contes de ma Mere l'Oye, en un Acte, 1697.

Les Comedies marquées d'une étoille (*) ont été composées par l'Auteur & Mr. Renard. Et celles qui sont precedées d'un Guillemet, (") ont été données en societé, par l'Auteur & le Sr Bianclolelli fils du fameux Dominique qui a joué le premier le Rolle d'Arlequin sur l'ancien Théâtre.

Les Pièces suivantes étoient entre les mains des Comediens ; mais on n'a pu en recouvrer de copies.

Sancho Pança , en trois Actes.

Le Portrait , en un Acte.

Les Dominos , en un Acte.

Les suivantes ayant été composées sur la fin de la vie de l'Auteur , ont

AVERTISSEMENT. 37
été brûlées après sa mort par ses héritiers.

Les Vapeurs , Comédie en un Acte.

La Joueuse , en vers.

Le Superstitieux , en cinq Actes.

L'Épreuve , en trois Actes.



De l'Imprimerie de GISSEY.

*Livres nouveaux qui se vendent chez
le même Libraire.*

LE nouveau Theatre Italien , contenant les Comedies jouées par les Comediens ordinaires du Roy depuis 1716. 8 vol. *in-12.* 1728.

Les airs des vaudevilles de toutes les pièces représentées par les Comediens-Italiens ; gravés & recueillis en un vol. *in-12.* *sous presse.*

Les Parodies du nouveau Theatre Italien, faisant la suite de l'ouvrage ci-dessus avec les airs gravés, 3 volumes *in-12.* 1731.

Les Voyages du Sr. le Gentil de la Barbinais, autour du monde, 3 vol. *in-12.* fig. 1728.

Les Amours de Theagenes & de Chariclée, trad. du Grec, 2 vol. 1726.

Les Saillies & l'Art d'orner l'Esprit , par Mr Gayot de Pitaval; nouvelle édition augmentée de la moitié , en 8 parties faisant 4 Tomes, *sous presse.* Les nouveaux se vendront séparément.

Examen de Poësie en general par M. de Remond. *in-12.* 1728.

Les Memoires pour servir à l'Histoire

des Hommes-Illustres dans la République des Lettres ; avec un catalogue raisonné de leurs Ouvrages, par le P. Niceron, 15 vol.

On imprime actuellement une seconde partie du dixième vol. & le tome seizième qui paroîtront incessamment, & les volumes suivans de trois en trois mois.

Les œuvres de Clement, de Jean & de Michel Marot, avec les pièces du différend de Clement avec François Sagon, & des remarques, 4 vol. in-40. & in-12. 6 vol., la Haye 1731.

Les Colloques d'Erasmus, traduits en François par M. Gueudeville avec des figures, 6 vol. Leyde,

Les Voyages de M. de Thevenot, 5 vol. Figures, Amsterdam.

Les Voyages d'Olearius & Mandelslo, in-fol. 2 vol. figures.

Memoires d'Henriette d'Angleterre, première épouse de Monsieur, in-8°, Amsterdam 1721.

Histoire des Ouvrages des Sçavans par Basnage, 24 vol. Amsterdam.

On trouve chez le même Libraire toutes sortes de Livres étrangers.

TOME PREMIER.

LE NEGLIGENT.

LE CHEVALIER JOUEUR.

À
LA NOCE INTERROMPUE.

LE

LE
NEGLIGENT,

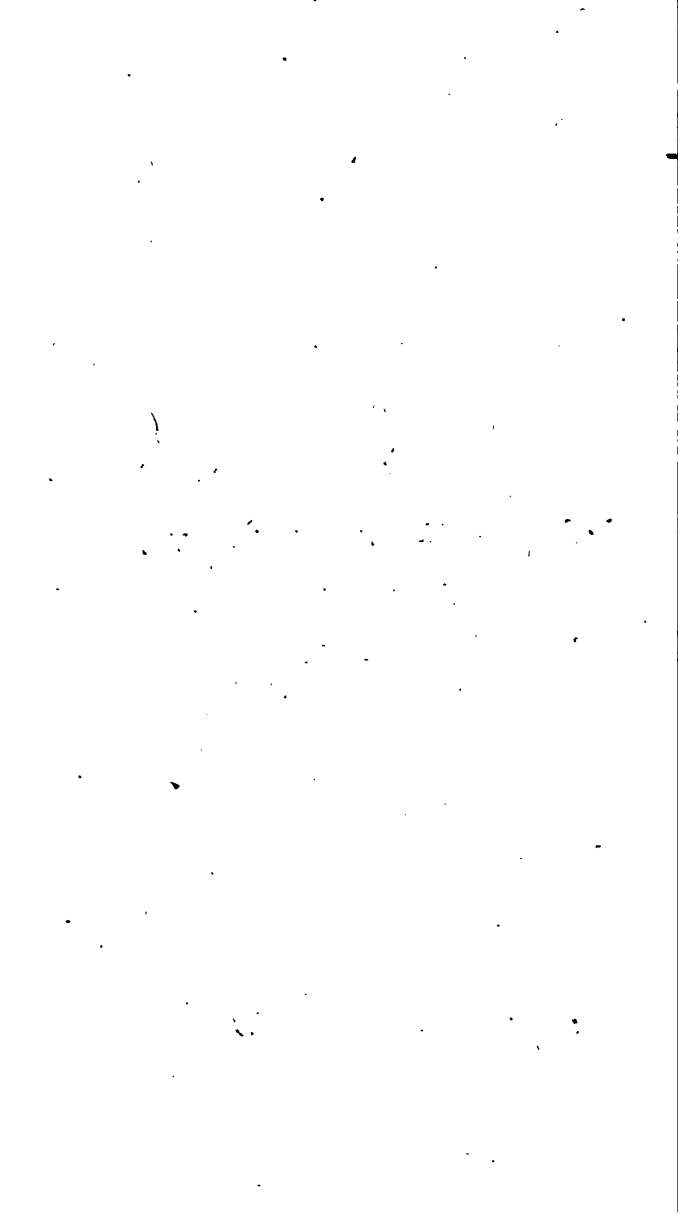
COMEDIE EN TROIS ACTES.

AVEC UN PROLOGUE.

*Représentée pour la première fois
le 27. Février. 1692.*

Tome I.

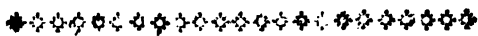
A



AVERTISSEMENT.

Cette Piece qui fut imprimée à la Haye en 1697. c'est-à-dire cinq ans après la premiere representation, a souffert depuis des changemens que l'Auteur a vraisemblablement été obligé de faire pour la perfection de son Ouvrage: on a crû devoir mettre au bas des pages ces changemens, afin de donner de suite l'Édition de Paris en 1727, & qui est conforme aux dernieres representations qu'on en a données.

On a marqué de deux guillemets (») , ce que l'Auteur a ajouté depuis l'Édition d'Hollande.

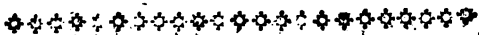


Acteurs du Prologue.

Mr. O R O N T E.

F A N C H O N.

Mr. L I C A N D R E, Poëte.



Acteurs de la Comédie.

Mr. O R O N T E,

B E L I S E, Soeur de Mr. Oronte.

A N G E L I Q U E, Nièce de Mr. Oronte & de Belise.

D O R A N T E, Amant d'Angelique.

Mr. L I C A N D R E, Poëte.

L E M A R Q U I S.

L' I N T E N D A N T, du Marquis.

L E T A I L L E U R.

L O L I V E, Valet de Dorante.

L E S E N E C H A L.

L A C O M T E S S E.

U N C L E R C.

La Scene est dans la maison de M. Oronte.



PROLOGUE.

SCÈNE I.

ORONTE, FANCHON.

FANCHON *riant.*

A, ha, ha.

ORONTE.

A qui en as-tu ?

FANCHON *riant.*

Ha, ha, ha.

ORONTE.

Te mocques-tu de moi ?

FANCHON.

Monsieur, c'est un bel esprit qui demande à vous parler. (*riant*) ha, ha, ha.

ORONTE.

Et quelle sorte de bel esprit ?

PROLOGUE.

FANCHON.

Il dit qu'il est l'Auteur d'une Comedie
qu'on vous a donnée à lire, (riant) ha, ha,
ha.

ORONTE.

Eh, qu'y a-t-il donc là de si plaisant ?

FANCHON.

Monsieur, il parle en chantant ; il a d'a-
bord commencé par me dire :

(Elle chante)

Monsieur Oronte est-il ceans ?

ORONTE.

On me l'avoit bien dit, que c'étoit un
homme extraordinaire ; & que je ne serois
pas fâché de l'entretenir.

FANCHON.

Vraiment il vous faut des gens extror-
dinaires. Oh, si vous lui répondez sur le
même ton, vous ferez un concert admi-
rable.

ORONTE.

A cela près qu'il vienne. Je le prierai
de retrancher la musique de ses conversa-
tions ; mais pour la Poësie, il faudra la lui
passer ; car les vers lui sont si naturels,
(à ce qu'on dit) qu'ils lui échappent malgré
qu'il en ait.

F A N C H O N.

*Elle chante.*Monsieur Oronte est-il ceans? (*riant.*)

Ha, ha, ha. Il faut qu'il ait gagné cette maladie-là à l'Opera, & il n'est pas le seul. Si l'Opera se soutient encore dix ans, la contagion de la musique gagnera la masse du sang des François : on ne passera plus qu'en chantant, & l'on ne marchera dans les rues que par pirouètes, & par caprioles. Je voudrois bien voir cela avant que de mourir.

O R O N T E.

Pourquoi non ? on s'y accoutumeroit, comme à voir toutes les têtes avec des cheveux d'emprunt.

F A N C H O N.

Si le chant devenoit si commun, l'Opera ne seroit plus recherché.

O R O N T E.

Au contraire, si tout le monde parloit en chantant, l'Opera deviendroit une chose naturelle ; & cela n'en seroit pas plus mal.

F A N C H O N.

Ei, Monsieur, ce ne seroit plus qu'une Comedie.

A iij

8 PROLOGUE.

ORONTE.

Tais-toi , folle , & fais entrer ce bel esprit ?

FANCHON.

Le voici.

SCENE II.

LE POETE , FANCHON ,
ORONTE.

LE POETE *chante.*

M Onfieur fi j'ai l'honneur de votre connoif-
fance ,

J'en aurai l'obligation.

A la recommandation

De Monsieur votre ami le Tresorier de France.

FANCHON *riant.*

Ha , ha , ha ,

ORONTE.

Veux-tu te taire , folle ? Vous n'aviez
befoin que de votre merite , Monsieur , &
vous pouviez

LE POETE. *Il chante.*

Ah , Monsieur !

FANCHON *riant.*

Ha , ha.

PROLOGUE.

ORONTE.

Monfieur, trêve de complimens ; ils réuffiffent mal en mufique , & vous me ferez plaifir de laiffer là votre recitatif.

LE POËTE *chante.*

C'eft un meurtre , Monfieur , de fupprimer ainfi
Des chants dictés par la nature
Ils font rares en ce tems-ci.

ORONTE.

Il eft vrai ; c'eft dommage. Mais fi vous voulez que je vous écoute , il faut que vous me promettiez de ne point chanter.

LE POËTE.

(Il chante ces deux Vers)

Je jure , je promets ,
De ne chanter jamais.

Monfieur , je vous demande pardon.

ORONTE.

Parlons de la Comédie que vous avez faite.

FANCHON *fe retenant de rire.*

Ha , ha , ha.

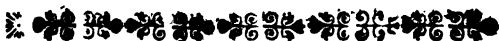
ORONTE.

Mademoifelle Fanchon , allez voir là-dedans fi ma fœur eft en compagnie.

FANCHON *à part.*

Autre original dont il fe va coëiffer ,

comme il a fait de vingt autres : heureusement c'est un Poëte mal-aisé ; pour de d'argent il nous rendra service.



S C È N E III.

ORONTE, LE POËTE.

ORONTE.

MONsieur, je suis surpris que vous ayez fait une Comédie en Prose, puisque vous avez tant de facilité à faire des Vers.

LE POËTE.

Cette facilité ne fait rien à la chose ;

Je ne plains ni peine ni temps

Pour réussir quand je compose ;

Et voici comme je m'y prends.

» (a) D'abord pour ne me point gêner
 » l'esprit, j'ébauche grossièrement mon su-
 » jet en Vers Alexandrins, & petit à petit
 » en l'échant mon Ouvrage » je corromps
 avec soin la cadence des Vers, & je par-
 viens enfin à réduire le tout en Prose natu-
 relle.

(a) Ce qui est ici marqué de deux » ne se trouve point dans l'Édition d'Hollande. Cet avis servira par tout ce qui se trouvera marqué de même dans la suite de cette Pièce.

PROLOGUE.

21

ORONTE.

Vous croyez donc qu'une Comedie est plus parfaite en Prose qu'en Vers ?

LE POETE.

Oui sans doute ; & il n'est point naturel qu'on parle en vers dans une Comedie ; à moins que la Scene ne fût au Parnasse , qu'on y fit parler Clio , ou l'amoureuse Erato , avec Virgile , le Tasse , ou moi.

ORONTE.

J'entre dans vos raisons ; mais revenons à votre Comedie : voulez-vous que je vous dise sincerement ce que j'en pense ?

LE POETE.

Oui, Monsieur, & sans me flatter.

ORONTE.

Elle n'est point de mon goût.

LE POETE.

Tant pis pour vous : Qu'y trouvez-vous donc de si mauvais, Monsieur ? la diction n'est-elle pas pure. & concise ?

ORONTE.

Oui.

LE POETE.

Le dialogue naturel ?

ORONTE.

D'accord.

PROLOGUE.

LE POÈTE.

Et l'intrigue?

ORONTE.

J'avoue qu'elle est singulière & assez bien conduite.

LE POÈTE.

Qu'y manque-t-il donc?

ORONTE.

Des caractères, Monsieur, des caractères nouveaux, & des portraits.

LE POÈTE.

Ah! ah! nous y voilà! des caractères, des portraits; votre discours me fait soupçonner....

ORONTE.

Quoi?

LE POÈTE.

Que vous êtes un peu Molieriste.

ORONTE.

Je ne m'en défends point; & je tiens qu'on ne peut réussir sur le Théâtre, qu'en suivant Molière pas à pas.

LE POÈTE.

Cependant, Monsieur, quand j'ai commencé à exceller, je n'avois jamais lû Molière.

ORONTE.

Tant pis pour vous.

PROLOGUE.

13

LE POÈTE.

Oh ! tant pis pour moi de ce qu'il y a eû
un Moliere ; & plût au ciel qu'il ne fût ve-
nu qu'après moi.

ORONTE.

Vous avez tort de n'être pas venu le pre-
mier.

LE POÈTE.

Affurément, je me serois emparé aussi
bien que lui, & que ceux qui l'ont précédé

De ces Originaux fameux pour le comique,
Dont les gros traits marquez des plus vives cou-
leurs,

Font grand plaisir, sans doute, aux Spectateurs,
Et peu de peine à l'Auteur satirique.

(a) » Au lieu qu'il faut suer à present sur
» les diminutifs de caracteres, dont le co-

(a) *Edition d'Hollande.* Et j'aurois comme
lui fort facilement épuisé toutes les matieres
Theâtrales.

ORONTE.

Mais il y a des sujets qu'on ne peut épuiser ; le
cocuage, par exemple, est un champ vaste ; il y a
à moissonner pour tout le monde, & Moliere...

LE POÈTE,

Moliere a bien, &c.

» mique est imperceptible au goût d'à pre-
 » sent : sur tout au goût usé , qui n'est plus
 » picqué que par des plaisanteries au gros
 » sel , au poivre & au vinaigre.

ORONTE,

» Je conviens que les caracteres & les
 » plaisanteries sont aussi usées que le goût.

LE POETE.

Moliere a bien gâté le Theatre. Si l'on
 donne dans son goût , bon , dit aussi-tôt le
 Critique , cela est pillé , c'est Moliere tout
 pur : s'en écarte-t-on un peu , Oh ! ce n'est
 pas là Moliere.

ORONTE.

Il est vrai que le siecle est extrêmement
 prévenu pour lui.

LE POETE.

Oh ! j'attraperai bien le siecle ; je vais me
 jeter dans les pieces allegoriques , dans les
 mœurs étrangères & barbares. (a) On doit
 être las de voir sur le Theatre les Peuples de
 l'Europe ; leurs mœurs sont trop connues.

Une intrigue sauvage-

Surprendra davantage.

Qu'en dites-vous, Monsieur ? cela réussira ;

(a) Et j'aurai en dépit du siecle la gloire de la
 nouveauté , &c.

PROLOGUE.

15

Les Precieuses de Goa,

Ni la Coquette Japonoise,

N'ont point encore paru sur la Scene Françoise.

ORONTE.

Cela seroit nouveau : mais vous ne seriez pas la fortune des Comediens.

LE POETE.

Trouvez-moi donc à la Cour, ou à la Ville, des ridicules à copier.

ORONTE.

Les ridicules ne s'y renouvellent que trop, la mode en change en France, comme d'habits. Encore un coup, Monsieur, il y a plus de fous que jamais.

LE POETE.

D'accord; mais tout le monde est fou sur le même ton. On ne voit plus de ces extravagances brillantes, dignes d'être copiées sur le Theatre; il faut quelque merite au moins pour exceller en extravagances. Les Marquis de Moliere, par exemple, ne jouissoient-ils pas par leurs turlupinades spirituelles, leurs contorsions, & leurs habits ridicules; mais pour nos Marquis modernes, ils sont serieusement impertinens.

» L'un à qui l'effronterie
 » Tient toujours lieu d'habilité,
 » Debite une rêverie
 » D'un ton plein de gravité.

» L'autre avec un visage morne & un
 » air décontenancé, affecte une non cha-
 » lance d'esprit fort ;

Il blâme tout, & ne sçait rien ,

A tout il a réponse prête ;

Car sans dire un seul mot , en secouant la tête

D'un air Pyrronien ,

Il pretend refuter le Theologien ,

Le Philosophe , & le Physicien.

En verité , mettre des ridicules de cette
 espece sur le Theatre , ne seroit-ce pas un
 guet-à-pan contre le plaisir du Public ?

ORONTE.

Un habile Auteur tireroit encore du sel
 de ces caracteres, tout insipides qu'ils vous
 paroissent, (*a*)

LE POETE.

Du tems de Moliere une précieuse étoit
 divertissante; elle avoit de la memoire pour
 retenir de grands mots, quelque feu d'ima-
 gination pour les arranger plaisamment;

(*a*) Et l'on pourroit

majs

mais à present , une précieuse est maîtresse
passée ,

Lors qu'elle sçait artistement

Pencher le corps & tortiller la tête ,
Ou de son Eventail ouvert non - chalamment
Ranger sa favorite , & redresser sa crête ,
Faire le manège des yeux ,

Rougir sa lèvre pâle à force de la mordre ,
Ricaner par mesure , & grimacer par ordre. (*)

» Avec cela & cinq ou six mots en vogue ,
» elle soutient la conversation tout un jour.

O R O N T E.

Hé ! que faut-il davantage pour entrete-
nir , des Cavaliers qui pour la plupart ne
sçavent parler d'autre chose que de la sève
d'un vin de Champagne , des trois dez ou
du lansquenet , ou tout au plus du détail de
leur Regiment.

LE P O E T E.

C'est ce que je vous dis. Tous les Ori-
ginaux d'aujourd' hui sont fade ; mais si ma
Comedie ne vous plaît pas , j'en ai une au-
tre toute pleine de Scenes de tendresse ,

(*) Enfin pourvu qu'elle fasse passer en re-
veué un cercle de minauderie , elle soutient la
conversation tout un jour sans dire quatre mots
de suite. *Tome I.* B

qui trouvent passage jusqu'au fond du cœur , & qui

ORONTE.

Une Comédie de tendresse ! oh ! depuis que la débauche a fait un calus sur le cœur des jeunes gens , la tendresse les fait bail-ler ; ils écoutent les équivoques grossières , & ne rient que des mots significatifs. Pour les remuer il faudroit traiter l'amour sur le Théâtre , comme ils le traitent dans le monde ; leur imagination va d'abord au dénouement.

LE POËTE.

Mais , Monsieur , il se trouve encore des Cavaliers , qui ont conservé la poli-tesse , & la galanterie de Voiture.

ORONTE.

Ils sont donc aussi vieux que lui ; l'on ne voit point aujourd'hui de jeunes gens ga-lans ; pour des femmes galantes , Paris nous en fournit assez.

LE POËTE.

D'accord : Mais on ne voit plus dans leurs intrigues , cette diversité qui fournis-soit des idées aux Auteurs comiques ; au-trefois , chaque belle avoit son foible par-ticulier.

Pour plaire il faloit une Etude ,
 Le myftere & le fecret ,
 Domptoient la Prude.
 La Coquette cedoit au fracas indiscret ;
 La vieille aimoit par jalouffe ,
 La jeune aimoit par curiofité ;
 Celle-ci par fantafie ,
 Et celle-là par vanité.

Mais à prefent , toutes les intrigues fe
 reffembent.

» Un feul chemin conduit au cœur d'une
 beauté ;
 L'amour n'a plus qu'une fleche ,
 Qui falle breche ,
 A la cruauté.

C'est l'argent qui fait le nœud de l'in-
 trigue , & le plus ou le moins , faite le dé-
 nouement.





S C E N E I V.

ORONTE, LE POËTE, FANCHON.

FANCHON

Monsieur, vous m'avez commandé de vous faire souvenir de sortir pour vos affaires.

ORONTE.

Oh! que tu es importune; laisse-moi en repos.

FANCHON.

Il est plus de deux heures.

LE POËTE.

Si vous avez des affaires, Monsieur . . .

ORONTE.

Ce sont des affaires de rien.

FANCHON.

Oui: un petit procès où il ne s'agit que de deux cent mille livres; si Monsieur le perd il est ruiné, ce n'est qu'une bagatelle comme vous voyez. Il y a plus d'un an que ce procès-là dure, il n'a pas encore vû son Procureur.

ORONTE.

On ne connoît que trop tôt ces gens-là

FANCHON.

Hé , Monsieur.

ORONTE.

Veux-tu que je quitte la conversation d'un homme d'esprit , pour celle d'un Procureur.

FANCHON.

Un homme de bon sens peut-il raisonner ainsi ! hé , partez , mort de ma vie.

ORONTE.

Encore un petit mot.

FANCHON.

Quelle négligence !

ORONTE.

Monsieur pendant que j'irai où cette Coquine-là veut que j'aïlle Rêvez un peu si vous ne pourriez pas accommoder au Théâtre une idée qui me vient dans l'esprit.

LE POETE.

Voyons ce que c'est.

FANCHON.

Ne nous voilà pas mal !

ORONTE.

Imaginez-vous un homme comme moi , qui a besoin d'une Comedie ; un Auteur comme vous vient lui en proposer une.

LE POETE.

Je vous entends.

FANCHON.

J'enrage !

ORONTE.

Je ne trouve point votre Comedie à mon goût ; vous soutez qu'elle est bonne , cela fait naître une contestation ; si vous voulez c'est celle que nous venons d'avoir ensemble , vous n'avez qu'à la mettre sur le papier , voilà déjà un Prologue tout fait.

FANCHON.

La belle avance !

ORONTE.

Supposé donc que moi , Oronte , entêté des Comedies où les portraits dominant , je vous en demande une toute de Portraits. Pour cet effet , je vous prie de passer une après-dînée chez moi ; il y vient toutes sortes de personnes. J'ai une sœur qui donne à joier , plusieurs personnes me rendent visite. Tout cela ne pourroit-il pas former le modele d'une Comedie toute de portraits (com me je vous ai dit) dont la scene seroit dans mon antichambre.

FANCHON *à part.*

Il ne finira point.

LE POETE.

Si tous ces caracteres étoient plaisans , on en pourroit faire quelque chose ; mais il

n'y auroit dans cette Comedie ni union ni action.

FANCHON.

Eh laissez là l'union & l'action, de par tous les diables, songez

ORONTE.

Pour l'intrigue, il faudroit . . .

FANCHON.

Pour l'intrigue, c'est une vraie affaire de femme, je la fournirai moi, ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Oui-da, si Fanchon vouloit, elle est assez habile en fait d'intrigue, pour donner de bons memoires.

FANCHON.

Jem'en charge, vous dis-je, & d'entretenir Monsieur pendant votre absence; il ne s'ennuyra pas sur ma parole.

LE POETE.

Laissez-moi la consulter un peu; ses avis ne seront peut-être pas inutiles à notre Comedie.

ORONTE.

Je reviendrai le plutôt qu'il me sera possible.





SCENE V.

FANCHON, LE POETE.

FANCHON.

HO çà , puisqu'il s'agit de travailler ensemble , quoique je ne me sois chargée que de l'intrigue , voulez-vous que je vous donne deux bons caractères ? (*) c'est ce

(*) LE POETE.

Tu me feras. . . .

FANCHON.

Deux caractères incomparables.

LE POETE.

Caractères connus ?

FANCHON.

Monsieur Oronte , & Belise sa sœur.

LE POETE.

Mais, Monsieur Oronte n'a point un ridicule...

FANCHON.

Oh ! vraiment , vous ne le connoissez pas ; vous venez de le voir dans son beau ; & si vous passez ici toute l'après-dinée , vous m'en direz ce soir des nouvelles. Il est entêté jusqu'à la folie de tout ce qui s'appelle bagatelles, tableaux, bronzes, médailles , porcelaines ; c'est le plus extravagant curieux , qui soit au monde ; & pour comble de perfection

PROLOGUE.

27

Monsieur Oronte là & Belise sa sœur.

perfections. Il est vivement frappé là, d'un coup de pierre philosophale.

LE POËTE.

Cela peut fournir quelque chose ; & la sœur ?

FANCHON.

Pour elle, c'est une jeune personne qui rouït comme Monsieur son frere aux environs de cinquante ans, & qui ne s'apperçoit pas qu'elle vieillit parceque son visage n'a jamais été jeune ; elle est jalouse.

LE POËTE.

*Jalouse comme une Coquette ;
A qui l'âge de quarante ans,
Annonce la disette,
De charmes & d'Amans.*

FANCHON.

Elle n'a jamais eü d'amans ni de charmes ; & le premier soupirant qui aura le courage de l'aimer, fera naître une belle passion, je vous assure.

LE POËTE.

Eh quel est l'objet de sa jalouse ?

FANCHON.

Une petite nièce à qui nos deux originaux tiennent lieu de pere & de mere : la vieille tante veut la marier pour s'endéfaire. Une Comtesse de ses amies tâche de menager l'affaire en faveur d'un certain Marquis, qui n'est pas la moindre folie de Monsieur Oronte. Monsieur Oronte ce-

PROLOGUE.

LE POÈTE.

Mais. Monsieur Oronte n'a point de ridicule... un caractère assez marqué. » Qu'est-ce que c'est qu'un négligent ? La négligence n'est point un ridicule qui conviendrait au Théâtre.

FANCHON.

Le vôtre, par exemple, est plus Théâtral ; si vous vouliez accepter trente pistoles pour feindre d'être amoureux de Belise, afin de s'emparer de son esprit, & de ménager son consentement en faveur d'un jeune homme que j'ai pris en ma protection ; vous joueriez ainsi un des premiers personnages de votre Comédie,

LE POÈTE.

Cela ne se peut, car je fais un rôle dans le Prologue, & suivant nos règles....

pendant ne sçait pas trop bien lui-même à qui il destine sa nièce ; mais moi je l'ai promise à un joli homme, & je ne serois pas en peine de tenir ma parole, si je trouvois par hazard un honnête homme & d'esprit comme vous, obligeant & serviable, qui sans intérêt voulut bien accepter un petit présent de trente pistoles pour se donner la peine d'aimer Belise, afin de s'emparer de son esprit, & de ménager son consentement, &c,

PROLOGUE.

27

FANCHON.

Bon vos regles ! est-ce que trente pisto-
les ne suffisent pas pour déregler un Poëte ?

LE POËTE.

Mais il faudroit sçavoir quel est le jeune
homme en question ?

FANCHON.

(*) On le nomme Dorante,

LE POËTE.

Dorante, dites-vous ?

FANCHON.

Le connoissez-vous ?

LE POËTE.

Tu me reponds de trente pistoles pour le
servir ?

FANCHON.

Oui, je vous en reponds.

FANCHON.

(*) Et si je vous disois son nom, cela vous dé-
terminerai il à lui rendre service ?

LE POËTE.

De tout mon cœur.

FANCHON.

Vous le connoissez ?

LE POËTE.

Tu me reponds de trente pistoles.

PROLOGUE.

LE POÈTE.

Il m'en viendra donc soixante de cette affaire.

FANCHON.

Comment ?

LE POÈTE.

Il m'en a déjà donné trente pour la même chose.

FANCHON.

Quoi c'est lui ?

LE POÈTE.

Oui c'est lui qui par le moyen d'un de ses Intimes, m'a produit à Monsieur Oronte.

FANCHON.

Quoi ce n'étoit donc que pour rire que vous étiez si drôle ? je vous félicite de n'être pas fou.

LE POÈTE.

Je suis un Poète né, mon Enfant ; mais je n'ai fait le Musicien que pour paroître plus extraordinaire, & m'insinuer par-là plus aisément dans l'esprit de Monsieur Oronte.

FANCHON.

C'est celui de Belise qu'il importe le plus de menager. Allons venez lui faire la reverence, je me charge de vous presenter ; & je m'assure qu'elle sera folle de vous, quand elle vous aura oui chanter une conversation ou deux.



LE

NEGLIGENT,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE I.

ORONTE *seul.*

C'A songeons à nous bien rejouir au-
jourd'hui, & sur-tout plus d'affaires,
la vie est trop courtè pour perdre du tems.



SCENE II.

ORONTE, FANCHON.

FANCHON.

Monsieur, je vous demande pardon ;
mais comptez que je ne, vous donne-
rai pas un moment de repos, votre Procès

Cijj

30 **LE NEGLIGENT,**
est prêt d'être jugé, & je ne veux pas vous
voir ruiné par votre negligence.

ORONTE.

Oh ! l'on ne me reprochera plus que je
neglige mon Procès. Premièrement je ne
sçaurois le perdre ; le Marquis le sollicite,
j'ai la justice pour moi, ma partie est un
miserable qui n'a pas de quoi poursuivre,
& puis, je viens de chez mon Procureur.

FANCHON.

Le ciel en soit loué.

ORONTE.

Quelle corvée !.. Oh bien, m'en voilà
quitte.

FANCHON.

Ne me sçavez-vous pas bon gré de vous
avoir fait faire cette démarche ?

ORONTE.

C'étoit une chose qu'il falloit faire.

FANCHON.

Assûrement : que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Il venoit de sortir.

FANCHON.

Quoi vous ne l'avez point vû ?

ORONTE.

Non, dont je suis bien aise ; car je n'aime
point à parler d'affaires.

COMEDIE.

81

FANCHON.

Quel homme ! quel homme !

ORONTE.

Oh ! j'y retournerai au premier jour , je n'ai garde d'y manquer , cette affaire-là me tient trop au cœur.

FANCHON.

Je vous en ferai bien souvenir.

ORONTE.

Qu'as-tu fait de notre Poëte ?

FANCHON.

Je l'ai présenté à Madame votre sœur ; il est avec elle dans la salle , où il examine parmi un assez bon nombre d'Originaux qui composent la compagnie , ceux qu'il croit les plus propres pour votre Comedie.

ORONTE.

Bon , bon , je vais demander à ma sœur comment elle le trouve , & si elle est contente de sa conversation.





S C E N E III.

ORONTE , FANCHON ,
UN CLERC.

LE CLERC *apportant un billet.*

Monsieur, voilà un billet de la part de Monsieur Serrefort votre Procureur, il vient de rentrer chez lui comme vous en sortiez.

ORONTE.

Quoi toujours des affaires ! que peut-il donc y avoir de nouveau ? je viens de passer chez lui.

Il lit :

Il faut absolument que je vous parle aujourd'hui ; il se machine quelque chose contre vos intérêts ; votre Rapporteur presse de produire , & le vent du Bureau n'est pas bon pour vous. Ah , Monsieur Serrefort , que vous êtes un importun personnage avec vos billets !

FANCHON.

Vous vous laisserez surprendre.

ORONTE.

Quoi , je n'aurai pas un moment de repos ! je n'entendrai parler que Procès , que

Procureur! Ah !! l'incommode chose que des gens d'affaires ! Allons il en faut sortir de maniere ou d'autre: Fanchon pour ce coup j'en vais chez lui.

F A N C H O N.

Allez, Monsieur. (à part.) Il me fait bien plaisir de me laisser seule, car Dorante m'a fait signe de venir ici.

~~~~~

S C E N E I V.

LE POETE, FANCHON.

F A N C H O N.

**A** Quoi Dorante s'amuse-t-il donc ? je croyois qu'il alloit me suivre.

L E P O E T E.

Il acheve de faire des mines à la tante & à la niece d'un bout de la salle à l'autre : depuis que tu es sortie, ils me donnent tous trois la Comedie. Dorante fait une mine à la niece : La tante se l'approprie & riposte aussi-tôt : Dorante reprend son serieux : la niece prend ce serieux pour elle, & le lui reproche par ses minauderies enfantines : la tante s'en apperçoit : la niece rougit de pudeur : Dorante pour la consoler lui dé-



34      LE NEGLIGENT,  
coche à la derobée des œillades louches ,  
que la tante guette au passage. Enfin tout  
ce perit manège m'a paru fort divertissant ;  
mais Dorante est trop amoureux pour se  
contenter de cela.



## S C E N E V.

DORANTE, FANCHON,  
LE POETE.

DORANTE.

**M**A chere Fanchon, je suis le plus amou-  
reux de tous les hommes. Quand  
pourrai-je sçavoir certainement , ce que  
les regards d'Angelique ne me font enten-  
dre qu'à demi ?

FANCHON.

Je vous découvrerois bien ses petits sen-  
timens ; mais vous m'avez la mine d'être  
de nos beaux à la mode , qui sont insuppor-  
tables dès qu'on leur a fait entrevoir le  
moindre penchant pour eux.

DORANTE.

Non , Fanchon , les bontez des Dames  
augmentent ma tendresse , & ne flatent  
point ma vanité.

LE POETE.

Voilà le Phenix des Amans.

FANCHON.

Oh , Phenix tant qu'il vous plaira : Je connois les allures des jeunes gens. Si une fille se declare d'abord , fy c'est une coquette ; les fait-elle un peu languir , ils la plantent là.

LE POETE.

» Il est vrai que la galanterie est devenue  
 » un mauvais métier pour les honnêtes  
 » filles.

DORANTE.

Ne jugez pas de mes manieres par celles des autres , & ne grains point de m'apprendre . . . Non , ma chere Fanchon , j'ai pour ta charmante Maîtresse , la passion la plus tendre , la plus pure , la plus violente . . .

FANCHON.

Il faut qu'il dise vrai , car il me persuade.

DORANTE.

Que tarde-tu donc à me dire ? . . .

FANCHON.

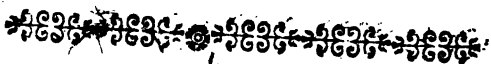
Vous êtes bienheureux que nous n'ayons pas de tems à perdre. Je ne vous dirai pourtant pas qu'on vous aime ; mais faisons comme si on vous aimoit.

DORANTE.

Ma chere Fanchon , quand pourras-tu  
me menager un moment d'entretien ?

FANCHON.

C'est à quoi je vais songer. Cachez-  
vous un moment dans ce cabinet; (*au Poëte*)  
& vous, passez dans cette chambre, où j'au-  
rai soin de vous mener Belise: disposez-vous  
à faire chacun une belle déclaration d'a-  
mour, (*au Poëte*) vous en vers, (*à Dorante*)  
& vous en prose. Pour vous quand vous  
verrez Angelique seule, vous n'aurez qu'à  
l'aborder, au moins elle n'est pas avertie  
de tout ceci, prenez vos mesures là-des-  
sus. . . . Mais j'entens la voix de Belise, en-  
trons.



## S C E N E . V I .

ANGELIQUE , BELISE.

ANGELIQUE.

**P**ourquoi donc me faire venir ici, ma  
tante ? & qu'avez vous à me dire, que  
vous ne vouliez pas que mon oncle enten-  
de ?

BELISE.

J'ai à vous dire que vous êtes une petite sottie, une petite ridicule, pleine d'une vanité insupportable.

ANGÉLIQUE.

Hé bon dieu ? Ma tante, qu'ai-je fait, vous voilà furieusement en colère.

BELISE.

Moi en colère ! en colère moi ! c'est une passion brutale que la colère, qui n'a jamais déplacé mon ame de son assiette, & vous expliquez-mal un simple mouvement de zèle.

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon ; mais je ne suis pas assez sçavante pour distinguer d'avec la colère, un zèle qui fait dire des injures.

BELISE.

Je vous dis des injures, moi ! mais vraiment je vous trouve bien impertinente de me dire à mon nez ces sottises là ; suis-je capable de dire des injures ? vous êtes une extravagante à qui je dis poliment ses vérités.

ANGÉLIQUE.

Quoique vous vous piquiez de politesse, vous ne les dites pas civilement.

38 LE NEGLIGENT,

BELISE.

Elle n'a pas le sens commun. Ecoutez ma petite nièce, je veux bien vous en avvertir, quand Dorante vient ici, il n'est pas difficile de juger qu'il n'y vient que pour moi, & je viens pourtant de m'apercevoir que vous vous attribuez ses regards & ses visites.... Cela est si sot à vous, ma nièce?

ANGELIQUE.

Hé, pourquoi, ma tante, ne voulez-vous pas que je les prenne pour moi? croyez-vous avoir droit de l'emporter, parce que votre visage a été fait avant le mien?

BELISE.

Hé bien, ne voilà t'il pas ma petite ridicule avec sa jeunesse; apprenez forte que vous êtes, qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse s'attacher à une petite creature comme vous, dont le cœur & l'esprit ne sont pas encore au monde.

ANGELIQUE.

Oui, ma tante! Oh, je vous assure que je sçai bien qu'il faut être jeune pour plaire aux hommes.

BELISE.

Oui, à mille étourdis qui ne s'attachent



qu'à l'apparence , au-dehors , à la superficie d'une femme; mais appelez-vous cela des hommes ?

ANGELIQUE.

Hé bien Dorante est peut-être de ces étourdis-là.

BELISE.

Lui , vous ne sçavez ce que vous dites ; je suis persuadée moi , qu'il n'a point de yeux pour la jeunesse , & s'il vous arrive jamais d'attirer ses regards , je vous desheriterai.

ANGELIQUE.

Vous avez beau me défendre de lui plaire , cela ne dépend pas de moi.

BELISE.

Mais vraiment vous ne lui plaisez point ; & sans aigreur , je veux bien vous desabuser ; il faut vous apprendre à vous connoître en vraie passion. Ne remarquez-vous pas que quand les regards de Dorante rencontrent les miens , il baisse aussi-tôt la vûe , & prend un sérieux qui marque la naissance d'une passion violente , mais respectueuse ; au contraire s'il lui arrive de jeter les yeux sur vous par hazard , ou par politesse , il reprend dans le moment

40            L E N E G L I G E N T ,  
même cet air enjoué & badin : marque in-  
faillible de la tranquillité du cœur.

A N G E L I Q U E .

Hé bien ma tante , vous avez beau dire ,  
j'explique cela tout autrement .

B E L I S E .

C'est que vous n'avez pas d'esprit , ma  
pauvre enfant , & voilà justement ce qui  
fait que Dorante ne vous aime point ; car  
enfin c'est l'esprit qui attache un homme ;  
c'est de mon esprit qu'il est amoureux .

A N G E L I Q U E .

Et moi , ma tante , je ne comprends pas  
qu'un homme puisse aimer une femme ,  
rien que pour son esprit .

B E L I S E .

Et pourquoi donc ? pour sa jeunesse ;  
pour sa beauté ? Et fy , fy , fy ; la plai-  
sante chose qu'une passion qui dépend de  
l'arrangement d'un visage & du quantième  
de l'âge ! la jeunesse , la beauté ! Fy , vous  
dis-je .

A N G E L I Q U E .

Oui , vous dites que vous méprisez la  
beauté ; mais cependant ? . . .

B E L I S E .

Hé bien cependant ?

A N G E L I Q U E .

COMEDIE.

45

ANGELIQUE.

Vous mettez du rouge & des mouches.

BELISE.

Oui , par propreté , par bienséance ;  
mais mes agrémens tirent peu de secours  
de ces bagatelles.

ANGELIQUE.

Je le vois bien : mais moi je suis bien-  
aïse d'être jeune & jolie , d'avoir de beaux  
yeux , une belle bouche , un teint vermeil.

BELISE.

Hé fy , fy , fy , si Dorante étoit capable  
d'aimer ces sottises-là , je le haïrois à la  
mort.

ANGELIQUE.

Et moi je vous le cederois de bon cœur ,  
s'il étoit comme vous le dites ; car l'a-  
mour...

BELISE.

L'amour ! vous , parler d'amour ! vous  
voulez vous mêler de raisonner ! à l'école ,  
à l'école , petite sotte , à l'école , à l'école.

ANGELIQUE.

Mais , ma tante . . . .

BELISE.

A l'école , à l'école , vous dis-je , il faut  
étudier trente ans l'amour avant que d'en  
parler.

Tom. I.

D

42 LE NEGLIGENT,  
ANGELIQUE.

Mais ...

BELISE.

A l'école , à l'école , à l'école . . .



SCENE VII.

FANCHON , BÉLISE ,  
ANGELIQUE :

FANCHON.

**M** Adame . . . .

BELISE.

Q'est-ce qu'il y a ?

FANCHON.

Ce bel esprit qui vient de vous faire la  
reverence . . . .

BELISE.

Hé bien.

FANCHON.

Il extravague , Madame , il est tout seul  
dans cette chambre où il se tourmente  
comme un possédé ; il se promene à grands  
pas , il se mord les doigts , fronce le sour-  
cil , se donne de grands coups sur le front ,  
parle tout seul , & de tems en tems il re-  
prend un air gai , fait trois ou quatre ca-  
prioles , & puis il griffonne je ne sçai pas

quoi sur ses tablettes. Enfin s'il n'est pas tout-à-fait fou, je crois qu'il ne s'en faut guères du moins, & je n'oserois dire ce que je soupçonne.

BELISE.

Hé, que soupçonnes-tu ?

FANCHON.

Cela vous fâchera, peut-être.

BELISE.

Non, non, parle ?

FANCHON.

Vous êtes fiere & si difficile.

BELISE.

Explique-toi, te dis-je ?

FANCHON.

Hé bien, Madame, je crois qu'il est amoureux de vous.

BELISE.

Amoureux de moi ! cela se pourroit-il bien ?

ANGELIQUE.

Fanchon a donc raison, il faut qu'il soit fou.

FANCHON.

Il vous nomme quelque fois.

BELISE.

Il me nomme !

FANCHON.

Oui, Madame, & j'ai entendu même certains mots d'amour, d'adorable, de mourir!

BELISE.

De mourir.

FANCHON.

Oui vraiment, il y a du mourir dans son affaire; il en étoit, là quand je suis venue. Il me semble qu'il disoit qu'il vouloit mourir.

BELISE.

Il faut empêcher cela, Fanchon; je veux bien qu'on m'aime, mais mourir chez moi, cela ne me plairoit pas.

ANGELIQUE.

« Vraiment oui, je crois qu'il en a bien besoin.

BELISE.

Voyez, petite sotte, ce que fait mon esprit, mon vrai mérite. Vos beaux yeux, votre belle bouche, & votre tein vermeil ne produiront jamais de ces effets surnaturels.

ANGELIQUE.

Hé bien ma tante, vous aimez tant le surnaturel, prenez ce bel esprit, & me laissez Dorante.

# COMEDIE.

45

BELISE.

Taisez-vous , taisez-vous petite ridicule ,  
personne ne veut de vous.

ANGELIQUE.

Oh , je gagerois bien que si , moi .

BELISE.

Taisez-vous , vous dis-je , encore une  
fois , & m'attendez-là ; je vais revenir :  
» au moins , ne vous avisez pas d'entrer là-  
» dedans sans moi , ( à Fanchon ) & vous  
suivez-moi .



## SCENE VIII.

ANGELIQUE seule.

**F**anchon me fait signe , je ne comprends  
rien à tout ceci ; mais il faut qu'elle  
ait ses raisons . . . . Ah ciel ! quel esprit  
quel esprit , que celui de ma tante ! Je  
vieillirai comme elle , mais je voudrois bien  
sçavoir si je deviendrai ridicule comme  
elle . » Je ne puis plus souffrir son humeur »  
» j'aime mieux aller dans un Couvent »  
» mais dans ce Couvent je ne verrai pas  
» Dorante . Helas ! si Dorante m'aimoit au-  
tant que l'aime , & que mon oncle vou-  
lut . . . .

## S C E N E IX.

DORIANTE , ANGELIQUE.

DORANTE.

**P**ardonnez charmante Angelique....

ANGELIQUE.

Ah ciel !

DORANTE.

Qu'avez-vous ? êtes vous fâchée de vous  
trouver seule avec moi ?

ANGELIQUE.

Ma tante est là au moins.... mais quand  
elle n'y serois pas , je n'aime pas qu'on me  
viennne ainsi surprende.

DORANTE.

Hé pourriez-vous me pardonner , si je  
negligois un moment si difficile à ménager ?  
Peut-être n'aurai-je de ma vie une occasion  
si favorable pour vous apprendre ...

ANGELIQUE.

Ne m'apprenez rien , je ne veux rien ap-  
prendre de vous.

DORANTE.

Ah que serois heureux si vous devinez  
tout ce que j'ai à vous dire !



ANGELIQUE.

Que devinerois-je ?

DORANTE.

Que je vous adore.

ANGELIQUE.

Paix.

DORANTE.

Belle Angelique.

ANGELIQUE.

Ma tante est là vous dis-je.

DORANTE.

Pouvez-vous me refuser votre main ,  
après m'avoir donné votre cœur ?

ANGELIQUE.

Moi, je vous ai donné mon cœur.

DORANTE.

Je ne puis dissimuler davantage, j'ai en-  
tendu....

ANGELIQUE.

Ah ce n'étoit pas cela que je disois ; mais  
vous vous repentirez de votre curiosité,  
& cela sera cause que je ne vous regarderai  
de ma vie.

DORANTE.

Quoi vous pourriez ?...

ANGELIQUE.

Je vous défends de me voir.

48 LE NEGLIGENT,  
DORANTE.

En verité , je ne vous comprends point.

ANGELIQUE.

Je suis contre vous dans un colere épou-  
ventable.



SCENE X.

DORANTE , ANGELIQUE,  
FANCHON.

FANCHON.

**Q**Uoi, vous vous querellez déjà mes  
enfants ? on voit bien que vous êtes  
destinez pour être mari & femme.

DORANTE.

Je suis au desespoir, Fanchon.

FANCHON.

» Allez vous désespérer là-dedans , la  
» tanté va revenir.

DORANTE.

Elle me défend . . . .

FANCHON.

Et moi je vous permets tout , ne vous  
mettez pas en peine , allez - vous - en seu-

lement

lement (a) qu'on ne vous voye pas ensemble.

DORANTE.

Quelle violence !

FANCHON.

Hé mort de ma vie , sauvez-vous vite ,  
voici Belise.



## SCENE XI.

BELISE , FANCHON , LE POETE  
ANGELIQUE.

BELISE.

**L**aissez-moi vous fuir , Monsieur ,  
vous commencez à m'embarasser. Où  
suis-je ? je ne sçai ce que je dis ; je ne sçai ce  
que je fais ; je ne comprends plus rien à  
tout ce que vous me dites.

LE POETE.

Je n'en suis pas surpris , Madame.

DORANTE.

(a) Mais . . . .

FANCHON.

Mais sa tante va venir, allons qu'on ne , &c.

50 LE NEGLIGENT,

( Il chante. )

Un cœur qui n'aima jamais rien ;  
Sçait peu comme l'amour s'exprime.

BELISE.

Qu'il a d'esprit ! Qu'il a d'esprit ! il n'y  
a pas moyen de tenir là contre , il faut  
abandonner la place.

LE POËTE *chante.*

Armide vous m'allez quitter.

BELISE.

Oui , je vous quitte , & je vous défends  
de me suivre ; ou tout au moins , je vous  
commande de me donner le tems de me  
remettre, *à Angelique.* Allons, suivez-moi  
vous. *au Poëte.* Vous ne me suivez pas,  
*à Angelique.* Suivez - moi donc. *au Poëte,*  
ne me suivez pas, ne me suivez pas , ne  
me suivez pas.

FANCHON,

La belle folle !





## SCENE XII.

LE POETE, FANCHON.

LE POETE.

**D**Orante a-t-il eû le tems d'entretenir Angelique ? je n'ai pû lui en menager davantage , & la bonne tante est trop vive pour une longue conversation.

FANCHON.

Vous avez fait de grands progrès sur son esprit : songez à continuer de maniere que vous en puissiez disposer absolument ; c'est tout le service que nous voulons de vous. Mais voici je crois le rival de Dorante.

LE POETE.

» Est-cela le Marquis en question ? Il » est de ma connoissance. » Oh , diable , c'est un veritable homme de Cour.

FANCHON

Lui homme de Cour ? Il n'a que le mauvais de ce pays-là , les faux airs , le patelinage , & la gueuserie : allez-vous en rejoindre la tante , & moi je vais sonder un peu . . .



## SCENE XIII.

FANCHON , LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

**H**E bon jour la petite personne , bon  
jour la petite per'onne.

FANCHON.

Monseigneur, je suis votre très-humble ser-  
vante.

LE MARQUIS.

Mon Intendant n'est-il pas venu me cher-  
cher ici ?

FANCHON.

Je ne l'ai pas vû , Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu le connois ?

FANCHON.

Oh vraiment oui , Monsieur , nous avons  
servi en même maison ; je l'ai vû laquais  
chez un homme qui l'avoit été.

LE MARQUIS.

Ce gueux-là est à present plus riche que  
moi. Le coquin a fait ses affaires aux dé-  
pens des miennes ; mais je suis né pour  
cela , moi ; je fais la fortune de tout le  
monde.

FANCHON.

Vous avez l'ame belle, Monsieur.

LE MARQUIS.

Oh pafanbleu, Fanchon, je veux faire la tienne, & je te marierai à Florentin, l'éclite de mes valets de chambre.

FANCHON.

Je ne meriterai jamais, Monsieur, que vous preniez le foin de me marier.

LE MARQUIS.

Ce fera quelque jour un bon parti que ce Florentin. Je lui dois déjà vingt années de fes gages.

FANCHON.

C'est de l'argent comptant. Vous êtes un bon maître de lui amasser ainfi de quoi l'établir. Quelle charge lui achetez-vous de cet argent?

LE MARQUIS.

Je le ferai mon Concierge.

FANCHON.

La belle fortune d'homme !

LE MARQUIS.

Et ma protection, ma protection ; ce n'est pas peu de chose, Fanchon, que ma protection.

J'en suis persuadée ; mais voici votre Intendant apparemment , il a quelque réponse à vous rendre ; je vous laisse.



## SCENE XIV.

LE MARQUIS , L'INTENDANT.

LE MARQUIS.

**H**E bien , Monsieur , je suis fait pour vous attendre comme vous voyez ; m'apportez-vous de l'argent encore ?

L'INTENDANT.

Je n'ai pû trouver que cent pistoles , & pour les avoir il a fallu faire mon billet de deux mille livres.

LE MARQUIS.

Fort bien , Monsieur , fort bien ! Vous m'accommodez bien vraiment , vous me ruinez , vous m'oberez , vous êtes un joli jeune homme !

L'INTENDANT.

Si vous trouvez que l'interêt soit trop fort , je vais reporter les cent pistoles.

LE MARQUIS.

Je ne vous dis pas cela , Monsieur , je ne



vous dis pas cela , j'ai besoin d'argent ; cependant vous m'affaissez , vous me compez la gorge.

L'INTENDANT.

Mais , Monsieur . . . .

LE MARQUIS.

Jene vous en dis rien , Monsieur , voilà qui est fini , je le veux bien comme cela ; je me ruine pour vous faire plaisir , ne suis-je pas le maître ?

L'INTENDANT.

En verité , Monsieur , si vos affaires sont dans un si grand desordre , vous n'en devez accuser que vous-même.

LE MARQUIS.

» Oui , je suis un chien , un bourreau ,  
» vous avez raison ; mais si vous vouliez  
cependant . . . .

L'INTENDANT.

Il n'y a point de moyens dont vous ne vous avifiez pour vous endetter.

LE MARQUIS.

Cela est vrai , cela est vrai , Monsieur , il me faut de l'argent , je vous avoue mon foible.

L'INTENDANT.

Vous avez pris depuis huit jours chez

56      **LE NEGLIGENT,**  
quatre Marchands differens ,vingt pieces  
de velours pour un carrosse que vous avez  
fait doubler de maroquin.

**LE MARQUIS.**

Oh! pour cela je n'ai pas le moindre  
tort ; je prens des étoffes pour me doubler  
un Carosse , je change de dessein , les étof-  
fes me restent , je les joue , je les troque , je  
les donne. Que diable vouliez-vous que  
j'en fisse ?

**L'INTENDANT.**

Mais il faut payer ces étoffes , Monsieur.

**LE MARQUIS.**

Oui , il faut les payer , à loisir.

**L'INTENDANT.**

Je suis accablé de mille créanciers , qui  
jettent feu & flâme contre vous ; qui disent  
que vous leur ferez faire banqueroute.

**LE MARQUIS.**

Hé bien , qu'ils fassent , qu'ils fassent.  
mais voilà des marauts bien insolens ; de  
quoi ces gueux-là s'avisent-ils, de negocier  
avec des gens de qualité , quand ils n'ont  
pas de fonds pour faire des avances ?

**L'INTENDANT.**

Votre Tailleur m'a pensé désesperer ce  
matin. C'est une persécution qui n'a point  
d'exemple.

LE MARQUIS.

Hé bien , Monsieur , ne payez point ; il ne faut pas payer , ne payez point.

L'INTENDANT.

Mais il faudra payer quelque jour ?

LE MARQUIS.

Mon mariage avec la petite nièce de ce logis , me va mettre en argent comptant.

L'INTENDANT.

Votre mariage , Monsieur ? » vous ne » m'avez point encore parlé de ce dessein.

LE MARQUIS.

C'est une affaire faite , mon cher.

L'INTENDANT.

Elle vous aime ?

LE MARQUIS.

Point du tout. Mais ce n'est point l'amour qui fait les mariages des gens de qualité.

L'INTENDANT.

C'est à-dire , que la tante vous ménage la chose ?

LE MARQUIS.

On ne lui a point encore parlé.

L'INTENDANT.

C'est donc l'oncle qui ?...

Le bon homme Oronte ? il n'en sçait rien.

L'INTENDANT.

Voilà des nôces bien avancées !

LE MARQUIS.

Mais j'ai un secret infailible pour le faire consentir ; il se repose sur mes soins de la conduite de son procès, je gouverne son Rapporteur, tous ses Juges sont mes Intimes, j'achete les droits de sa Partie, & je fais juger l'affaire à mon avantage : Jugez si la nièce me peut manquer ?

L'INTENDANT.

» Mais, Monsieur ....

LE MARQUIS.

» Fortune, fortune, il y a long-tems que  
 » tu te mocques de moi. Tu fais la retive,  
 » fortune, mais parbleu je te briderai, pe-  
 » tite sottie ma mie, & cette aubaine : ci ne  
 » m'échappera pas.

L'INTENDANT.

Mais Monsieur Oronte n'est pas en état de donner ces deux cent mille livres à sa nièce ; il ne lui resteroit plus de quoi vivre, & il faut considerer ....

COMEDIE.

19

LE MARQUIS.

Ah pafanbleu, je vous trouve admirable! Vous avez de la conſcience, Monsieur l'Intendant. Eh morbleu ! un petit faquin de Bourgeois n'est-il pas trop heureux d'avoir la vie & le vêtement ? faut-il que la canaille faſſe figure, pendant qu'un homme comme moi à ſes morceaux taillez ?

L'INTENDANT.

Mais enfin . . .

LE MARQUIS.

Mais enfin, il me ſemble que je fais bien les choſes, & en homme d'honneur j'épouſe la nièce.

L'INTENDANT.

Cela eſt fort honnête.

LE MARQUIS.

Entre nous je m'accommoderois bien de l'argent, ſans me charger de la fille ;  
» Mais il y auroit quelque petite choſe à  
» dire à cela, & il faut empêcher de parler  
» le petit monde ; & puis, je crois que je ſuis  
» amoureux.

L'INTENDANT.

» Ce ſont vos affaires ; mais ſi Monsieur Oronte a quelque vuë . . .

J'y ai pourvû, je connois son foible ; un rien suffit pour le détourner des affaires les plus serieuses, & je lui détache des curieux de plusieurs especes, qui jusqu'à la fin du procès (quelqu'avis qu'on lui donne) l'empêcheront d'y faire attention.

L'INTENDANT.

Ah ! Monsieur ?

LE MARQUIS.

Qu'est-ce ?

L'INTENDANT.

Ce maudit Tailleur, il faut qu'il m'ait vû entrer ici, ou qu'il ait reconnu là-bas votre Carrosse.

LE MARQUIS.

Comment morbleu, on n'est pas en sûreté chez ses amis ? oh ! pafanbleu je le vais traiter d'un air . . . .



## S C E N E X V.

LE MARQUIS, L'INTENDANT,  
LE TAILLEUR.

LE TAILLEUR.

**M**onsieur, comme votre Intendant me renvoie toujours à vous, & que vous

me renvoyez toujours à lui , pardonnez si vous sçachant ensemble, je viens vous importuner jusques dans cette maison.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas de mal à cela , mon bon homme , » j'écoûte tout le monde en » quelque lieu que ce soit ; dequõi s'agit-il ? c'est de l'argent que vous demandez apparemment ?

LE TAILLEUR.

Monieur . . . .

LE MARQUIS à l'Intendant.

Hé ventrebleu , Monsieur , que ne contentez-vous cet homme-là ? faut-il que j'aye la tête rompuë d'une bagatelle ?

LE TAILLEUR.

C'est une peine d'avoir affaire à des Intendants , il n'est rien tel que de s'adresser aux Maîtres.

LE MARQUIS.

Je ne vous recommande autre chose tous les jours , Monsieur , que de contenter les petits ouvriers.

LE TAILLEUR à l'Intendant.

» Je le sçavois bien , moi , que c'étoit vo-  
» tre faute.

LE NEGLIGENT,  
LE MARQUIS.

Cela est épouvantable que vous fassiez ainsi crier tout le monde.

L'INTENDANT.

Vous sçavez bien, Monsieur...

LE MARQUIS.

Palsambleu, je sçai, je sçai, qu'il faut contenter ce pauvre diable.

LE TAILLEUR.

Voilà un honnête-Gentilhomme!

L'INTENDANT.

Eh! comment voulez-vous que je fasse? je n'ai pas d'argent.

LE MARQUIS.

Mais je ne vous dis pas de payer, je vous dis de contenter; contentez, vous dis-je, est-ce que je ne me fais pas entendre?

LE TAILLEUR.

Me contenter sans me payer? ma foi, Monsieur, je l'en défie.

LE MARQUIS.

Où! parbleu, tantpis pour vous d'être si difficile, mon bon homme.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, qu'on me paye du



moins ce que je vous ai fourni depuis la dernière campagne , car les parties n'en sont point arrêtées.

LE MARQUIS.

Oh ! il faut de la raison par tout. Un mémoire de huit années n'est pas encore mûr. Il faut commencer par payer le vieux.

L'INTENDANT.

Des créanciers , Monsieur ! avec ces animaux-là , il faudroit toujours avoir l'argent à la main.

LE TAILLEUR.

N'appellez-vous pas le vieux , un mémoire de huit années ?

LE MARQUIS.

Non vraiment , cela est du plus moderne. Ecoûtez , bon homme , il faut s'accommoder au tems , les dépenses sont grandes.

LE TAILLEUR.

» Vous passez pourtant tous les Etés à  
» Paris ; mais tout au moins qu'on me  
donne quelque chose , je prendrai tout ce  
qu'on voudra.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà parler cela. Vous devenez raisonnable. Hé bien , puisque vous prenez

64 LE NEGLIGENT,  
les choses du bon côté ; d'honneur vous  
aurez de l'argent , quand je devrois vous  
payer moi-même sur mes menus plaisirs.

LE TAILLEUR.

Mais quand sera-ce , Monsieur ? que je  
sçache le tems s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Ce sera, ce sera... Oh ! pafanbleu ,  
vous êtes un maraut bien curieux.

L'INTENDANT.

» La race des créanciers ne finira-t-elle  
« jamais ?

LE MARQUIS.

Ce sera... ce sera en me livrant mon ha-  
bit brodé, & mon sur-tout de chasse.

LE TAILLEUR.

(\*) Fort bien. Il faudra que j'avance en-  
core cela. Quelle misere !

L'INTENDANT.

Voilà Monsieur Oronte.

LE MARQUIS.

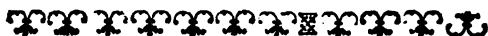
Adieu mon ami, cela est fini , je ferai  
votre affaire , adieu.

---

LE TAILLEUR.

(\*) Fort bien pour avoir mon argent il faut  
que j'en fournisse davantage.

SCENE



## SCENE XVI.

LE MARQUIS, ORONTE,  
L'INTENDANT.

ORONTE.

Que je ne vous détourne point, Monsieur, vous êtes ici comme chez vous, & vous pouvez....

LE MARQUIS.

C'est un pauvre diable de Tailleur que les crédits ont ruiné. Il me demande de l'emploi, je lui en ferai donner par un Partisan des mes Intimes, qui est le filleul de ma nourrice.

ORONTE.

Vous avez l'ame bien faisante.

LE MARQUIS.

Je suis l'appui des opprimez, & la ressource des misérables. Hé à propos, cela me fait souvenir d'une chose, Monsieur l'Intendant; montez dans mon Carrosse, & allez chez la grosse Comtesse, sçavoir des nouvelles de l'affaire que je lui ai recommandé.

L'INTENDANT.

N'y a-t-il rien de particulier à lui dire ?

69 LE NEGLIGENT,  
LE MARQUIS.

Il ne faut que retenir ce qu'elle vous dira,  
& venir me rendre réponse.



SCENE XVII.

LE MARQUIS, ORONTE.

LE MARQUIS.

**H**E-bien, mon cher, avez-vous fait affaire avec ces Troqueurs que je vous ai envoyez ?

ORONTE.

Ils m'ont amusé jusqu'à présent ; & ils m'avoient fait oublier d'aller chez mon Procureur ; mais je m'y en vais de ce pas.

LE MARQUIS.

Allez, allez, mon cher, c'est fort bien fait de songer à ses affaires.

(\*) ORONTE.

Je veux une fois en ma vie vaincre ma  
négligence.

---

ORONTE.

J'y vais songer.

LE MARQUIS.

He ! Monsieur Oronte je songe, &c.

LE MARQUIS *à part.*

» Je t'empêcherai bien de la vaincre. »  
 (haut) Hé , Monsieur Oronte , je songe  
 que mon Intendant pourroit prendre ce  
 soin. Je vais lui ordonner d'y aller.

ORONTE.

Non , non , Monsieur , » puisque me voit-  
 » là en humeur , j'irai bien moi-même.

LE MARQUIS.

» Ah ! je vous loue de vous évertuer.

ORONTE.

» Un peu d'exactitude ne nuit pas dans  
 » la vie.

LE MARQUIS.

*Il rappelle Monsieur Oronte.*

Monsieur , Monsieur Oronte ; au moins  
 je fais solliciter votre procès par des fem-  
 mes de conséquence : les premiers mobiles  
 de la robe s'en mêlent , mon cher , &c....  
 (à l'oreille) Est-ce là servir ses amis ?

ORONTE.

Que je vous ai d'obligation de m'épar-  
 gner toutes ces peines-là.

LE MARQUIS.

S'il arrivoit par hazard... (à l'oreille)

68 LE NEGLIGENT,  
Etes-vous content de moi? he! on peut  
dormir en repos sur ma parole?

ORONTE.

» Je me confie entièrement à vous.

LE MARQUIS.

» Oh! pafsanbleu vous rifquez beaucoup;  
» n'eft-il pas vrai? ne vous y fiez pas trop,  
» je fuis un peu faux... Je fuis courtifan au  
» moins, & nous ne valons pas grand cho-  
» fe nous autres. Hai, hai!

ORONTE.

Oh! Monsieur.

LE MARQUIS.

Hé! à propos, je ne fongeois pas que  
Dhotel eft là-dedans qui apporte cette  
urne de porcelaine pour troquer.

ORONTE.

Ne fçauroit-il attendre un moment?

LE MARQUIS.

Non vraiment, gardez-vous bien de laif-  
fer échapper ce hazard.

ORONTE.

Mais mon affaire...

LE MARQUIS.

Je vais y envoyer de ce pas. Laissez-moi  
faire, laissez-moi faire.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

---

### SCENE I.

LOLIVE, FANCHON.

LOLIVE.

**O**u est donc Monsieur Oronte ?

FANCHON.

On lui a écrit un billet pour son Procès, il alloit sortir pour y donner ordre, un maudit curieux de porcelaine l'a entraîné dans son cabinet, & il n'y a pas moyen d'avoir raison de lui.... Mais où avez-vous laissé Dorante ?

LOLIVE.

Il est chez le Secrétaire d'un vieux Conseiller, qui est son oncle.

FANCHON.

» Ne sçais-tu point si ce Conseiller est  
» de nos Juges ?

LOLIVE.

C'est le Rapporteur du Procès de Monsieur Oronte.

Dorante a-t-il été chez le Procureur ?

L O L I V E.

Il a été par tout. Il faut qu'il soit diablement amoureux de la petite fille, puisqu'il se donne tant de mouvemens pour les interêts du bon homme.

FANCHON.

‘ Mais tout de bon, toi qui le connois, le crois-tu passionné de bonne foi ?

L O L I V E.

Oùi, la peste m'étouffe. Je ne lui ai jamais vû le cœur touché que cette fois-ci ; & pourtant ce n'est pas faute qu'il ne soit aimé.

FANCHON.

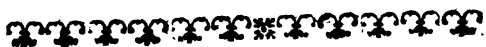
Oh ! pour cela je n'en doute point ; un joli homme comme lui ne sçauroit manquer de pratique ; (A) le tems est bon.

L O L I V E.

(A) Il n'y sçauroit suffire ; il me renvoye les billets doux tout cachetez. Chaque fois j'en fais un extrait, en forme de memoire instructif. Le lendemain à sa toilette je lui en fais le rapport, & à chaque article il écrit de sa main *neant* ou *bon*, selon que le cœur lui en dit : là-dessus je dresse les expéditions.



Adieu. Songe à ce qu'il te recommande : pour moi je vais le retrouver en enrageant ; car je me doute qu'il a encore quelque autre commission à me donner.



## SCENE II.

LE MARQUIS, FANCHON,  
LE POETE.

LE MARQUIS.

**O**H! pafanbleu je ne puis pas grimeliner davantage. Je perds là sottement mon argent, fans avoir le moindre plaisir. Ah ! te voilà , Fanchon , est-ce que nous n'aurons pas bien-tôt ici nos gros jouieurs, le Comte, le Chevalier, le Baron & notre Senechal?... Mais je trouble un tête à tête ; je pense , eh ! mor-

FANCHON.

Tu fais là une jolie peinture de ton Maître, & il y a bien de l'honneur à s'interesser pour un petit homme aussi coquet & aussi inconstant.

L O L I V E.

Adieu. Songe à ce qu'il, &c.

72 LE NEGLIGENT,  
bleu c'est Monsieur Licandre , Monsieur  
Licandre!

LE POÈTE.

Ah! Monsieur.

LE MARQUIS.

Fanchon tu es trop égrillarde , tu n'au-  
ras pas mon Florentin.

FANCHON.

Hé , allez , allez , Monsieur , je suis com-  
me il faut être pour la femme d'un va-  
let de chambre. (*elle s'en va.*)



### SCÈNE III.

LE MARQUIS , LE POÈTE.

LE POÈTE.

**Q**Ue je ne sois pas cause....

LE MARQUIS.

Vous en voulez furieusement à cette  
Fanchon-là , Monsieur Licandre ?

LE POÈTE.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Les beaux esprits courent après les corps  
quelquefois.

LI

LE POËTE.

Je vous assure, Monsieur : : :

LE MARQUIS.

Hé, allons, allons, ne vous en defendez point. La substance qui pense, n'ôte rien à la substance étendue. Ha, ha...

LE POËTE.

On voit bien, Monsieur, que...

LE MARQUIS.

Je parle sublime, oïï, quand je veux. Hé, à propos de sublime, Monsieur Licandre, quand verrons-nous quelque chose de votre façon ?

LE POËTE.

Ma foi, Monsieur, je n'ai plus gueres le cœur au métier ; depuis que tout le monde se mêle de juger des ouvrages d'esprit, il y a trop à risquer.

L'un boufy de son rang,  
Sans goût & sans délicatesse ;  
Croît, qu'ainsi que la noblesse,  
La science est dans le sang.

Il croit qu'il fut sçavant même avant que de naître,  
Décide par autorité.

Et décide en maître, du sort & de la réputation d'un pauvre Auteur qui aura travaillé toute sa vie à franchir les épines & les ronces dont le Parnasse est environné.

## LE NEGLIGENT,

LE MARQUIS.

Mais parbleu, le petit Apollon devrait bien faire défricher les avenuës de ce Parnasse ; car avant qu'un Poëte ait traversé toutes ses ronces & ses épines, son manteau doit être bien déchiré, he, he.

LE POËTE.

Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Sans rancune, Monsieur Licandre ; car enfin je revere les doctes, & ma folie est les belles lettres ; je dévore les conversations sçavantes.

LE POËTE.

Puisque cela est ainsi, je vais vous reciter un petit chef-d'œuvre de poésie que je mettrai dans peu sous la presse.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable, vous me ferez bien plaisir.

LE POËTE *toussant.*

Hem.

Le soleil n'eut jamais de plus vives clartez  
Que cet Astre . . . .

LE MARQUIS.

Monsieur Licandre, vous autres... entre vous autres, lequel estimez-vous le plus de Virgile ou d'Homere? *il chante.* Terrou lerou

LE POËTE.

Ce Parallele est delicat , & pour vous dire mon sentiment , Homere . . . .

LE MARQUIS.

Homere : oüi , le bon homme Homere

*Aliquando bonus dormitat Homerus.*

*Il sourit & chanté.* Homr, hom tou tou toure.

LE POËTE.

*Dormitat*, il est vrai ; mais il a pourtant sur Virgile ses avantages d'un autre côté.

LE MARQUIS.

Ah Virgile ! vous parlez de Virgile ? c'est ma folie à moi , que Virgile. *Arma virumque cano.* He , he , nous sçavons les Poëtes Monsieur Licandre. Hom , hom (*il chante.*) Vous partez Renaud , vous partez.

LE POËTE.

Que voulez-vous que nous examinions le premier , Homere ?

LE MARQUIS.

Hom tara la.

LE POËTE.

Ou si vous aimez mieux que nous envisagions ces deux grands hommes , trait pour trait ?

LE MARQUIS.

Oüi , c'est fort bien dit , trait pour trait.

76 LE NEGLIGENT,  
*Sic ille manus, sic ora ferebat.*

LE POÈTE,

(a) Je commence par ordre....

LE MARQUIS.

» Adieu , Monsieur Licandre , vous  
» pouvez courir la Fanchon , on vous l'a  
» bandonne. Nous en dirons une autrefois  
» davantage.

LE POÈTE *à part.*

» La bonne cervelle ! ce n'est pas là le  
» moins ridicule personnage de la maison  
» ( *Il s'en va.* )

---

(a) Pour laisser la pièce dans l'ordre où elle se représente nous avons cru devoir insérer ci-après hors du texte , cette scène que l'auteur a toute changée.

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMTE,  
LE POÈTE,

LE MARQUIS.

**O**U va Monsieur le Comte ? il y a huit jours que je te cherche par tout, pour une affaire de la plus grande importance.

LE POÈTE *à part.*

La bonne cervelle ! ...



## SCENE IV.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE MARQUIS.

**H**E, que vois-je ! Monsieur le Senechal.  
En verité Monsieur, je suis vivement  
penetré de votre douleur.

LE SENECHAL.

Depuis la perte que j'ai faite...

LE COMTE.

Il y a deux heures que je devois être ici ;  
l'on m'attend là-dedans, je suis un peu pressé.

LE MARQUIS.

Il n'y a encore que de la canaille : adieu Mon-  
sieur Licandre, vous pouvez courir la Fanchon,  
on vous l'abandonné, nous en dirons une autre  
fois davantage.

LE POETE *à part.*

Ce n'est pas là le moins ridicule personnage  
de la maison.

Monfieur votre pere étoit le meilleur ami que j'euffe au monde.

---

## SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Quelle eft donc cette affaire d'importance?

LE MARQUIS.

Comment gouvernes-tu le Lanfquenet?

LE COMTE.

Fort mal! adieu.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, mon cher, donne-toi donc patience, j'ai mille chofes à te dire.

LE COMTE.

Finiffons donc de grace, je n'aime point à faire attendre.

LE MARQUIS.

Etois-tu hier chez la Marechale?

LE COMTE.

Non, je n'y allai point; ferviteur.

LE MARQUIS.

Encore: oh parsembleu je te ferai cloüier pour avoir converfation avec toi.



COMEDIE.  
LE SENECHAL.

79.

Quoi qu'il fut toujours en Province , il  
avoit l'honneur d'être connu de la Cour.

---

LE COMTE.

Eh bien sachons donc cette affaire ?

LE MARQUIS.

Il y a mille ans que je ne t'ai embrassé.

LE COMTE.

Cela est de fort grande importance ; adieu.

LE MARQUIS.

Il a des inquietudes dans les jambes. Sçai-  
tu bien que malgré tes petites manieres , tu es  
le seul homme que j'aime à la Cour ? ah ! ah !

SCENE VI.

LE MARQUIS , LE COMTE ,  
LE CHEVALIER , LE BARON.

LE MARQUIS *embrassant le Chevalier.*

**S**erviteur au meilleur ami que j'ai au monde.

LE CHEVALIER.

Monsieur je vous baise les mains , je suis votre valet.

LE MARQUIS.

Eh voilà encore notre intime , ce pauvre Bas

80 LE NEGLIGENT,

LE MARQUIS.

Perdre un Pere connu de la Cour ! cela est affommant ! Quel âge avoit-il , le bon homme ?

LE SENECHAL.

Quatre-vingt treize ans ou environ.

---

ron : oh-palsembleu j'ai de plaisantes nouvelles à t'apprendre. Ah, ah, ah, écoute, écoute.

LE CHEVALIER.

Connoissez-vous cet homme-là Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Ma foi si je le connois , je ne le connois gueres.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, que dis-tu de cela ; oh parbleu riez donc Monsieur le Philosophe.

LE BARON *s'en allant.*

Cela est fort plaisant , bon jour.

LE MARQUIS *arrêtant le Baron.*

Mais le plus divertissant , c'est que . . . .

LE CHEVALIER.

Voilà le pauvre Baron bien embarrassé.

LE COMTE.

Qu'il s'en tire , c'est son affaire ; voyons là-dedans comment va le lansquenet ?

LE CHEVALIER.

Allons : si le Senechal y est , la partie sera bonne.

COMEDIE.  
LE MARQUIS.

32

Quelle perte , Monsieur le Senechal ! si cet homme eut vecû , il seroit parvenu aux grandes charges.

---

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

AH, ah, ah, quoi ! tu es un animal risible, & tu ne ris pas de cela, vieux fou.

LE BARON.

Je ne ris gueres que par reflexion.

LE MARQUIS.

Oh passez-leu il y a pourtant là dequoi rire impromptu sur ma parole, ah, ah, ah. Eh que vois je ! Monsieur le Senechal.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE MARQUIS.

EN verité Monsieur , je suis vivement pene-  
tré de votre douleur.

LE SENECHAL.

Depuis la perte, &c.

Une mort imprévûë comme la sienne recule terriblement sa famille.

LE MARQUIS.

J'en suis inconsolable , je vous assure.

LE SENECHAL.

» Il m'aimoit tendrement , Monsieur.

LE MARQUIS *s'en allant.*

Mais j'entens la voix de la Comtesse.

LE SENECHAL.

Je me souviendrai toute ma vie de ses dernières paroles : » Mon fils , me dit-il , » en me serrant la main , ayez toujours . . . » Où est - il donc ? cet homme là est bien » touché de la mort de mon pere !



## SCENE V.

LE MARQUIS , LA COMTESSE ,  
LE SENECHAL.

LE MARQUIS.

**M** Adame , voilà un pauvre orphelin que je vous presente , qui n'a que vingt-cinq mille écus de revenu.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur le Senechal , vous avez perdu votre pere ?

LE SENECHAL.

Madame , dans l'affliction horrible . . .

LA COMTESSE.

» Mon pauvre Marquis , je suis ruinée ,  
» je perdis hier tout ce que j'ai joié.

LE MARQUIS.

» Cela est triste , ma bonne Comtesse.

LA COMTESSE.

Je prends part à votre affliction , Monsieur le Senechal.

LE SENECHAL.

» Ce m'est une consolation bien grande ,  
» Madame , qu'une personne . . .

LA COMTESSE *au Marquis.*

» Il est gros joueur , n'est-ce pas ?

LE SENECHAL.

Madame . . . .

LE MARQUIS.

Monsieur le Senechal , je veux entamer la succession.

LE SENECHAL.

Nous commencerons quand il vous plaira , j'ai sur moi la valeur de douze cent pistoles.

## LE NEGLIGENT,

LA COMTESSE.

Vicilles nipes du défunt apparemment?

LE SENECHAL *riant.*Ha, ha, j'en ai trouvé d'assez bonnes,  
Madame.

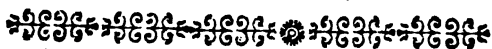
LA COMTESSE.

En verité je suis tout-à-fait sensible à la  
douleur qu'il a de la mort de son pere.

LE SENECHAL.

Madame . . . .

LA COMTESSE.

Entrez là-dedans , Monsieur le Senechal  
nous allons vous suivre.

## S C E N E VI.

LE MARQUIS , LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

**H**E bien , la bonne Comtesse , en quel  
état sont nos affaires ?

LA COMTESSE.

Voici huit cent louis d'or que je t'ap-  
porte, il en faut encore deux cent pour faire  
la somme nécessaire pour acheter les droits  
du procès.

LE MARQUIS.

Il faut les gagner au Senechal.

LA COMTESSE.

C'est de l'argent comptant, pourvû que je tienne la carte, car j'ai de l'ascendaant sur lui.

LE MARQUIS.

Oh ,joue donc pour moi, car je suis le plus malheureux coquin.....

LA COMTESSE.

Quand nous aurons fait notre somme , nous irons ensemble chez le Notaire, où nous trouverons la partie du bon homme Oronte, qui nous y attend. J'ai tout disposé....

LE MARQUIS.

Elle est toute adorable, cette Comtesse !

LA COMTESSE.

Quand une fois cette affaire sera terminée , nous gagnerons le Procès en vingt quatre heures.

LE MARQUIS.

Qu'elle prend de soins, cette grosse personne !

LA COMTESSE.

Le Rapporteur a dit à une de mes femmes de chambre, que pourvû que.... Tu peux compter là-dessus.

LE MARQUIS.

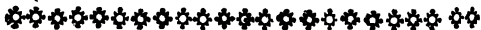
Dieu me damne, Comtesse, je t'adore,  
& je t'épouferois, si je t'aimois moins.

LA COMTESSE.

Epouse la petite nièce, mon pauvre Marquis, épouse la petite nièce; si elle ne t'accómmode pas dans la suite nous la mettrons dans un Couvent.

LE MARQUIS.

Quelle vivacité d'esprit! quel feu d'imagination!



## S C E N E VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,  
FANCHON.

FANCHON.

» **O** Na dit à Madame que vous étiez  
» ici, elle va quitter le jeu pour vous  
» venir recevoir.

LA COMTESSE.

» C'est trop de politesse, il faut la pro  
» venir.





---

 SCENE VIII

LE MARQUIS , FANCHON.

FANCHON.

**V**ous ne la suivez pas , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Demeure , coquine , demeure , j'ai une confiance à te faire.

FANCHON.

Me voilà prête à vous écouter.

LE MARQUIS.

Je suis dans le goût de te faire un petit présent , ma chere bonne , en seras-tu fâchée ?

FANCHON.

Pourvû que vous n'exigiez de moi , rien autre chose que de recevoir , je suis toute à votre service.

LE MARQUIS.

La sotte ! Elle a l'esprit tourné , tourné comme une coquette de Cour. Ça je suis amoureux de la petite nièce , il faut que tu m'en fasses aimer.

FANCHON.

Moi , Monsieur ?

38 LE NEGLIGENT,

LE MARQUIS, *il fouille dans sa poche.*

Je ne serai pas ingrat d'un si bon office.

FANCHON.

Monsieur....

LE MARQUIS.

J'en mourrai quitte sur ma parole.

FANCHON.

On meurt subitement quelquefois.

LE MARQUIS.

De peur d'accident, voilà dix pistoles  
» que je te prie de dépenser en bagatelles.

FANCHON.

Vous êtes fort aimable, mais je ne ré-  
ponds pas que vous soiez aimé.

LE MARQUIS.

Il faut bien que tu m'en répondes, c'est  
ton affaire. Je vais voir le jeu de la Com-  
tesse, si nous ruinons le Senechal, ta for-  
tune est faite.



S C E N E I X.

FANCHON *seule.*

**L** Escelerat ! il faut que j'aime bien l'ar-  
gent pour en recevoir de la main de  
cet homme-là.

## S C E N E X.

DORANTE, FANCHON.

DORANTE.

AH, ma chere Fanchon, j'ai bien des  
nouvelles à t'apprendre!

FANCHON.

» Qu'y a-t-il?

DORANTE.

Et qui te surprendront.

FANCHON.

Hé bien?

DORANTE.

Aurois-tu pu t'imaginer que votre Mar-  
quis est le plus grand fourbe du monde?

FANCHON.

Un Marquis fourbe! c'est une chose bien  
difficile à imaginer.

DORANTE.

C'est sur lui que Monsieur Oronte se re-  
pose du soin de son procès. Il le trahit  
& il est d'intelligence avec sa partie.

FANCHON.

Jem'en suis toujours bien doutée.

DORANTE.

Plus par hazard que par mes soins, j'ai

découvert quelques-unes de ses menées, & j'ai mis Lolive aux trousses de son Intendant, qui apparemment est en mouvement pour cette affaire, afin de tâcher à m'éclaircir mieux de certaines choses que je ne fais que soupçonner.

FANCHON.

L'affaire est en assez bonnes mains, & votre Lolive n'est pas un sot.

DORANTE.

Où est Monsieur Oronte?

FANCHON.

Il est près d'ici dans le cabinet d'un curieux, où il est allé se tranquiliser.

DORANTE.

Je vais le chercher, il faut absolument qu'il vienne avec moi chez mon oncle.



## SCENE XL

ORONTE, DORANTE,

FANCHON.

ORONTE. —

**A**H le beau vase! la belle Urne!

FANCHON.

Le voici le plus à propos du monde.

COMEDIE.

DE

ORONTE.

La fine pâte de porcelaine !

DORANTE.

Mon sieur je vous cherche avec empressement pour vous dire . . . .

ORONTE.

Ah ! Monsieur , je viens de voir la plus charmante porcelaine ! Le bel émail !

DORANTE.

Il s'agit de bien autre chose.

ORONTE.

Le plus beau bleu !

DORANTE.

Mon sieur.

ORONTE.

Une broderie !

FANCHON.

C'est une belle chose que de la broderie , mais . . . .

ORONTE.

Il faut se mettre à genoux devant cette Urne là.

DORANTE.

Mon sieur , n'avez - vous rien appris de votre procès ?

ORONTE.

Rien du tout : Je vais chercher dans mon

Hij

62 LE NEGLIGENT,  
cabinet quelque chose digne d'être troqué  
contre cette Urne.

FANCHON.

Il faudroit bien mieux que vous allas-  
siez . . . .

ORONTE.

Non : je n'irai nulle part que je n'aye fait  
ce troc assurément. *il reve.* N'ai-je rien . . . .

DORANTE.

Vous avez pourtant des affaires bien  
plus pressantes. Je viens d'apprendre qu'un  
de mes oncles est votre Rapporteur ; & se-  
lon ce que j'ai oui dire, assurément le Mar-  
quis vous fourbe.

ORONTE.

Oui , je fais reflexion . . . .

FANCHON.

Je vous en avois averti.

ORONTE.

J'entrevois justement . . .

DORANTE.

Penetrez-vous . . . .

ORONTE.

Oui , oui , oui , je me souviens . . . .

DORANTE.

Hé Monsieur . . .

ORONTE.

Que j'ai quelque part un fort beau buste

antique dépareillé, qui sera bien mon affaire.

FANCHON.

Hé, Monsieur . . .

DORANTE.

Quel entêtement ! (*à part*) Quelle négligence ! il faut en avertir Belise si je n'puis pas mettre ordre moi-même. [*il s'en va.*]



## SCÈNE XII.

ORONTE, FANCHON.

ORONTE.

JE vais chercher ce buste. Je vous menerai si vous voulez . . . Où va t'il donc, Fanchon ?

FANCHON.

Il va dire là-dedans à tout le monde que vous avez perdu l'esprit.

ORONTE.

Insolente !

FANCHON.

Oùi, Monsieur, quand vous devriez me tuer, je ne puis m'empêcher de vous le dire, il faut être absolument fou, pour



94 LE NEGLIGENT,  
abandonner comme vous faites ; le soin  
des affaires les plus importantes.

ORONTE.

Fanchon !

FANCHON.

Vous n'avez l'esprit rempli que de co-  
lifichets, de bagatelles, & vous vous lais-  
sez mener par le nez par le Marquis qui  
vous fourbe.

ORONTE.

Comment diantre ?

FANCHON.

Ah le beau Vaze ! la belle Urne !

ORONTE.

Explique moi donc ?...

FANCHON.

La belle pâte de porcelaine !

ORONTE.

Fanchon ?

FANCHON.

Un bleu !

ORONTE.

Si tu ne parles ....

FANCHON.

Hé mort de ma vie, vous ne voulez-vous  
écoûter personne ? Dorante veut vous in-  
struire ...

ORONTE.

Il faut qu'il m'éclaircisse un peu cette  
affaire.





## ACTE III.

---

### SCENE I.

BELISE, LE POËTE, FANCHON.

BELISE.

**P**endant que le gros jeu qui se sjoüe occupe l'attention de tout le monde, dérobons-nous à la cohüë , & profitons mutuellement des charmes de notre esprit. Je vous prie à quoi rêvez-vous ?

LE POËTE.

Madame , j'acheve un impromptu de Musique qui sera de votre goût, je m'assure.

BELISE.

Oüi , oüi , c'est mon charme que les impromptus. Fanchon , Fanchon , ma chere Fanchon , viens écouter ce petit impromptu , je te prie.

LE POËTE.

La , la , la.

*Chanson.*

- » Ah quelle trahison ! quelle trahison !  
 » L'amour a caché son tison  
 » Dans le fond de vos yeux , comme dans  
 un nuage ,  
 » Pour embraser mon cœur , il met tout en  
 usage ,  
 » Sageſſe , prudence , raiſon.

BELISE.

[ 4 ] Sageſſe ! prudence ! raiſon ! on ne  
 trouve rien de tout cela dans la jeuneſſe.  
 C'eſt un abus épouventable d'aimer de  
 jeunes enfans de vingt ou vingt-cinqans.

FANCHON.

Fy à cet âge-là , une fille ne ſçait pas en-  
 core ce qu'on lui demande.

LE POËTE.

La, la, la.

La jeuneſſe & le printemps  
 N'ont que des fleurs paſſageres ;  
 Laiſſons aux cœurs inconfians  
 Des douceurs ſi legeres :  
 Mais pour goûter à loisir  
 Le plus ſolide plaifir  
 Des fruits que l'amour nous donne ;  
 Ce n'eſt qu'en Automne,  
 Qu'il les faut cueillir.

BELISE.

On n'y peut pas tenir. La charmante

---

(a) Ah il en a tantôt fait une charmante où  
 il y avoit ſageſſe , &c.

maxime,

maxime , la charmante maxime ! Hé bien, Fanchon , après cela peut-on se foucher d'être jeune ?

FANCHON.

Ma foi , Madame , ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis dégoûtée , si : la jeunesse c'est une infidèle qui nous abandonne , mais la vieillese c'est une amie constante qui ne nous quitte qu'avec la vie.

BELISE chante.

Ce n'est qu'en Automne ,  
Qu'il les faut cueillir.

Comment entendez-vous cet Automnelà , Monsieur Licandre ?

LE POÈTE.

C'est l'Automne de l'amour , Madame.

BELISE.

Oh ! bon cela ; car pour l'âge je ne suis encore qu'au commencement de mon Esté.

FANCHON à part.

C'est un Esté bien sec , que cet Esté là.

LE POÈTE.

Dites au Printemps , Madame , dites au Printemps ; je soutiendrai toujours malgré le sot usage

Que pour les Amans

Que l'esprit engage

## LE NÉGLIGENT,

Le Printemps de l'âge

Est à cinquante ans.

FANCHON.

Les Roses de ce Printemps-là ne sont pas mal fanées !

BELISE.

Le Printemps de l'âge

Est à cinquante ans.

Il n'y a rien de plus vrai dans le fond, & personne n'en veut convenir. Il faut avouer qu'en France on a le goût bien dépravé.

FANCHON.

- Oui : on aime les perdreaux au mois d'Août, & les filles avant cinquante ans

BELISE.

C'est l'impatience naturelle des François, il n'y a que les fruits précoces qui leur font plaisir.

LE PORTE.

Pour moi, Madame » Je ne suis point » précoce.

BELISE.

Vous, vous êtes le premier François en qui j'aye trouvé du bon goût, de la délicatesse, & je vous assure que vous êtes aussi le seul . . . Ah !

LE POÈTE.

Ce soupir, Madame,

Qui vous est échappé,

M'a paru tout de flamme,

Me suis-je trompé ?

BELISE.

Ah ! Licandre, je ne sçai que vous ré-  
pondre.

FANCHON *à part.*

La vicille folle !

LE POÈTE.

» Madame ?

BELISE.

Je ne puis vous exprimer ce que je sens ;  
aide-moi, Fanchon, je te prie.

FANCHON.

Vous êtes assez grande pour le dire toute  
seule.

BELISE.

Ah ! petit ingrat, que vous m'avez peu  
menagée ; pourquoi me montrer à la fois  
tant d'esprit & tant de tendresse ?

FANCHON.

Fort bien.

LE POÈTE.

Hé ! pourquoi me laissez voir tout votre  
mérite, Madame.

100      L E N E G L I G E N T ,

B E L I S E .

Voilà qui est fini.

F A N C H O N *à part.*

La belle conquête !

B E L I S E .

Depuis que je vous ai vû , tout le reste  
du monde m'est insupportable.

L E P O E T E .

» Je le crois bien , Madame .

B E L I S E .

» Je vous en assure .

L E P O E T E .

Cependant tant que Dorante sera libre ,  
je ne serai point sans inquiétude .

B E L I S E .

Dorante , dites-vous ? Dorante , que Do-  
rante ne vous fasse point d'ombrage je vous  
le sacrifie .

L E P O E T E

Je suis là-dessus d'une délicatesse qui  
passe l'imagination .

F A N C H O N .

Pour mieux le rassurer , marions Dorante  
avec votre petite nièce .

L E P O E T E .

Je n'exige point des choses .

BELISE.

Vous n'exigez point cela, mais je vous l'accorde ; qu'on y fasse consentir mon frere , je ferai là-dessus ce qu'il faudra.

LE POETE.

Ah ! Madame ...

BELISE.

Tenez-vous donc, quelqu'un vient: vous me faites rougir, petit badin.

LE POETE.

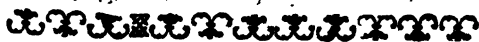
Je suis le plus heureux mortel ....

BELISE.

Rentrons dans la salle, Monsieur Licandre, rentrons dans la salle; ma raison a besoin d'une grosse compagnie pour ne se pas fourvoyer davantage.

LE POETE *seul.*

On a bien de la peine à gagner soixante pistoles.



## S C E N E I .

FANCHON *seule.*

**H**E, plût au ciel, qu'elles fussent déjà bien gagnées, & qu'il ne fut plus

Ote-toi de mes yeux, maraut.

FANCHON.

Hé, Monsieur, écoutons s'il a la force de parler.

LOLIVE.

En vous quittant j'ai rencontré Monsieur de la Fleche, un de mes intimes amis, Gentilhomme suivant du Marquis, qui lui portoit une lettre de la part de l'Intendant.

DORANTE.

Hé bien?

LOLIVE.

Patience.

FANCHON.

Tout à l'heure.

LOLIVE.

Il m'a d'abord mené chez Madame la Fleche.

DORANTE.

Hé qu'ai-je affaire, morbleu?...

LOLIVE.

Ne me broüillez pas : j'ai tout cela par ordre dans ma tête, nous voilà déjà chez Madame la Fleche.

FANCHON.

Hé, fors-en bourreau, fors-en.

LOLIVE.

C'est une fort honnête & fort vertueu.



se personne que Madame la Fleche.

DORANTE.

Ecoûte...

L O L I V E.

Mais, Monsieur de la Fleche est un petit brutal qui n'en use pas bien avec elle.

DORANTE.

Si la patience m'échape une fois...

L O L I V E.

Il lui a donné vingt coups de pied dans le ventre à ma barbe; & tout cela, Monsieur, pour une bagatelle, une petite erreur de calcul.

DORANTE.

Voilà un coquin qui se môcque de moi.

L O L I V E.

Madame la Fleche dit qu'elle est grosse de quatre mois; il n'y en a que trois que Monsieur de la Fleche est marié, il y a de l'erreur de calcul, comme vous voyez; mais pour cela, faut-il battre une femme? quand on est marié une fois, on est marié.

DORANTE.

Ah! je te casserai la tête assurément, si tu ne....

FANCHON.

Hé, Monsieur! ne vous emportez pas; il faut en tirer ce qu'on pourra. Regarde

moi entre deux yeux , & écoute moi bien.  
Qu'as-tu fait de Monsieur de la Fleche ?

L O L I V E .

Je l'ai laissé sous la table , il n'avoit plus  
aucun signe de vie.

D O R A N T E .

» Hé , ne t'avois-je pas donné ordre....

L O L I V E .

Il a une apoplexie qui lui durera plus  
de vingt-quatre heures , & j'en fais un peu  
menacé , moi.

F A N C H O N .

Mais enfin , ne t'a-t-il rien appris ?

L O L I V E .

Je lui ai donné la question ordinaire &  
extraordinaire ; il a tout avoué.

D O R A N T E .

Mais encore ?

L O L I V E .

Ne me broüillez pas , Monsieur , si vous  
me broüillez , je vous planterai là.

D O R A N T E .

» Il faut que j'aie une bonté à l'épreuve !

L O L I V E .

Ne me broüillez-pas , laissez-moi me  
mettre à table , & je vous conterai tout  
par l'ordre des bouteilles.

FANCHON.

Dépêche-toi donc.

LOLIVE.

A la première bouteille, ... il n'a rien dit.

DORANTE.

Fort bien.

LOLIVE.

A la seconde bouteille ... elle étoit de jauge celle-là. A la troisième ... ne me broiillez pas.

DORANTE.

Hé finis, traître, finis.

LOLIVE.

Vous verrez que vous me broiillez, car je ne possède pas trop-bien l'histoire; mais tant va qu'enfin je lui ai attrappé une lettre que Monsieur l'Intendant envoioit à Monsieur le Marquis. Estes-vous content?

DORANTE.

Tu as une lettre?

LOLIVE.

Oui parbleu j'en ai une: voyez ce qu'elle chante. (à Fanchon.) Hé-bien, que dis-tu de moi, mon adorable.

(Dorante lit la lettre.)

FANCHON.

Qu'en faveur de la lettre, je te pardonne  
de t'être enyvré.

LOLIVE.

C'a, je m'en vais me coucher, quand  
j'aurai bù un coup, s'entend.

FANCHON.

Fusses-tu bien endormi.

LOLIVE.

Adieu, mon adorable.

FANCHON.

Adieu Yvrogne.

LOLIVE.

A propos, si nous devenons jamais mari  
& femme, point d'erreur de calcul, je te  
prie.



## SCENE V.

DORANTE, FANCHON.

DORANTE.

**F**anchon, tout va le mieux du monde.

FANCHON.

» Trouvez-vous dans cette lettre ?...

DORANTE.

» Cette lettre m'apprend les projets du

Marquis , & m'instruit de ce qu'il faut faire pour les rendre tous inutiles. Adieu , compte que dans peu de momens nous serons au-dessus de nos affaires.

FANCHON.

Voilà le Marquis , cachez cette lettre.

---

## SCENE VI.

DORANTE, LE MARQUIS,  
FANCHON.

LE MARQUIS.

**J**E suis discret : achevez , achevez votre petite negociation.

DORANTE,

Si j'avois quelque chose à lui dire, Monsieur , je ne craindrois pas que vous en fussiez le témoin , mais je n'ai rien à negocier.

LE MARQUIS.

Ah je le crois ; jeune & bien fait comme vous êtes , on va droit au cœur de la belle , & l'on ne prend point les chemins détournés de la negociation.

DORANTE.

Qu'entendez-vous par là , Monsieur ?

LE NEGLIGENT,

LE MARQUIS.

Ce que j'entends ? ha, ha.

FANCHON *à part.*

Où ceci nous mène-t-il ?

LE MARQUIS.

Mais j'entends que vous avez un de ces  
gros mérites qui emportent tout de haut-  
lutte.

DORANTE.

Mon mérite est médiocre, Monsieur ;  
croyez-moi, je sçai me connoître.

LE MARQUIS.

Vous devriez donc songer, mon cher,  
que quand on trouve en son chemin un  
homme de ma qualité . . . .

DORANTE.

» Monsieur . . .

LE MARQUIS.

Il faut se détourner un peu, & qu'il y a  
de certaines personnes dans le monde qu'il  
est important de ménager.

DORANTE.

Je sçai tout ce qu'on peut sçavoir là-des-  
sus.

LE MARQUIS.

Il est dangereux de me disputer le terrain,  
je vous en avertis.

COMEDIE,

413

DORANTE.

Je le veux croire.

FANCHON *à part.*

Ouais, Dorante est bien pacifique,

LE MARQUIS.

Vous ne mordez point, Monsieur, vous ne mordez point ? vous ne m'entendez pas peut-être ?

DORANTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous dites.

LE MARQUIS.

Je suis pourtant bien-aise de vous l'expliquer mieux, & de vous dire net, que si je vous vois davantage mettre le pied dans ce logis . . .

DORANTE.

Monsieur.

FANCHON *à part.*

Quelle poule mouillée !

LE MARQUIS.

Si jamais il vous arrive de regarder seulement la porte . . .

FANCHON.

Hé, Monsieur le Marquis, point de bruit.

LE MARQUIS.

Par la morbleu !

112    LE NEGLIGENT,  
FANCHON.

Hé, Monsieur...

LE MARQUIS.

Je vous apprendrai, mon petit Monsieur,  
de quel bois je me chauffe.

DORANTE.

Je vous promets, Monsieur que vous  
n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi.

LE MARQUIS.

Prenez-y garde, & soyez sage. *à part.*

FANCHON *à part.*

Ah l'indigne petit homme que Do-  
rante!

DORANTE.

Vous ferez content je vous en assure;  
mais je vous prie que j'aie l'honneur de  
vous dire un mot en particulier.

LE MARQUIS.

En particulier? volontiers. Retire-toi.  
Fanchon? Eh bien, quel est-ce beau secret?  
voyons. *au lieu de sortir, elle se cache.*

DORANTE.

Il faut cacher à cette fille, ces sortes de  
petits démêlez, elle s'effrayeroit, feroit  
du bruit, & l'on divulgueroit cette avan-  
ture.

LE



LE MARQUIS.

Ah! fort bien, fort bien. Vous êtes prudent, mon petit Monsieur, j'en suis ravi, le diable m'emporte...

DORANTE.

Il y a des tems & des lieux pour tout; & j'aurai l'occasion de vous faire voir peut-être que l'épée d'un simple Gentilhomme comme moi, vaut quelquefois bien celle d'un Marquis comme vous.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu ce compliment me donne un extrême plaisir; cela me faisoit peine de vous voir mollir, & je suis ravi de vous trouver un brave homme; car enfin vous avez du mérite d'ailleurs.

DORANTE.

Vous êtes ravi de me trouver brave?

LE MARQUIS.

Oui, la peste m'étoiffe.

DORANTE.

Et moi je serois bien fâché que vous ne le fussiez pas.

LE MARQUIS.

Ecoutez: je me connois un peu en vraie valeur, & pour peu que je sois un homme, & que je lui sois le bon ton, je vois

114 LE NEGLIGENT,

bientôt ce qu'il a dans le ventre. Allez, Monsieur, je suis content de vous.

DORANTE.

Et je ne le suis pas, moi.

LE MARQUIS.

Croyez-moi, je suis votre serviteur, & si jamais j'ai quelque affaire, je ne veux point d'autre second.

DORANTE.

Si...

LE MARQUIS.

Quand deux braves hommes sont sûrs l'un de l'autre, ils en battraient bien quatre, ha, ha.

DORANTE.

En vérité vous êtes trop fanfaron pour un homme de qualité.

LE MARQUIS.

Vous prenez mal les choses. Je suis votre ami.

FANCHON, toujours caché.

Ho, ho.

DORANTE.

Monsieur le Marquis, vous tomberez sous ma coupe.

LE MARQUIS.

Monsieur, Monsieur Dorante.

C O M E D I E . . . . . 115

FANCHON *tojours caché.*

Chacun à son tour..

D O R A N T E .

Avant qu'il soit peu, vous sçavez que  
je vous connois à fond. (*il s'en va.*)

L E M A R Q U I S .

Serviteur, Monsieur, serviteur, ha  
ha; voilà comme il faut traiter ces petits  
Messieurs là.

F A N C H O N *le vaillant.*

Oui, serviteur, Monsieur, serviteur.

L E M A R Q U I S .

Avec deux mots on rabat leur caquet.



S C E N E V I I .

ANGÉLIQUE, LE MARQUIS,  
FANCHON.

ANGÉLIQUE.

FANCHON, je prends ce moment-ci, pour  
m'entretenir avec toi. Ma tante est  
avec le Poète. Ah! Monsieur le Marquis!

L E M A R Q U I S .

Approchez, approchez, la charmante,  
la toute aimable Fanchon... les grands aïrs  
l'éblouissent. La, la, remettez-vous, en

s'humanisera.» L'amour prend quelquefois  
 » plaisir à mettre de plein pied, le heros  
 » & la houlette.

FANCHON.

Si Monsieur le Marquis est aussi redoutable aux Dames qu'aux Cavaliers, on peut dire que c'est un heros à deux mains bien dangereuses; tenez-vous bien en garde au moins.

ANGELIQUE.

Va, va, Fanchon, je suis en sûreté; Monsieur le Marquis m'épargnera. Je ne suis pas une conquête digne de lui.

LE MARQUIS.

Je veux être deshonoré si je ne m'applaudis davantage de l'avoir emporté d'affants ce petit cœur mutin, que d'avoir enfoncé seul vingt Escadrons de Cavalerie.

ANGELIQUE.

Ho, l'un vous fera aussi facile que l'autre.

LE MARQUIS.

Sçais-tu bien, Fanchon, que cet enfant-là avec sa simplicité pastorale & bourgeoise va traîner après son char vingt Marquises & autant de Duchesses que je lui sacrifie.

FANCHON.

Ces sacrifices-là ne vous coûtent rien.  
Un Marquis ne fait-il pas litiere de bonnes fortunes ?

LE MARQUIS.

Oui, Princesse, vous voyez à vos pieds le Gentilhomme de France le plus tendre, le plus brûlant, le plus chaud, le plus . . . .  
Quand irons-nous dans mon équipage faire un tour des champs Elisées ? j'ai des chevaux, morbleu, qui éclabouffent le Fantassin de cent pas.

FANCHON.

Combien les louez-vous par jour ?

LE MARQUIS.

Ecoûtez la belle, pendant que je suis en humeur de faire une folie avec vous, hâtons la nôce ; je suis sujet aux reflexions & . . . .

FANCHON.

Oh ! diantre l'affaire presse, il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un homme de votre qualité.

LE MARQUIS.

Fanchon a raison, il me faut prendre au pied levé en cas de mariage.

ANGELIQUE.

Je pense que vous parlez de mariage ? ce

118 LE NEGLIGENT,  
mot dans votre bouche me fait fremir ;  
Fanchon , je crois que je me vais trouver  
mal.

FANCHON.

La pauvre enfant ! je croïois que ce mot  
la feroit revenir de l'agonie.

LE MARQUIS.

Elle se trouve mal ! du tabac , courage,  
courage la belle ; une fille revient de bien  
loin avec un homme comme moi.

ANGÉLIQUE.

Vous parlez d'une maniere qui me fait  
peine à entendre.

LE MARQUIS.

Nous autres gens de qualité , nous avons  
pourtant le talent de parler aux Dames bon  
Français.

FANCHON.

Ho , ce Français là est bien corrompu.

LE MARQUIS.

Je vois bien qu'il faut que je me fasse  
entendre à elle à force de magnificence.  
J'ai déjà fait votre maison ; j'ai arrêté un  
grand Maure , deux Courçurs , un petit  
Nain , trois Brodeuses & quatre Valets  
de chambre ; je supprime les Damoiselles ,  
fy cela est bourgeois en diable , hé-bien  
bichonne ; me suis-je rendu intelligible ?

ANGELIQUE.

Ce n'est point tout cela qui fait venir l'amour.

LE MARQUIS.

Elle a ma foi le goût bon ! elle s'attache à la personne , la rusée va droit au solide , au solide , morbleu , au solide.

FANCHON.

Oh oui , il y a terriblement de solide dans cet homme-là !

LE MARQUIS.

Allons , fanfan , commencez à entrer en possession ; donnez-moi cette main , donnez , vous dis-je.

ANGELIQUE *se reculant.*

Hé...

LE MARQUIS.

La pudeur , la pudeur ; vous voulez donc que je la prenne moi-même ?

ANGELIQUE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Ouais ! elle donne dans le farouche , morbleu elle donne dans le farouche , Fanchon.

FANCHON.

Allons , allons , laissez-vous faire , ne résistez pas à Monsieur le Marquis. Diam-

20 LE NEGLIGENT,  
tre il est dangereux de lui disputer le ter-  
rain je vous en avertis.

ANGELIQUE.

Je serois bien fâchée d'avoir quelque  
chose à démêler avec lui.

LE MARQUIS.

Je suis un dangereux compère, oui. Eh?

FANCHON.

Quand Monsieur tâte quelqu'un, & qu'il  
lui serre le bouton, il voit bientôt ce qu'il  
a dans le ventre.

LE MARQUIS.

J'aime à trouver auprès des Dames un  
peu de résistance, c'est fruit nouveau pour  
moi.

ANGELIQUE.

Et moi je n'aime pas à trouver tant de  
familiarité dans les hommes, cela ne m'est  
pas ordinaire.

FANCHON.

Vous ne mordez pas, Mademoiselle,  
vous ne mordez pas. Hom, si vous sca-  
viez de quel bois il se chauffe.....



SCENE





## SCENE VIII.

ANGELIQUE FANCHON, LE  
MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH! ah! ah! Fanchon . . mon pauvre  
Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc?

FANCHON.

» Ce sont des Vapeurs.

LA COMTESSE.

Je suis ruinée! Je suis morte! J'ai tout  
perdu mon argent.

LE MARQUIS.

Juste ciel!

FANCHON.

Oh ce n'est que cela? Allons nous-en.



## SCENE IX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

M On cher Marquis,  
Tome I.

L

LE NEGLIGENT,  
LE MARQUIS.

Ma chere Comtesse.

LA COMTESSE.

Ce Senechal , ce maudit heritier que nous devions deshériter , il ma gagné jus-  
qu'au dernier fol... il faut qu'il m'ait fi-  
louté; je m'en vais l'attendre au bout de  
la rue , je m'en vais l'étrangler , je m'en  
vais me jeter dans la riviere,

LE MARQUIS.

Ouf... allez , je m'en vais vous suivre, ouf,

~~~~~

S C E N E X.

LE MARQUIS , LE SENECHAL

LE SENECHAL *en riant.*

Victoire , victoire, Monsieur le Mar-
quis , prenez part à ma joye, je viens
de ruiner la Comtesse : il faut avouër que
j'ai joué d'un grand bonheur.

LE MARQUIS.

Et moi d'un grand malheur.

LE SENECHAL *riant.*

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Monfieur le Senechal , j'étois de moitié
avec la Comteffe.

LE SENECHAL.

Vous de moitié ! (*dansant*) en vérité je
fuis vivement penetré de votre douleur.

LE MARQUIS.

Je fuis ruiné , je fuis perdu , je fuis abî-
mé.

LE SENECHAL.

J'en fuis inconsolable.

LE MARQUIS.

Et fi vous ne me prêtez prefentement
mille pistoles , il faut que je m'aïlle pen-
dre.

LE SENECHAL.

Je vous jure que j'en ferois au défefpoir.

LE MARQUIS.

Hé mon pauvre Monfieur le Senechal ,
ne m'abandonnez pas.

Le Senechal s'en va capriolant.



S C E N E X I I. a

O R O N T E , L E M A R Q U I S.

O R O N T E.

C'Est une science admirable que la chymie ! encore un petit degré de feu , le grand œuvre étoit accompli.

L E M A R Q U I S.

Encore une joie gagnée , nos mille pistoles étoient complètes.

O R O N T E.

Mais tout s'en est en allé en fumée.

L E M A R Q U I S.

Mais tout s'en est en allé au diable ;
» fortune , fortune !

S C E N E X I. a

L E M A R Q U I S *seul*,

AH ciel ! il m'abandonne que ferai-je ! que dois-je devenir ! qu'elle est ma ressource ! où dois-je recourir ! ah je creve. J'étouffe, je meurs de deuil.

COMEDIE.

125

ORONTE.

» Mercure, Mercure!

LE MARQUIS.

» Ho ! je te briderai pourtant.

ORONTE.

» Hé je te fixerai affûrement.

LE MARQUIS.

» Il ne faut que de l'argent, c'est de la
» besogne taillée pour mon Intendant.
(à Oronte) Ah ! que vous venez à propos.
Je viens de perdre mille pistoles ; je perds
deux cent mille livres si vous ne me prêtez
tout à l'heure mille pistoles.



SCENE XII.

DORANTE, ORONTE, LE
MARQUIS, LE POETE.

LE MARQUIS.

» Mille pistoles, je ne vous en demande
» pas davantage, mon cher, mon tout
» adorable Monsieur Oronte, mille pisto-
» les me racheteront la vie. Le meilleur ami
» que j'ai au monde, me laissera-t-il mou-
»rir pour mille pistoles.

Lij

LE NÉGLIGENT,
DORANTE.

Cessez, Monsieur le Marquis, de vous embarrasser pour trouver cet argent. Je sçai pourquoi vous en avez besoin & je viens vous dire que l'affaire est faite.

LE MARQUIS.

Comment, Monsieur? que voulez-vous dire?

DORANTE.

Vous aviez commencé un marché, votre Intendant vient de le conclure, & moi j'ai compté l'argent chez le Notaire.

ORONTE.

Qu'est ceci?

LE POËTE.

J'écoute, & je n'y comprends rien.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien informé de mes affaires, Monsieur Dorante; mais enfin vous êtes galant homme.

DORANTE.

Je me pique de l'être sur tout, & c'est par cette raison-là que j'ai fait faire la transaction au nom de Monsieur Oronte.

ORONTE.

Je suis aussi mêlé là-dedans.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu mon cher , vous m'avez prevenu , je vous l'avoüe.

ORONTE.

Messieurs.

LE MARQUIS.

Pour terminer votre Procès , j'achetois les droits de votre Partie.

DORANTE.

Voyez par ce billet de son Intendant , l'usage qu'il en vouloit faire.

LE MARQUIS.

Comment donc , un billet de mon Intendant ! ah ! pafsanbleu cela eft fort plaifant , on me jouë donc , je penfe ?

ORONTE.

Quoi , Monsieur ?

LE MARQUIS.

On me fourbe , Monsieur Oronte.

ORONTE.

Vouloir m'emprunter de l'argent pour vous approprier mon bien.

LE MARQUIS.

Vous avez l'esprit mal tourné , Monsieur Oronte.

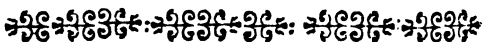
ORONTE.

Allez , Monsieur , cela eft indigne d'un homme de votre qualité.

Oh pour le coup vous avez raison, cela est indigne, & des gens comme moi n'ont jamais d'honneur à se mêler des affaires bourgeoises; serviteur, Messieurs, serviteur. (*il s'en va.*)

LE POETE.

Quand vous voudrez, Monsieur le Marquis, nous acheverons notre dissertation sur Homere & Virgile.



SCENE DERNIERE.

ORONTE, DORANTE, LE
POETE.

ORONTE.

Sans vous, Dorante....

DORANTE.

Ne parlons point de cela, Monsieur, vos affaires sont finies, donnez-vous tout entier aux occupations qui vous font plaisir.

ORONTE.

Quels remerciemens? quelle reconnoissance?

D O R A N T E.

Monfieur , fans déguifement vous pouvez faire tout mon bonheur , je fuis amoureux de votre niece , elle m'aime.

O R O N T E.

Je vous la donne , & vous assure le bien que vous m'avez confervé.

D O R A N T E.

Il embrasse Oronte.

Ah ! Monfieur.

L E P O E T E.

Notre Comedie ne fera pas mauvaife , nous avons eu affez de matiere , & vous fourniffez un dénouement comme j'en aurois fouhaité.

O R O N T E.

Vous m'avez bien de l'obligation , car un mariage c'est encore des affaires. Au moins c'est à condition que je n'entendrai parler ni de Notaire , ni d'Articles , ni de Contrat ; je ne veux plus avoir la tête rompüe de toutes ces bagatelles , je ne me mêlerai que du ballet & des divertiffemens de la nôce.

D O R A N T E.

Vous n'aurez la peine que de figner.

ORONTE.

Voilà-t-il pas encore signer, signer, signer.

LE POÈTE.

Vous pouvez vous en dispenser : on mettra dans le Contrat, & ledit sieur Oronte attendu sa qualité de Troqueur & de Negligent, a déclaré ne sçavoir écrire ni signer.

ORONTE.

Allons là-dedans faire part de cette aventure à ma sœur.

LE POÈTE.

Je vous livre son consentement.

Fin du troisième Acte.



LE
CHEVALIER
JOUEUR,
COMEDIES EN CINQ ACTES,

*Représentée pour la première fois
le 27 Février 1697.*



Acteurs du Prologue.

UN JEUNE ÉTOURDI.

VALÈRE

La Scène est sur le Théâtre.



PROLOGUE.

Un jeune étourdi vient fendre la presse sur le Théâtre en cherchant Valere.

L'ÉTOURDI.



A ! te voilà : je te trouve admirable ; tu m'as donné rendez-vous ici pour voir une piece nouvelle, & on me vient de dire que c'est le Joueur ; belle nouveauté ! il y a plus d'un mois que je l'ai vuë.

VALERE.

Ce que tu as vû n'est pas affûrement....

L'ÉTOURDI.

Je l'ai vû, je l'ai vû, allons nous-en, je ne sçauois voir une Piece deux fois.

VALERE.

Si tu voulois m'écouter, je te dirois ce que ce Joueur-ci....

L'ÉTOURDI.

Le Joueur est une Piece, où il y a un

Joueur qui jouë , qui perd , qui gagne.

V A L E R E .

D'accord ; mais . . .

L'ÉTOURDI.

Je l'ai vû , te dis-je , il a une Angelique ,
une Suivante , un Valet

V A L E R E .

Il y a une Angelique , une Suivante , un
Valet , & un Joueur aussi dans le Joueur
qu'on va représenter ; cependant il est dif-
ferent de celui que tu as vû.

L'ÉTOURDI.

Deux Comedies ne peuvent pas être dif-
ferentes , quand ce sont les mêmes person-
nages ; dis-moi , dans celle-ci ne parle-t'on
pas d'un portrait ?

V A L E R E .

Où.

L'ÉTOURDI.

C'est donc la même chose ?

V A L E R E .

Belle consequence ! je te dis que j'ai en-
tendu lire cette Piece-ci , & je la trouve
très-differente de l'autre.

L'ÉTOURDI.

Voyons donc cette difference. Premie-
rement je me souviens que l'autre finit par
un mariage .

V A L E R E.

On sçait bien qu'il faut

L' E T O U R D I.

Hé bien, c'est donc la même chose ?

V A L E R E.

Malheureusement pour toi celle-ci commence, aussi bien que l'autre, par le Valet & la Suivante; si-tôt que tu les verras paroître, tu sortiras sans les écouter, en criant tout haut; c'est la même chose, c'est la même chose; & il faut l'écouter pour voir si c'est la même chose.

L' E T O U R D I.

Ma foi, je n'attendrai pas qu'on ait commencé pour sortir, à moins que tu ne me prouve ces prétendues différences.

V A L E R E.

Il y en a beaucoup, l'autre étoit en vers, celle-ci est en prose.

L' E T O U R D I.

Des Vers ou de la Prose, est-ce que je prens garde à cela ?

V A L E R E.

De la maniere dont tu entends ordinairement la Comedie, en Prose ou Vers c'est tout un pour toi: tu causes tant que la Piece dure, tu ris seulement quand tu

entends rire le Parterre , sans te soucier si ces plaisanteries sont du sujet ou non.

L'É T O U R D I.

Que me fait le sujet à moi ? je ne veux écouter que les endroits qui me font rire.

V A L E R E.

Pour ces endroits fins & délicats , qui font plaisir sans faire rire , tu n'y fais nulle attention.

L'É T O U R D I.

Et pourquoi de l'attention ? Je soutiens moi qu'une Piece ne vaut rien , quand il faut de l'attention pour la trouver bonne ; je veux pouvoir causer , me divertir à droit & à gauche , sortir au milieu d'une Scene , revenir à la fin d'une autre ; & toutes les fois que je rentre , je prétens trouver quelque pointe d'esprit qui me rejouisse pour mon argent. V A L E R E.

Voilà le goût de nos jeunes étourdis ; mais les gens de bon sens entrent dans le sujet , on veut des caracteres soutenus , une intrigue nette & suivie , des situations interressantes & bien ménagées , des expressions vives & naturelles , & de la gayeté sans immodestie.

L'É T O U R D I.

Oh je veux un peu de gros sel ; là , de ces
équivoques

PROLOGUE.

137.

équivoques claires qui reveillent la joye ;
Y a-t-il de cela dans ce Joüeur-ci ?

V A L E R E.

Je ne veux juger ni de celui - ci ni de
l'autre. Je prétendois seulement te prou-
ver que toutes ces parties sont traitées dif-
feremment dans les deux pieces , & qu'à
le bien prendre , elles n'ont rien de sembla-
ble que le fond du sujet , & deux ou trois
idées de Scenes qui se sont trouvées dans
des memoires que l'un des deux Auteurs a
dérobé à l'autre ,

L' E T O U R D I.

Ma foi toutes ces distinctions me broüil-
lent la cervelle ; je veux du nouveau tout
pur. Adieu A propos y a-t-il un Mar-
quis dans celle-ci ?

V A L E R E.

Oui , mais tu n'as qu'à t'imaginer que
c'est un Vicomte , & tu le trouveras nou-
veau.

L' E T O U R D I.

Et le Pere , le Pere ?

V A L E R E.

Il n'y a point de Pere

L' E T O U R D I.

Cela est nouveau-cela ; que ne me di-

sois-tu donc qu'il n'y a point de Pere.

VALERE.

Je me suis attaché à des differences plus essentielles.

L'ÉTOURDY.

Et moi je ne resterai que pour cette nouveauté; tu m'assûre qu'il n'y a point de Pere au moins ? point de Pere, cela sera plaisant.

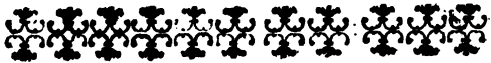
VALERE.

Je suis ravi que tu reste pour le Pere qui n'y est point; plaçons-nous donc.

Fin du Prologue.



LE
CHEVALIER
JOUEUR;
COMEDIE.



ACTEURS.

DORANTE, Ami & Rival du Chevalier Joueur,

LE CHEVALIER JOUEUR,
Amant d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante du Chevalier Joueur.

LA COMTESSE, Tutrice d'Angelique.

NERINE, Suivante d'Angelique.

FRONTIN, Valet du Chevalier.

LE MARQUIS, autre Joueur,

DEUX CREANCIERES du Chevalier.

La Scene est à Paris dans un Salon commun, aux appartemens de la Comtesse, d'Angelique & du Chevalier.



LE CHEVALIER
 JOUEUR,
 COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.

On jour, Frontin, te voilà
 déjà levé ?

FRONTIN.

Bon soir, Nerine, je vais me
 coucher.

NERINE.

C'est-à-dire que ton Maître a couché
 au Lansquenet ?

FRONTIN.

Je ne te dis pas cela.

NERINE.

Le Chevalier est un jeune homme bien morigéné ! Avoue qu'il est incommode de loger en même maison avec des femmes qui ont intérêt d'examiner notre conduite ! ma Maîtresse lui avoit défendu de jouer.

FRONTIN.

Il ne joue plus aussi, il ne fait plus que parier.

NERINE.

El se brouillera avec Angelique.

FRONTIN.

Que m'importe ; en tout cas , s'il manque la jeune , la vieille ne le manquera pas ; elle fera bien , car mon Maître sera quelque jour un riche parti.

NERINE.

Un riche parti ! au diantre le sol qui lui reste de son patrimoine.

FRONTIN.

On se soucie bien de patrimoine , quand on a des talens pour les grandes fortunes. De l'air déterminé dont-il joue, il est homme à gagner cent mille écus en trois coups de dés ; cela s'appelle un grand parti ! A la vérité ton Dorante a plus de bien en fonds ; mais les biens en fonds ont des bornes , & e casuel d'un joueur n'en a point.

NERINE.

Dorante est si honnête homme.

FRONTIN.

Dorante est honnête homme ; mais mon maître est joli.

NERINE.

Un esprit solide, doux.

FRONTIN.

Verd & piquant, c'est ce qu'il faut pour réveiller le goût des femmes.

NERINE.

Dorante est un homme fait.

FRONTIN.

En cas d'Amant, ce qui est à faire vaut mieux que ce qui est fait.

NERINE.

Un bon cœur, genereux, sincere.

FRONTIN.

O! mon maître ne se pique point de ces niaiseries-là; mais en récompense, c'est le plus ensorcelant petit scelerat, un tour de sceleratesse si galant, que les femmes ont du plaisir à se laisser tromper par lui.

NERINE.

J'espere qu'Angelique reviendra de ce plaisir-là.

FRONTIN.

Elle n'en reviendra qu'après les nôces.

NERINE.

! Si je la puis rattraper dans quelque moment raisonnable.

FRONTIN.

Si mon maître la peut rattraper dans quelque moment déraisonnable ! Mais que nos Amans se broüillent ou qu'ils se raccommodent , ce sont des scènes qui me réjouissent & qui ne m'intéressent point du tout ; ma foi , nous sommes faits pour rire tout bas des folies de nos maîtres : nos maîtres sont faits pour nous payer & pour nous donner la Comédie. Le personnage qui me réjouit le plus céans , c'est la vieille Comtesse , elle croit cacher sa fragilité à l'abri de l'air sévère dont sa physionomie est ombragée ; elle nomme affection maternelle son amour pour mon maître : Et toi , quel beau nom donne-tu aux services que tu rends à l'amour masqué de cette héroïne de vertu ?

NERINE.

J'avouë qu'elle me fait des présens lorsque je réüssis à broüiller Angelique avec le Chevalier ; mais puisqu'elle me cache l'intention de sa libéralité , je prétens que mon gain est honnête. Quand la pauvre Comtesse a donné ici un appartement au Chevalier ,

Chevalier , je lui dis bien que le voisinage étoit dangereux ; la bonne Dame croyoit que le danger ne seroit que pour elle ; mais en ces occasions périlleuses , la plus jeune est la plus exposée.

FRONTIN.

Les voici toutes deux , je fuis pour éviter la fatigue d'excuser mon maître.



S C E N E I I.

NERINE, LA COMTESSE,
ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Avant que vous sortiez , Madame , voyons donc au moins à prendre une heure pour terminer mes affaires ; depuis huit jours que je vous presse , je ne saurois tirer de vous que des exhortations.

LA COMTESSE.

C'est à vous à les écouter avec respect.

ANGELIQUE.

Je sçai ce qu'une pupille doit à sa tutrice ; mais enfin . . .

LA COMTESSE.

Vous êtes majeure , me dites-vous ?

ANGELIQUE.

O! je ne vous dis plus rien.

LA COMTESSE.

Que je blâme nos Loix d'avoir placé la majorité si proche de l'enfance !

ANGELIQUE.

Finissons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Car enfin, qu'est-ce que c'est encore qu'une fille à vingt-cinq ans ?

ANGELIQUE.

Encore !

LA COMTESSE.

Oui, la Loi devoit deffendre aux filles, de disposer de leur cœur avant l'âge de quaranté ans.

ANGELIQUE.

Vous disposerez du vôtre quand il vous plaira.

LA COMTESSE.

Une fille n'est point en âge de raison, que l'âge des desirs ne soit passé.

ANGELIQUE.

Les desirs sont de tout âge, Madame, & vous désirez retarder mon mariage en retardant mes affaires ; voulez-vous les terminer, ou non ?

L A C O M T E S S E.

Un devoir indispensable m'appelle en Ville, je vais exhorter à la patience une femme qui a épousé un Joueur.

A N G E L I Q U E.

En l'exhortant à la patience vous l'impatienterez beaucoup : J'avouë que je suis à bout, Madame ; & puisque vous ne voulez pas finir, je terminerai, moi, dès ce soir avec le Chevalier.

L A C O M T E S S E.

Elle extravague, Nerine, je ne puis plus supporter ses égaremens ; se peut-il que la figure d'un petit écervelé d'homme cause de si grands désordres dans une ame raisonnable ?



S C E N E III.

A N G E L I Q U E , N E R I N E.

A N G E L I Q U E.

TU vois, Nerine, le procédé de la Comtesse ; heureusement je ne dépens plus d'elle.

N E R I N E.

Non, non, vous n'avez plus d'autre tu-

Nij

reur que l'amour , vos affaires sont en bonne main.

ANGELIQUE.

Elle ne sçauroit m'empêcher . . .

NERINE.

Affurément , vous êtes fille majeure , c'est-à-dire maîtresse de vos caprices , & l'âge de raison vous autorise à faire une folie.

ANGELIQUE.

Je vois les desseins de la Comtesse , & c'est ce qui m'oblige à précipiter mon mariage.

NERINE.

Le bon mariage ! quelle paix ! quelle union ! car vous ne vous rencontrerez jamais ensemble , & vous serez levée tous les jours avant qu'il revienne se coucher ; avec un homme réglé vous meneriez une vie unie , ennuyeuse & languissante ; la vie d'un joueur est bien plus diversifiée : diversité dans l'humeur ; vous le verrez enragé , bourru dans l'adversité , brutal & méprisant dans la prospérité : diversité dans votre ménage ; abondance , disette , tantôt en carrosse , tantôt à pied ; quitter le premier appartement pour loger au quatrième étage : diversité dans les emmeu-

blemens ; aujourd'hui le velour , demain la serge , & après demain les quatre murailles : la diversité réjouit les femmes.

ANGELIQUE.

Tais-toi , je ne suis pas en humeur d'écouter tes extravagances.

NERINE.

Vous êtes encore moins en humeur d'écouter mes raisons.

ANGELIQUE.

Nerine , le Chevalier doit venir ce matin.

NERINE.

Il ne vous aime que quand il a perdu son argent : au moment que je vous parle il travaille à devenir amoureux.

ANGELIQUE.

Ne raisonne point tant , va voir s'il est levé.

NERINE.

Pour se lever , il faut s'être couché.

ANGELIQUE.

Que signifient donc tes réponses ambiguës ?

NERINE.

Si je vous exagerois les charmes de votre amant , cela seroit clair ; mais ses deffauts

sont des énigmes que vous ne voulez point entendre. On seroit bien reçu, par exemple, à vous dire qu'il a passé la nuit au jeu?

ANGELIQUE.

Je ne le verrois de ma vie, après les sermens qu'il me fit l'autre jour.

NERINE.

Vous fites l'autre jour des sermens de ne le plus aimer; jugez de ses sermens par les vôtres, vous l'aimez encore à la rage, & il rejouë de même.

ANGELIQUE.

On te l'a dit ainsi; mais tout le monde est prévenu contre lui.

NERINE.

C'est vous qui êtes prévenue contre tout le monde.

ANGELIQUE.

A t'entendre parler, on croiroit que j'aurois perdu l'esprit.

NERINE.

Et à vous voir agir on en seroit convaincu: preferer un petit fourbe à Dorante qui a pour vous une amitié sincere, mais une amitié de la bonne espece! car je suis sûre que le dépit seul est cause de son départ.

ANGELIQUE.

Tu t'es trompée, Nerine, je te l'ai déjà dit, Dorante est trop sage pour avoir de l'amour, & trop sincere pour cacher si long-tems une passion; en tout cas, j'en serois au desespoir, car je l'estime infiniment, & je ne pourrois pas le rendre heureux.

NERINE.

Et vous aimez mieux être malheureuse avec le Chevalier.

ANGELIQUE.

O! je suis lassé de t'écouter.

NERINE.

Que j'acheve au moins de vous convaincre, qu'il est encore au jeu.

ANGELIQUE.

Je te prie laisse-moi; si ce que tu veux me persuader est vrai, je ne le sçaurai que trop-tôt.



SCENE IV.

NERINE.

AH! Dorante, Dorante, vous devriez differer votre départ desespéré jusqu'à

ce que votre rival fût en possession . . . mais si je fais ce raisonnement-là, un homme amoureux pourroit l'avoir fait aussi : Voyons si par hazard . . . par ma foi, je croi que j'ai deviné, c'est Dorante.

S C E N E V.

NERINE, DORANTE.

NERINE.

HE ! Monsieur, que je vous sçais bon gré d'être encore ici !

DORANTE.

J'oubliai hier de prendre congé de la Comtesse.

NERINE.

J'entens bien ; hé ! ne l'oubliez vous point exprès pour avoir occasion de dire un second adieu à Angelique ? la repetition des adieux n'est permise qu'aux amans.

DORANTE.

Dis-moi, la Comtesse y est-elle ?

NERINE.

Avouez la verité, vous l'avez vû sortir avant que d'entrer.

DORANTE.

Quoi ? elle n'y est pas ? adieu donc.

NERINE.

O ! nous avons besoin de vous.

DORANTE.

Je suis pressé de partir , j'ai trente lieuës à faire aujourd'hui.

NERINE.

Le Chevalier a joué toute la nuit , & ma maîtresse va rompre avec lui.

DORANTE.

Que me dis-tu ?

NERINE.

Je voulois que vous fussiez témoin de la rupture ; mais vous êtes pressé de partir : Partez donc vite , Monsieur , vous avez trente lieuës à faire aujourd'hui.

DORANTE.

Tu peux t'imaginer tout ce qui te plaira ; mais je te jure qu'un desir sincere de voir Angelique heureuse , fait toute ma maniere d'aimer. Quoi ? sous le masque d'ami j'aurois donné des conseils interessez ? non , Nerine , quand on a le cœur droit...

NERINE.

Un cœur droit est plus tendre qu'un autre.

DORANTE.

Ecoute, Nerine, ne t'avise pas en présence d'Angelique de faire ces mauvaises plaisanteries.

NERINE.

Je ne plaisante jamais sur l'amour ; mal-
peste ce n'est pas un jeu , & j'ai pris mon
sérieux pour dire à ma maîtresse que vous
étiez sérieusement amoureux d'elle.

DORANTE.

Quoi ! il seroit possible que ton extrava-
gance. . . .

NERINE.

C'a, venez lui confirmer la vôtre.

DORANTE.

Je n'oserai plus paroître devant ses yeux.
Juste Ciel ! que va-t'elle penser de moi !

NERINE.

Que vous en valez mille fois mieux ;
d'avoir de l'amour.

DORANTE.

Je suis au desespoir.

NERINE.

Elle a pris la chose parfaitement bien.

DORANTE.

Que je suis malheureux !

NERINE.

Allons lui conter votre malheur.

D O R A N T E.

Non , je tie la verrai de ma vie.

N E R I N E.

Hé bien , ne la voyez point ; si vous ne profitez de son dépit , le Chevalier sçaura bien profiter du retour , & quand le contrat sera signé , il sçaura bien mieux encore mettre à profit les tendres momens. Ma chere , lui dira-t'il , je suis abîmé , vous pouvez me sauver l'honneur & la vie , en signant seulement votre nom. Ah ! mon cher , répondra-t'elle , je signerois ma mort ; à Dieu ne plaise. Signez seulement une obligation de vingt-mille francs. Cet argent-là perdu , reproches , broüilleries , racommodement ; la pauvre victime signera une vente : Enfin quand elle aura consommé toute sa dot en racommodemens , le cher fourbe ne se souciera plus de se racommoder , & voilà le desespoir.

D O R A N T E.

Ah ! Nerine , tu me perces le cœur.

N E R I N E.

Voyez-la donc pour* prevenir toutes ces désolations.

D O R A N T E.

Helas ! à quoi me vais-je exposer ?

Ce n'est plus qu'en s'exposant qu'on fait fortune auprès des femmes. (*le pouffant chez Angelique*) Exposez-vous , morbleu , exposez - vous.... Je ne connois plus que cet homme-là qui soit poltron en amour.

Fin du premier Acte.



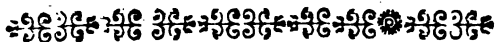


ACTE II.

SCENE I.

NERINE à un Laquais.

Entens-tu ? si Monsieur le Chevalier veut entrer dans notre appartement, qu'on lui dise qu'il n'y a personne. Grâces au Ciel, Angelique s'accôûtume à voir Dorante amoureux ; cela me prouve que la pluralité des amans n'est pas incompatible avec la sagesse de nos femmes.



SCENE II.

NERINE, FRONTIN.

FRONTIN.

Mon maître monte à grands pas, nous allons voir une belle scene de raccommodement.

NERINE.

Ton maître aura le loisir d'étudier son

rolle ; car Angelique est sortie, & ne reviendra que ce soir.

FRONTIN.

Tant mieux, tant mieux, nous allons dormir tout le jour.



SCENE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *donnant son manteau à Frontin,*

Pourquoi m'ôte-tu mon manteau, boureau que tu es ?

FRONTIN.

C'est vous qui me le donnez.

LE CHEVALIER.

Ne vois-tu pas que je veux ressortir ?

FRONTIN.

Le sommeil vous seroit plus utile que . . .

LE CHEVALIER.

Remets-moi mon manteau, raisonneur . . .
Irai-je encore ? (*Frontin veut lui mettre son manteau*) Attens donc. Cette maison-là est maudite pour moi, je n'y gagnerai jamais ; voyons pourtant, donne (*le Chevalier se promène à grands pas, & Frontin le*

suit voulant mettre son manteau sur ses épaules)
 mais on n'y veut plus jouer sur ma parole. Hé ! va-t'en au diable avec ton manteau. Avant hier je perdis cinq cent louis, douze cent hier, aujourd'hui mille. Tu le veux ainsi, juste Ciel ! je te louë.

FRONTIN.

Ces lâtanges-là ne sont pas sinceres;

LE CHEVALIER,

Va-t'en voir chez la Marquise si on joue encore.

FRONTIN.

Il est neuf heures, Monsieur, & toutes les femmes réglées sortent du Lansquenet dès cinq heures du matin, pour s'aller coucher de bonne heure.

LE CHEVALIER.

Je suis pourtant bien piqué ; ha Frontin !

FRONTIN.

Ce soupir signifie que votre bourse est à sec.

LE CHEVALIER.

J'ai tout perdu, Frontin.

FRONTIN.

Quoi ? il ne vous reste pas la moindre pistole ?

LE CHEVALIER,

Pas un sol.

FRONTIN.

Vous allez donc être bien tendre ; car la tendresse vous vient à mesure que l'argent s'en va.

LE CHEVALIER.

Sçai-tu si Angelique est levée ? pourquoi n'ai-je point de ses nouvelles ?

FRONTIN.

Hé ! c'est parce qu'on lui aura dit des vôtres ; elle est sortie.

LE CHEVALIER.

Quoi sans m'attendre ? Elle est donc fâchée ? Dans le fond , je n'ai pas grand tort , je lui ai promis de ne plus jouer quand je serai marié ; mais je ne le suis pas encore.

FRONTIN.

Vous ne voulez point quitter le jeu que vous ne soyez marié ? Angelique ne veut point vous épouser que vous n'ayez quitté le jeu : Voilà un mariage fort avancé.

LE CHEVALIER *après avoir rêvé long-temps.*

Dis-moi . . . ai-je de l'argent ?

FRONTIN :

Non pas , que je sçache.

LE CHEVALIER.

Je te demande si tu as fait quelque affaire ?

FRONTIN.

J'avois fait un tarif d'emprunt, où je taxois, comme amis, jusqu'aux connoissances de vuë ; mais il y a long-tems qu'ils ont tous fourni ou refusé leur somme.

LE CHEVALIER.

Et la Comtesse ?

FRONTIN.

Elle craint qu'en vous prêtant sans emploi, sa conscience n'y soit engagée ; elle vous prêteroit pour payer vos creanciers.

LE CHEVALIER.

De l'argent pour payer mes creanciers, j'aimerois autant rien.

FRONTIN.

J'ai imaginé des dettes d'une espece libertine, afin que n'osant les payer elle-même...

LE CHEVALIER.

Elle est ici ?

FRONTIN.

Non, Monsieur, mais elle va rentrer ; attendez-là au passage, votre presence dissipera ses scrupules.

LE CHEVALIER s'assit.

Un fauteuil... Je suis abîmé ; j'en ay

l'obligation à un homme , un homme ,
Frontin , un seul homme qui me suit par
tout.

FRONTIN.

Est-ce un de ces joueurs prudens qui ne
donnent rien au hazard?

LE CHEVALIER.

Non , je n'ai jamais joué contre lui.

FRONTIN.

Hé ! comment donc vous a-t'il abîmé.

LE CHEVALIER.

Il a la rage de me porter malheur en
s'appuyant sur le dos de ma chaise. C'est un
écumeur de réjouissances , qui a la face
longue d'une toise ; dès que je le vois ma
carte est prise.

FRONTIN.

Les Lansquenets sont pleins de ces vi-
sages climateriques , dont l'aspect change
l'ordre des cartes ; rien n'est plus certain.

LE CHEVALIER.

Je voudrais ne me point abandonner à
mes reflexions ; va me chercher un Livre.

FRONTIN *tire un papier.*

Si vous voulez lire un petit Ouvrage
d'esprit . . . (*le Chevalier prend le papier*) qui
court les rues , c'est sur la pauvreté ; je
suis curieux de voir tout ce qui s'écrit sur

la pauvreté ; car il me revient sans cesse dans l'idée , que nous mourrons tous deux sur un fumier.

LE CHEVALIER *regardant fixement le papier sans le lire.*

Trois coupes-gorges de suite.

FRONTIN.

Il n'y a point de coupes-gorges là-dedans.

LE CHEVALIER.

Je ne sçaurois m'appliquer ; lis.

FRONTIN *repréend le papier & lit.*

.... Diogenes parlant du mépris des richesses , disoit :



De mille soins fâcheux la richesse est suivie ;

Mais le Philosophe indigent

N'a qu'un seul soin dans la vie ,

C'est de chercher de l'argent.

AUTRE *sur le mépris de la mort.*

Tel Heros , que l'on vante tant ,

Mourut sans en avoir envie ;

Mais un brave Joueur perd volontiers la vie ,

Quand il a perdu son argent.



Mais , Monsieur , au lieu de m'écouter^s

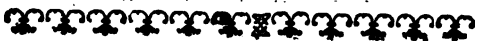
vous méditez sur le portrait de votre maîtresse ; auriez-vous quelques remords d'avoir gardé si long-temps ce portrait , malgré tous les diamans qui l'environnent ?

LE CHEVALIER.

La Comtesse tarde trop ; je n'ai pas le loisir d'être si long-temps sans argent ; je perds peut-être le moment de bonheur. Frontin , il y a long-temps que je suis curieux de sçavoir ce que peuvent valoir ces diamans-là , va-t'en chez l'Orphevre , &....

FRONTIN.

J'entends monter ... C'est la Comtesse , commencez votre rôle ordinaire ; paraissez accablé , outré , hebété par le chagrin ; sur tout , écoutez patiemment la mercenaire , songez que l'argent est au bout.



SCENE IV.

LE CHEVALIER , FRONTIN ,
LA COMTESSE.

FRONTIN.

HE ! Madame , venez consoler mon maître , il est dans un accablement.

LA COMTESSE.

La passion du jeu est un abîme de désolation, tout se perd dans ce gouffre, le temps, l'esprit, la joye, la santé.

FRONTIN.

Vous oubliez l'argent, c'est ce qui va au fond du gouffre. Je sçais cela parce que mes gages y sont.

LE CHEVALIER *affectant un chagrin ouïré.*

Ah!....

LA COMTESSE.

Chevalier, êtes vous fâché que...

LE CHEVALIER.

Non, Madame, vous avez trop de bonté de vouloir bien....

FRONTIN.

Nous aimons vos remontrances pour le bon effet qu'elles produisent.

LA COMTESSE.

Ne peut-on pas adoucir votre affliction?

LE CHEVALIER.

Je dois vous la cacher, ce n'est rien.

FRONTIN.

C'est Angelique qui cause tous nos maux, nous voudrions bien nous en dépêtrer.

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi votre cœur, parlez.

Non , Madame , mes chagrins , sont d'une nature...

LA COMTESSE.

Vous êtes discret , & je ne suis point curieuse.

FRONTIN.

Nous sommes fâchez d'être contraints à précipiter son mariage , pour payer des dettes pressantes.

LE CHEVALIER.

Je vous prie de vous taire , Frontin.

FRONTIN.

Dois-je me taire , Madame , parce qu'il a du cœur , & qu'il créveroit plutôt que de vous découvrir ses besoins ?

LE CHEVALIER.

Encore un coup , je vous commande de vous taire.

FRONTIN.

Je me tairai , Madame , de peur de chagriner mon maître , je me contenterai de vous faire voir un mémoire instructif.

LE CHEVALIER.

C'en est trop , donnez-moi tout à l'heure ce mémoire que je le déchire en présence de Madame.

L A C O M T E S S E.

Je le veux voir absolument.

L E C H E V A L I E R.

Vous ne le verrez point , Madame , je connois votre cœur.

F R O N T I N.

Nous craignons votre générosité.

L E C H E V A L I E R.

Ecoutez , Frontin , si vous parlez seulement du mémoire , je vous chasserai comme un coquin. Pardon , Madame , je suis au désespoir que vous vous soyez aperçue du sujet de mes chagrins , je me retire pour vous le cacher.



S C E N E V.

F R O N T I N , L A C O M T E S S E.

F R O N T I N.

VOilà l'humeur de mon maître , il ne sçait ce que c'est que d'emprunter ; cependant il a des créanciers qui le persécutent ; cela l'obligeroit , comme je vous ai dit , à précipiter son mariage avec Angelique , dont il n'est presque plus amou-

reux ; il ne l'a jamais aimée que superficiellement. Entre nous , Madame , toute la solidité du cœur de ce jeune homme-là est pour vous , il le dit bien lui-même dans ses momens de prudence : Je devrois , dit-il , me laisser entraîner au penchant vertueux que je me sens pour Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Quoi ! il t'a parlé en ces termes !

FRONTIN.

Tout au moins , Madame , tout au moins ; oui , je croi qu'il reviendroit de son premier entêtement s'il avoit le tems de se reconnoître ; or afin qu'il ait le tems de se reconnoître , mon avis seroit que vous lui fissiez tenir adroitement l'argent nécessaire pour se reconnoître.

LA COMTESSE.

Je t'ai déjà dit que je payerois moi-même.

FRONTIN.

Vous-même ; si , ces dettes-là sont d'une espece libertine , des dettes de garçon , une femme réguliere ne doit point entrer dans un detail si déréglé.

LA COMTESSE.

Voyons le mémoire.

Frontin

Lisons. *Mémoire déréglé des dettes conveni-
mées de Monsieur le Cavalier.*

PREMIEREMENT. A Monsieur Frontin.
Moi . . . C'est moi. Pour gages, profits &
deniers prêtez à mon Maître dans ses mau-
vais jours. 500 liv.

Pour cet article-ci vous auriez raison de
le payer par vos mains, de vous à moi sans
détour; aussi ma quittance est toute prête.

L A C O M T E S S E.

Nous verrons.

F R O N T I N.

Plus, quatre vingt Louis d'or neufs pour
une partie de paume ébauchée: vous ne
sçauriez l'achever vous-même, Madame;
il faut qu'il mette argent sous corde, mais
il vous rendra cela sous la Gallerie: je lui
fers de second, nous avons quatre jeux
à un, quarante-cinq à rien, une chasse au
pied, & notre bisque à prendre; vous
gagnerez à coup sûr.

Plus, 200. livres à quatre-vingt treize
Quidans pour nous avoir coëffé, chaussé,
ganté, parfumé, rasé, médicamenté, voi-
turé, porté, alimenté, defalteré, &c.

Une Dame prudente ne doit point paroître dans des payemens qui concernent l'entretien d'un joli homme.

Plus , 600. liv.
pour des ratafiats , eaux-de-vie , pitre-pitre , & autres liqueurs soldatesques que vous n'oseriez payer de peur d'être soupçonné d'avoir aidé à la consommation d'icelles.

Il y a encore un article; parole donnée pour cent pistoles d'honneur à Mademoiselle Mimi , Lingere du Palais : vous verrez que c'est pour ses appointemens; mais vous devez ignorer , & payer la pauvre fille *incognito* par mon ministere si vous voulez.

LA COMTESSE.

Frontin, votre memoire ridicule se monte à cinq ou six mille livres; vous ne m'avez parlé que de deux mille.

FRONTIN.

Ne vous disois - je pas ? donnez - moi deux mille livres , vous y gagnerez les deux tiers net.

SCENE VI.

FRONTIN, LA COMTESSE,
NERINE.

NERINE.

HA, ha, je vous prends sur le fait : apparemment tu negocie quelque emprunt ? Madame si vous m'en voulez croire....

FRONTIN.

Ne viens point interrompre les affaires de Madame la Comtesse.

NERINE.

Je vous demande en grace....

FRONTIN.

Tais-toi.

NERINE.

De lui donner....

FRONTIN.

Oh ! parle, parle.

NERINE.

Donnez - lui cent pistoles , je vous en conjure.

FRONTIN.

Encore une conjuration, car il me faut deux cent pistoles.

LE CHEVALIER,

LA COMTESSE.

Non ; je ne donne point d'argent pour
jouer, ma conscience...

NERINE *bas.*

Frontin laisse-moi amollir la conscience
de Madame, va nous attendre dans sa
chambre,



S C E N E VII.

LA COMTESSE, NERINE.

LA COMTESSE.

Pourquoi veux-tu donc que je four-
nisse au jeu du Chevalier, au lieu de
le corriger d'un si grand défaut ?

NERINE.

C'est justement pour le corriger de son
plus grand défaut que vous devez lui don-
ner de l'argent.

LA COMTESSE.

Comment l'ensens-tu donc ?

NERINE.

Quand il aura de l'argent il continuera
de jouer, en continuant de jouer il cessa-
ra de plaire à Angelique, & plaira à An-

gelique est le plus grand défaut qu'il ait, n'est-ce pas Madame?

L A C O M T E S S E.

Tu es folle, Nerine, je ne veux point donner d'argent pour jouer.

N E R I N E.

Vous ne devez point avoir cette intention-là ; d'accord ; vous lui en donnerez seulement dans la vûë de rompre un mauvais mariage.

L A C O M T E S S E.

Je me crois obligée d'empêcher l'union de ces deux jeunes têtes , ce seroit trop de foiblesse ensemble.

N E R I N E.

Effectivement le Chevalier est foible ; il faudroit l'unir à quelque femme forte , forte comme vous par exemple.

L A C O M T E S S E.

Nerine , votre insolence.

N E R I N E.

Je ne dis pas cela par insolence ; je suis persuadée que vous n'avez jamais aimée , pas même deffunt votre mari : sçavez-vous que dans la sévérité de la morale votre conscience vous obligeroit quasi à épouser ce jeune-homme-là pour le mettre dans le bon chemin.

F A travers tes plaisanteries déréglées, je ne laisse pas d'entrevoir en toi un fond de morale qui me plaît.

NERINE.

Pendant que je suis en train de vous plaire, je vous apprendrai que Dorante, cet homme que je croyois presque aussi sage que vous, Dorante est amoureux d'Angelique.

LA COMTESSE.

Paix Nerine : ne vous accôûtumez point à juger du cœur.

NERINE.

Ne craignez rien, je ne jugerai pas de votre cœur par le sien, cela est tout différent ; voici notre nouvel amant.

~~FIN DE LA COMTESSE, NERINE, DORANTE.~~

SCENE VIII.

LA COMTESSE, NERINE,

DORANTE.

DORANTE.

J'Allois vous faire part, Madame, d'une conversation que je viens d'avoir avec Angelique.

J O U E U R. 176
L A C O M T E S S E.

La pauvre enfant me fait une vraie compassion, cela est si jeune & si fragile.

D O R A N T E.

Elle ne peut pas comme vous, Madame...

L A C O M T E S S E.

Taisez-vous Dorante, je n'aime point les loüanges, quoi que ce ne seroit pas une grande vanité à moi de me croire moins femme que les femmes d'aujourd'hui.

D O R A N T E.

Pour moi je suis par ma foiblesse le plus homme de tous les hommes.

N E R I N E.

Qu'on seroit parfait en ce monde si on n'étoit ni homme ni femme !

L A C O M T E S S E.

Ne rougissez point Dorante d'avoir des vûes pour le mariage ; ce que les autres font par foiblesse, nous le pourrions faire par de grands motifs ; & nous autres ames fortes....

D O R A N T E.

Parlez de vous, Madame ; pour moi je n'ai point la force de cacher ma passion

sous de grands motifs , j'ai pris le parti d'avoüer mon amour , & d'agir comme si je n'en avois point. En un mot , je prendrai les interêts d'Angelique sans rien cacher au Chevalier de tout ce que je conseillerai contre lui.

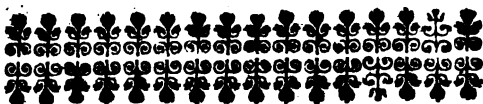
LA COMTESSE.

Il faut accorder la sincerité avec la prudence.

NERINE.

Assurément , & vous gâteriez tout avec votre probité gauloise ; entrez chez Madame elle vous donnera des leçons d'une certaine probité d'usage qui est bien plus sûre que l'autre.





A C T E III.

S C E N E I.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

A Dire vrai, Dorante, vous prenez-là un parti qui me fait trembler; le conseil que vous allez donner à Angelique me paroît bien dangereux.

DORANTE,

J'en prends l'événement sur moi, pourvû que vous me laissiez agir seul: Encore un coup, elle est en garde contre vos conseils, ne paroissez point.

LA COMTESSE.

Allez donc sans moi, je ne veux rien gêter. (*seule.*) J'ai bien peur que le Cavalier n'accepte, il s'apercevra peut-être du panneau qu'on lui veut tendre.





SCENE II.

LA COMTESSE, NERINE.

NERINE.

AH! Madame , je viens de mettre en campagne un certain Marquis, il fera merveille à ma considération.

LA COMTESSE.

Tu connois des Marquis , toi!

NERINE.

Il n'est Marquis que par habitude; il y a si long-temps qu'il prend cette qualité, qu'on n'ose plus lui demander pourquoi: Autrefois c'étoit un de ces aventuriers qui se font appeller Marquis dans les Auberges; parce que leur nom propre y est décrié. Ce Marquis-là est fort estimé, quoi qu'il soit sans nom, & quand les Ducs le voyent l'argent à la main, ils le placent à côté d'eux preferablement aux femmes de qualité qui veulent jouer sur leur parole; en un mot, il est de la connoissance du Chevalier, & il m'a promis de l'engager à rejouer.

LA COMTESSE.

Ah! Nerine, je ne veux point avoir de part à ce desordre, & quoi que ce soit pour un bien....

NERINE.

Tout le bien sera sur votre compte, & je prends le desordre sur moi.

LA COMTESSE.

Frontin m'attend encore, je n'ai pas voulu lui donner l'argent en presence de Dorante.

NERINE.

Allez vite faire cette bonne action-là. *(seule.)* Tout ceci commence à prendre un bon train, pourveu que notre petit scelerat ne trouve pas le moyen de se faire écouter; ah! le voici, empêchons-le d'entrer chez nous.



SCENE III.

NERINÉ, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE viens de courir toute la Ville, sans pouvoir terminer une seule affaire; il

faut convenir que les hommes sont devenus d'un difficile commerce.

NERINE.

Ce n'est pas la faute des emprunteurs, ils ne demandent que la facilité du commerce.

LE CHEVALIER.

N'as-tu point vû Frontin? la Comtesse est-elle encore ici?

NERINE..

Je n'ai vû personne.

LE CHEVALIER.

Et Angelique?

NERINE.

Oh! qu'elle n'a pas envie d'être si-tôt de retour.

LE CHEVALIER.

Est-elle fâchée?

NERINE.

Pour vous excuser j'ai menti tout de mon mieux.

LE CHEVALIER.

Dis-tu vrai?

NERINE.

Je ne mens jamais moi.

LE CHEVALIER.

Parle sincèrement, elle est en colere?

Que vous importe ? vous avez beau l'offenser, il faut toujours qu'elle en vienne à vous demander pardon ; mais quoique vous ayez tort, vous ne laissez pas de lui pardonner.

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci ? quelqu'un sort de sa Chambre, c'est Dorante ! Dorante feignit donc de partir hier ?

NERINE *embarrassée.*

- Il cherchoit ma Maîtresse, mais...



S C E N E I V.

NERINE, LE CHEVALIER,
DORANTE.

NERINE *au Chevalier.*

Il ne l'aura pas trouvée ; Monsieur (à Dorante, lui faisant signe de dire comme elle) n'est-il pas vrai que ma Maîtresse n'y est pas ?

DORANTE.

Elle y est Chevalier, elle y est ; je n'ai pas envie de vous en faire mystère.

LE CHEVALIER *regardant Nerine.*
Nerine.

NERINE.

Sauvons-nous.



SCENE V.

LE CHEVALIER, DORANTE.

LE CHEVALIER.

Angelique y est, dites-vous ?

DORANTE.

Je viens de m'entretenir avec elle.

LE CHEVALIER.

L'aveu est sincere ? à ce qui me paroît, on vous favorise, cependant vous n'êtes qu'ami, dites-vous, & vous faites profession de ne pas dire une chose pour l'autre.

DORANTE.

Si je vous ai trompé, j'ai été trompé le premier; je croïois que l'amitié seule m'intéressoit pour Angelique, mais...

LE CHEVALIER.

Mais... mais vous plaisantez, & si vous avez de l'amour pour ma Maîtresse, vous êtes trop prudent pour me l'avouer.

DORANTE.

Non seulement je l'avoue , mais j'allois vous chercher pour vous le déclarer.

LE CHEVALIER.

C'est pousser un peu loin la raillerie.

DORANTE.

Non : sur pareilles matieres la raillerie....

LE CHEVALIER.

Sur pareilles matieres le serieux est encore pis ; quoi ! tous ces beaux conseils que vous donniez à Angelique étoient dictés par la jalousie ? ce procedé seroit excusable dans un homme de cour , mais vous qui vous piquez d'une sincerité. . . .

DORANTE.

Je ne me pique de rien ; mais voici mon procedé qui vous paroitra plus singulier encore que l'aveu de mon amour. Angelique avoit resolu de differer votre mariage , c'est moi seul que lui fais changer de resolution ; en un mot , elle m'a promis de vous épouser incessamment.

LE CHEVALIER *surpris.*

J'avoie que le sacrifice est heroïque.

DORANTE.

Moins heroïque qu'il ne vous paroît : il est vrai , je viens de lui conseiller de

vous offrir sa main , mais elle ne vous l'offrira qu'à des conditions.

LE CHEVALIER.

Ces conditions apparemment sont d'une nature à rompre l'affaire.

DORANTE.

Si vous les refusez , ce sera votre faute.

LE CHEVALIER.

Parlez en honnête-homme , souhaitez-vous que je les accepte ?

DORANTE.

Si je le souhaite , je n'en sçais rien , Chevalier ; je vous ai dit que j'aime , je n'ose répondre de mes sentimens , mais au moins je vous répons de ma conduite. En un mot , j'ai mis votre bonheur entre vos mains , c'est tout ce que j'ai dû faire pour Angelique , pour vous , & pour moi ; elle vient , je vous laisse ensemble.



S C E N E V I.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE,
NERINE.

NERINE *bas à Angelique.*

JE crains que vous n'en disiez plus que vous ne voudrez.

Est-il

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai que vous ayez joué toute la nuit ? je veux l'apprendre par vous-même... vous ne dites mot, répondez-moi donc, Chevalier.... vous cherchez de mauvaises excuses pour justifier votre conduite.

LE CHEVALIER.

C'est à vous ingrate, à me justifier la vôtre.

ANGÉLIQUE.

La manière de s'excuser est tendre.

LE CHEVALIER.

Vous parlez de tendresse, vous, est-ce que vous la connoissez ?

ANGÉLIQUE.

Je ne connois gueres la vôtre, du moins ; faire ce qui me déplaît le plus, mépriser mes volontez, violer vos sermens...

LE CHEVALIER.

Il est bien question d'entrer dans ces petits détails, pendant que vous manquez au fond de la tendresse : quoi, Madame, vous sçavez la passion de Dorante, & vous avez encore de la confiance en lui ?

ANGÉLIQUE.

Vous lui avez plus d'obligation, que vous ne pensez.

Qu'entens-je ! me forcer d'avoir obligation à mon rival ! peut-on plus cruellement m'offenser ?

ANGELIQUE.

Pardon, je croyois que c'étoit vous qui m'aviez offensée.

LE CHEVALIER.

Je ne devrois jamais vous pardonner... mais, hélas !

NERINE *contrefaisant le Chevalier.*

Mais, hélas !.... voilà un hélas qui part d'un grand fond de bonté... à part. Se peut-il qu'il y ait des hommes si scelerats, & des femmes si foibles ?

ANGELIQUE.

J'avoué que je ne m'attendois pas à être querellée, je croyois que vous étiez au désespoir d'avoir joué.

LE CHEVALIER.

Moi, Madame, je serois bien fâché de ne l'avoir pas fait.

ANGELIQUE.

Quels discours !

LE CHEVALIER.

Oui, je suis ravi d'avoir connu jusqu'où peut aller l'acharnement du jeu sur un

homme : j'ai éprouvé cette nuit... Non, ces coups-là n'arrivent qu'à moi ; cela m'a donné une horreur pour le jeu , & c'est cette horreur qui me charme , puisqu'elle vous répond de ma conduite à venir ; ah ! Madame , il falloit cela pour me guérir entièrement du jeu.

ANGELIQUE.

Je ne dois plus me fier à vos résolutions.

LE CHEVALIER.

Je sçais que vous voulez m'imposer une loi.

ANGELIQUE.

Avant que de m'expliquer avec vous là-dessus , je veux éprouver votre conduite.

LE CHEVALIER.

Ah ! belle Angelique , éprouvez-moi dans des choses plus difficiles ; commandez-moi d'exposer ma fortune , ma gloire , ma vie.

ANGELIQUE.

Votre vie , hélas ! si jusqu'à présent vous n'avez pû me sacrifier seulement votre passion pour le jeu , . . .

LE CHEVALIER.

C'est bien de même , Madame , c'est bien de même !

Qij

ANGÉLIQUE.

Cela est tout différent, d'accord.

LE CHEVALIER.

Ce que vous exigez de moi est un si petit sacrifice, qu'en vérité vous ne devriez pas y faire attention; & je ne me fais pas un mérite auprès de vous de ne point jouer, au contraire vous me faites un vrai plaisir de me le défendre: naturellement je hais le jeu, moi; l'oisiveté seule me faisoit chercher cet amusement; mais, hélas! je serai si pleinement occupé du plaisir d'être à vous... ah! charmante Angélique, hâtez-vous de m'occuper.

ANGÉLIQUE.

Je vais employer l'après-midi à disposer mes affaires selon la résolution que j'ai prise.

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de passer le reste du jour avec vous.

ANGÉLIQUE.

C'est pour certains détails.... vous m'embarrasseriez.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, non, je ne puis vivre sans vous voir, quand je devrois vous embarrasser....



SCENE VII.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER,
FRONTIN, NERINE.

FRONTIN *montrant à son Maître une bourse qu'il cache sous son chapeau.*

VOICI. . .

LE CHEVALIER *apercevant la bourse.*

Mais, Madame, vous dites que je vous embarrasserois.

ANGELIQUE.

Cependant, Chevalier, si vous vouliez?..

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je vous quitte, il faut se faire violence; adieu mon unique plaisir.

ANGELIQUE.

Rendez-vous ce soir chez moi, nous verrons si je puis faire votre bonheur *Angelique s'en va.*

LE CHEVALIER.

Vous ferez tout mon bonheur; adieu tout mon bonheur, adieu.

 SCENE VIII

LE CHEVALIER , FRONTIN.

LE CHEVALIER *prenant la bourse.*

Donne vite.

FRONTIN *arrêtant son Maître.*

Adieu tout votre bonheur , adieu ; car en allant jouer ces deux cent pistolles , vous perdez à coup sûr cinquante mille écus qui vous attendent ce soir. La réflexion opere... Courage, Monsieur, courage ; quelle gloire pour un Joueur converti de triompher l'argent à la main de la rage de l'aller perdre.

LE CHEVALIER.

J'avouë que je me laissois entraîner moins par inclination que par habitude.

FRONTIN.

Tant que vous aurez entre vos mains cet objet de tentation....

LE CHEVALIER.

Tu as raison ; tiens , va-t'en le porter.

FRONTIN *tend la main.*

Donnez.

LE CHEVALIER voyant le Marquis
ne donner point la bourse , & un au-devant du
Marquis.

Je suis resolu. . .

F R O N T I N .

De le garder.



S C E N E I X .

LE CHEVALIER, FRONTIN,
LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

C'Est Monsieur le Marquis ; hé de quel
pays venez-vous donc ? quoi ! des mois
entiers sans visiter les bassettes ? cela n'est
pas permis ; à moins que l'on ne soit mort.

LE MARQUIS toussant & parlant de
la poitrine par secousses , & s'arrêtant au bout
de chaque phrase.

Qheu . . . qheu . . . je viens de me met-
tre au lait à une de mes terres ; les veilles ,
qheu , les disputes , qheu , les juremens
nous ruinent la poitrine , à nous autres
Joueurs ; vous devriez aussi vous mettre au
lait. Le lait est un grand remede , qheu , je

m'en trouve fort bien , qheu ; mais je vous dis fort bien , qheu , q , fort bien , q , fort bien , q , fort bien. *Il touffe jusqu'à extinction.*

FRONTIN.

Vous voilà guéri , votre poitrine jouë de son reste.

LE MARQUIS.

En arrivant j'apprends une grande nouvelle.

LE CHEVALIER.

On vous a dit peut-être que je me suis retiré du jeu.

LE MARQUIS.

Non , qheu... ce n'est pas cela qheu... c'est votre mariage , je vous félicite ... cinquante mille écus , dit-on ?

LE CHEVALIER.

L'argent me touche peu ; c'est un mariage d'inclination.

LE MARQUIS.

Pour la beauté , ou pour l'argent , c'est toujours inclination.

LE CHEVALIER.

Et vous , Marquis , ne vous laissez-vous point de la vie de garçon ?

LE MARQUIS.

Pas encore qu'heu..... je me marierai qu'heu

J O U E U R.

176

qu'heu quand j'aurai la goutte.

F R O N T I N.

La goutte & les poitrines au lait, font
la moitié des mauvais ménages.

L E C H E V A L I E R.

Pour moi qui aime la vie réglée, je vais
m'établir solidement.

L E M A R Q U I S.

Je ne vois point d'établissement plus
solide ; que de ponter qu'heu... contre
une certaine dupe qui taille chez la Ba-
ronne ; c'est un gros bœuf qu'heu.....
qu'heu.... riche & bête à l'avenant ; il
taille tant qu'il a de l'argent , & il a de
l'argent tant qu'il veut.

L E C H E V A L I E R.

Bonne pratique, ma foi ! bonne pra-
tique !

L E M A R Q U I S.

Il a pris la banque de la bassette pour
se faire des amis : par politesse il oublie
les cartes des Dames, & il paye les hom-
mes deux fois pour éviter les querelles.

F R O N T I N.

On vous veut tenter ; Monsieur le
Marquis au lait a fleuré la bourse.

L E M A R Q U I S.

Si vous étiez d'humeur à vous enrichir.

Tomé I.

R

Non, Marquis, non.

FRONTIN.

Mon Maître aime la pauvreté.

LE MARQUIS.

C'est une tonne d'or que ce gros faquin-là, jamais Banquier n'a taillé plus libéralement.)

LE CHEVALIER.

En un mot comme en mille je ne joue plus, je ne veux plus jouer.

LE MARQUIS.

Cela s'appelle n'être bon à rien qu'heu... bon à rien; je vais donc courir les spectacles.

LE CHEVALIER.

Opéra ou Comédie?

LE MARQUIS.

Non qu'heu... non un spectacle bien plus magnifique. Quatre de nos plus gros acteurs vont commencer une représentation la plus éblouissante; ils ont cavé chacun trois mille louis d'or, qu'heu; je suis curieux de voir douze mille louis d'or sur un tapis: cela ne se voit pas tous les jours.

J O U E U R. 195

LE CHEVALIER.

La représentation en sera patetique ,
mais je vous jure...

LE MARQUIS.

C'est prudemment fait , pour en avoir
le plaisir il ne faut être que spectateur.

F R O N T I N.

Pour être spectateur tranquille laissez-
moi cette bourse.

LE MARQUIS.

Pour moi on me permet de perdre ma
centaine , & je la risquerai douze mil-
le louis d'or en or , d'or , d'or , en or ,
d'or.

LE CHEVALIER.

J'avoue que c'est un spectacle à voir.

F R O N T I N.

C'est un spectacle où vous n'entrerez
jamais sans payer.

LE MARQUIS.

Voyez cela , Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quand je le verrois , je ne serois point
tenté.

LE MARQUIS.

Je le crois , vous êtes homme sage ,
vous , & je vous empêcherai bien d'être

Rij

196 **LE CHEVALIER**
tenté , je vous deffends de manier la carte ,
vous êtes trop malheureux heu . . . il ne faut
point jouer heu . . . allons , allons , je vous
en empêcherai bien , allons , allons.

LE CHEVALIER.

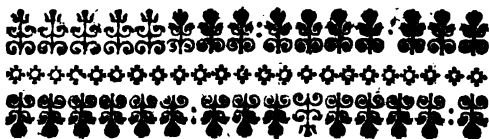
Ecoutez , j'irai , mais au moins vous me
promettez que je ne jouerai point.

FRONTIN,

Et moi je vous promets que vous jouerez.

Fin du troisième Acte.





A C T E IV.

S C E N E I.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

JE vous dis qu'il joie encore au moment
que je vous parle avec ce Marquis en-
thumé qui l'est venu prendre ici.

ANGELIQUE.

Ma résolution est prise , & pour ne pas
m'exposer davantage à le voir , je vais pas-
ser trois mois à la campagne.

NERINE.

Partez vite pendant que vous êtes rai-
sonnable ; car si vous le voyez votre rai-
son partira , & vous resterez pour les ga-
ges.

ANGELIQUE.

Fais avertir Dorante que je veux enco-
re lui parler.

R iij

Ma foi emmenez-le avec vous à la campagne, vous l'épouserez-là pour vous desennuyer.

ANGELIQUE.

Helas! je sens bien que Dorante seroit mon bonheur, si je pouvois être heureuse sans le Chevalier.

NERINE.

Sans le Chevalier! vous prononcez encore ce nom-là d'un ton à ne partir d'aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Va, fais mettre les chevaux au carosse, je vais prendre congé de la Comtesse.

~~~~~

## SCENE II.

ANGELIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *transportée de joye.*

Que je vous embrasse, ma chere enfant! on vient de m'apprendre vos résolutions genereuses, je suis charmée; elle l'embrasse, & Angelique reste immobile. Comment donc, encore du chagrin; ne devez-vous pas être ravie?

ANGELIQUE.

Je ne puis pas si-tôt répondre à vos transports de joye.

LA COMTESSE *d'un air sérieux.*

Helas ! je ne suis susceptible ni de joye, ni de chagrin ; je n'ai point de passion, moi : & si ce n'étoit l'amitié...

ANGELIQUE.

Je craignois tantôt de m'être attiré votre haine ; mais je vois bien que vous n'avez point de passion. Quoiqu'il en soit, Madame , je suis très-sensible à votre amitié ; je crains seulement de ne la pas mériter autant que vous le pensez.

LA COMTESSE.

L'éloignement fortifiera votre sagesse ; éloignez-vous, mon cher cœur, fuyez la cause de vos égaremens. Je veux bien me charger d'apprendre moi-même à ce petit indigne-là, que vous rompez avec lui pour jamais.

ANGELIQUE.

Pour jamais, Madame, je ne dis pas cela.

LA COMTESSE.

C'est que vous n'osez le dire : voyez jusqu'où va le mauvais usage du ficelle ; les filles sont honteuses d'avouer qu'elles sont sages.

LE CHEVALIER  
ANGÉLIQUE.

Si dans la suite du temps, le Chevalier changcoit de conduite . . .

LA COMTESSE.

Il ne se corrigera point ; mais je ne laisse pas de blâmer votre ami Dorante, il devroit vous épouser pour ne vous pas laisser dans le peril de la rechute.

ANGÉLIQUE.

Mais, vous, Madame, pour prévenir ma rechûte, vous feriez-vous la violence d'épouser le Chevalier ?

LA COMTESSE.

Vous me réduisez à une terrible extrémité.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il n'y avoit que cet expedient ?

LA COMTESSE.

En verité je crois que je devrois le faire.

ANGÉLIQUE.

Vous le ferez donc, car vous êtes réguliere à vos devoirs. Oui, Madame, je vois clairement ce que je n'avois fait que soupçonner.

LA COMTESSE.

Soupçonner, Mademoiselle ! soupçonner ! on ne soupçonne point une vertu aussi établie que la mienne ; & quand on



me le verroit épouser , on ne devroit rien soupçonner , & il faudroit croire que je le ferois pour un bien.

ANGELIQUE.

Ce seroit pour votre bien.

LA COMTESSE.

Quel discours ! j'ai besoin de toute ma moderation , (*fort en colere* , ) pour écouter tranquillement vos sottises. Vous vous fiez sur ce que je suis maîtresse de ma colere ; partez vite.

ANGELIQUE.

Mon départ vous exposeroit peut-être à certaine passion , dont vous seriez moins maîtresse que de votre colere ; vous avez vos vuës pendant mon absence ; vous voulez que je parte , & moi je ne veux plus partir.

LA COMTESSE.

A vous entendre , ma petite mignone , vous n'avez qu'à paroître pour plaire ; cependant vous n'avez pas dans le cœur du Chevalier toute la part dont vous vous flattez.

ANGELIQUE.

Au moins la part que j'y ai , ne me coûte rien.

202 LE CHEVALIER

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas assez d'esprit pour rail-  
ler, vous avez tort de vous en mêler.

ANGÉLIQUE.

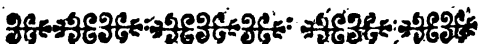
Je ne me mêle que de plaire au Che-  
valier.

LA COMTESSE.

On peut plaire plus solidement par de  
certains mérites, où vous n'arriverez ja-  
mais.

ANGÉLIQUE.

Je n'y arriverai pas si - tôt que vous,  
du moins ; vous avez pris les devans.



### SCÈNE III.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

NERINE.

NERINE.

**L**es chevaux sont au carosse, partons,  
partons ; vive la campagne , & plus  
d'amour.

ANGÉLIQUE.

Je ne pars point, Nerine.

NERINE.

Vous ne partez point ! l'avez-vous vu ?

Non : mais j'ai changé de résolution.

NERINE.

Sans l'avoir vû , la résolution s'en est allée ; quand vous le verrez adieu la sagesse.



SCENE IV.

LA COMTESSE *seule.*

**J**E me suis trop déclarée ; la jalousie a r'allumé plus d'amour que la colere n'en avoit éteint. Quel parti prendre ? en offrant tout mon bien au Chevalier peut-être que.... mais s'il me refuse , j'aurai perdu en vain cette réputation de vertu... En tout cas j'imagine un moyen de tirer même quelque gloire du pas que je vais faire.





plaisance : je suis fâchée de vous apprendre qu'elle ne veut plus vous voir.

LE CHEVALIER *ricanant.*

Ha , ha , ha , je vous crois , Madame , je vous crois : donne ton chapeau , Frontin. *le Chevalier met dans le chapeau de Frontin des bijoux & de l'argent.*

LA COMTESSE.

Pour peu qu'elle vous aimât , elle n'exigeroit point que vous vous privassiez du jeu , qui dans le fond n'est qu'un délassement d'esprit tolerable.

LE CHEVALIER.

Votre exhortation de tantôt étoit plus severe.

LA COMTESSE,

Au reste , Chevalier , je suis ravie d'avoir contribué à votre gain en vous prêtant. . . .

LE CHEVALIER.

Prêter ! à moi prêter ! je n'emprunte jamais.

FRONTIN.

L'argent de Madame vous a porté bonheur , ne le méconnoissez pas.

LE CHEVALIER.

Quoi ! les deux cent pistoles que tu m'a données , c'est Madame qui . . .

FRONTIN.

Je vous l'ai dit, Monsieur, c'est le mémoire.

LE CHEVALIER.

Tu es un coquin.

FRONTIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Un fripon.

FRONTIN.

Ah!

LE CHEVALIER.

Ne t'ai-je pas défendu en présence de Madame de parler du mémoire ?

FRONTIN.

C'est une faute de jugement.

LE CHEVALIER.

Voici de quoi vous rendre.

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, il faut...

LA COMTESSE.

Non, je veux que vous gardiez cela.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, Madame, il y a des argens heureux. Je veux encore gagner avec le vôtre. Le jeu me doit cent mil écus, & je les gagnerai dans peu; j'ai attrapé la veine.

L A C O M T E S S E.

Vous pourriez concevoir des espérances plus solides, s'il étoit vrai que vous eussiez pour moi . . . .

L E C H E V A L I E R.

Beaucoup de respect, Madame, de vénération pour vos vertus.

L A C O M T E S S E.

Frontin m'a expliqué vos sentimens, & . . . .

L E C H E V A L I E R.

Maraut! tu me fais parler je crois?

F R O N T I N.

Prenons patience, Madame, quand la perte l'aura humilié, il nous traitera tous deux plus respectueusement.

L A C O M T E S S E.

Votre vanité vous fait prendre à la lettre . . . je voulois seulement connoître votre ingratitude . . . On sçait le mépris que j'ai pour les hommes, & je n'en connois point de si méprisables que vous.

L E C H E V A L I E R *comptant son argent dans son chapeau.*

Un, deux, trois, quatre, cinq.



## S C E N E V I.

LE CHEVALIER, FRONTIN,  
 à Mad. BRUSQUAN, Melle. BABICHE.

FRONTIN.

**V**Oici la fille de votre Lingere & Madame Brusquan ; les Creanciers sont des animaux d'un instinct admirable , ils sentent l'argent d'une lieue loin.

Mad. BRUSQUAN *d'un ton brusque.*

Bon jour, Monsieur, bon jour ; le Portier m'a dit que vous ne parliez à personne , cela m'a fait croire que vous aviez de l'argent.

LE CHEVALIER *comptant dans son Chapeau,*

Dix-huit, dix-neuf, & vingt.

Mad. BRUSQUAN.

En voilà , Dieu merci ; si vous ne me payez , je vais faire la diablesse.

BABICHE *d'un ton doneceux.*

Monsieur , ma mere vous supplie très-humblement de vous souvenir d'elle à votre commodité.

Vingt-



LE CHEVALIER.

Vingt-huit , vingt-neuf & trente.

BABICHE.

Si je vous incommode , je m'en irai.

Mad. BRUSQUAN.

Si je vous incommode , moi , je coucherai ici.

FRONTIN *à part.*

Je suis bien en peine , laquelle des deux sera plutôt payée ; l'une par brutalité , l'autre par douceur.

LE CHEVALIER.

Vous prenez mal votre temps , je n'ai pas un sol.

FRONTIN.

Son foible est de ne payer ni l'une ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas que c'est de l'argent du jeu , si je lui dérobois seulement une pistole , je reperdrois tout , vous ne voudriez pas me ruiner. Ecoutez , Madame Brusquan , j'ai d'autres fonds destinés pour mes créanciers ; dans peu de temps il me sera dû quelque petite partie d'une petite rente. . . .

## LE CHEVALIER

Mad. BRUSQUAN.

La petite partie de la petite rente sont de  
petites raisons . . . . mort de ma vie . . . .

BABICHE.

Ah ! je ne sçaurois entendre jurer des  
femmes, adieu Monsieur.

LE CHEVALIER.

Adieu l'aimable Babiche, elle embellit  
tous les jours.

FRONTIN.

Vous voyez ce qu'on gagne avec lui par  
la douceur.



## SCENE VII.

LE CHEVALIER, Mad. BRUSQUAN,  
DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

**Q**ue ne vous faites-vous dire aussi  
que vous embellissez tous les jours.

Mad. BRUSQUAN.

Ecoutez, je sçais que vous faites ici l'a-  
mouroux d'une Mademoiselle Angelique,  
je m'en vais carillonner chez elle . . . si.

JOUEUR.

211

DORANTE.

Doucement, Madame, doucement.

Mad. BRUSQUAN.

Mais, Monsieur Dorante, voulez-vous  
me répondre de trois cent livres?

DORANTE.

Allez, je vous donne ma parole; allez  
donc.



## SCENE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN,  
DORANTE.

LE CHEVALIER.

**V**ous voyez l'insolence, j'allois payer  
cette creature-là, si elle avoit pris le  
parti de la douceur; & je la payerai dans  
peu, seulement pour dégager votre parole.

DORANTE.

Brisons là-dessus. Qu'est-ce donc, Che-  
valier, j'apprens qu'Angelique a rompu  
de nouveau avec vous.

LE CHEVALIER.

J'obtiens facilement pardon, quand  
on gagne ou n'a pas tort; & je n'aurois pas

joué sans un présentiment sûr. On ne refuse point à gagner sûrement deux mille louis d'or.

DORANTE.

Angelique ne se payera pas de cette excuse.

LE CHEVALIER.

Elle s'en payera ; elle est trop raisonnable , je crois qu'elle s'en payera ; en tout cas l'étrat d'un garçon aisé a de quoi consoler.

FRONTIN.

Ma foi oui ; se marier , ne se point marier , à l'heure qu'il est ; nous déciderions cela à croix ou pile.

DORANTE.

L'indifference où je vous vois pour Angelique m'autorise à vous donner un avis.

LE CHEVALIER.

Volontiers nous nous disons nos veritez sans nous fâcher ; nous sommes deux rivaux d'une bonne pâte.

DORANTE.

Si quelque revers de fortune que vous ne prevoyez pas vous redonnoit de l'empressement pour le mariage , vous avez une ressource , j'ai remarqué dans la Comtesse des dispositions pour vous ; elle est

beaucoup plus riche qu'Angelique.

F R O N T I N.

Monfieur a raifon , j'aimerois mieux tromper la plus riche.

D O R A N T E.

Convenez de bonne foi qu'Angelique n'eût pas été fort heureufe avec vous.

L E C H E V A L I E R.

N'eût pas été ! comment donc n'eût pas été ? J'efpere bien qu'elle le fera ; je vous confeille de la plaindre , la pauvre enfant fera fort à plaindre avec des aubeines comme cela . . . *montrant fon Chapeau plein d'argent* , mon cher ami, vous ferez le feul à plaindre de cette affaire-ci ; mais confolez - vous , l'efperance eft votre partage. Vous pouvez attendre Angelique en fécondes nôces ; je fuis ufé moi par le jeu , je mourrai quelque jour , & pour lors Angelique fera une très-jolie veuve.

D O R A N T E

Vous devenez bien insultant dans la profperité ; allez , tous vos procedez vous rendent indigne d'avoir des amis , & je vous declare que je ne vous menagerai pas plus que vous menagez Angelique.



## S C E N E IX.

LE CHEVALIER , PRONTIN.

LE CHEVALIER.

**J**E lui pardonne de se fâcher , il aime sans être aimé ; c'est une situation affligeante.

FRONTIN.

Depuis un quart-d'heure de prospérité, ressource méprisée ! ami perdu ! maîtresse oubliée !

LE CHEVALIER *montrant son argent.*

Voici ma ressource , mon ami & ma maîtresse. Il faut convenir que le jeu est une charmante chose. Le jeu est un pérou pour un homme qui a de la conduite. J'ai remarqué que je gagne toujours sept fois de suite ; ainsi je serai riche sans avoir obligation à personne. Je vais commencer par me faire un revenu sûr. Bonne table , gros équipages ; mais il ne faut pas laisser refroidir le bonheur : on va ouvrir chez la Baronne.

FRONTIN *arrêtant le Chevalier.*

Monsieur, il seroit pourtant bon de ménager Angelique , & de voir la situation de son esprit.

LE CHEVALIER.

Vois cela toi , vois , vois cela , je suis accablé d'affaires.

FRONTIN.

Cependant vous devriez: ...

LE CHEVALIER.

Je prétens bien la voir aujourd'hui.

FRONTIN.

Ah! c'est quelque chose.... lui dirai-je, que vous la verrez à sept, huit, neuf heures.

LE CHEVALIER.

La séance ne sera pas encore finie.

FRONTIN.

Entre neuf & dix.

LE CHEVALIER.

Bon à dix heures, on commence la grosse partie chez l'Abbé.

FRONTIN.

A onze heures, aussi c'est bien tard.

LE CHEVALIER.

Onze heures, non, c'est l'heure des femmes piquées.

Et à minuit Angelique sera couchée.

LE CHEVALIER.

N'importe , va , demande-lui toujours  
son heure : je cours à la fortune.

FRONTIN.

Monfieur.

LE CHEVALIER.

Courons à la fortune , la fortune nous  
attend , courons , courons à la fortune.

*Fin du quatrième Acte.*



ACTE





ACTE V

SCENE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN,  
*sous deux abbatus de douleur.*

FRONTIN *d'un ton affligé.*

**L**A fortune nous attend... courons...  
courons à la fortune... elle nous attend à l'Hôpital.

LE CHEVALIER.

Il faut convenir que le jeu est une passion bien abominable.

FRONTIN.

Le jeu est un Perou pour un homme qui a de la conduite.

LE CHEVALIER.

Pour ce maudit jeu on oublie tout, devoir, fortune, amis, maîtresse. (*embrassant Frontin*) ah! mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Vos deux mille Louis d'or sont partis;  
*Tome I.* 1

mais en récompense il vous est revenu de la douceur d'esprit & de la morale.

LE CHEVALIER.

Je serois à demi-consolé, si le Marquis me rapportoit le portrait qu'il m'a gagné; il m'a promis de venir me le mettre sur une carte contre un petit contrat qui me reste encore là-haut.

FRONTIN.

Vous avez perdu le portrait de votre maîtresse?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, quand la fureur du jeu me possède. . . .

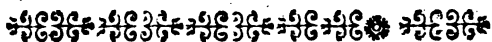
FRONTIN.

Vous joueriez l'Original s'il étoit garni de diamans.

LE CHEVALIER.

J'entens le Marquis, il monte à ma chambre. Va dire à Angelique que je suis dans un instant au rendez-vous qu'elle m'a donné, je vais regagner au plus vite son portrait.





## S C E N E II.

F R O N T I N .

**I**L va regagner au plus vite , oui . . .  
 C'est-à-dire perdre le petit Contrat uni-  
 que. Ah ! pauvre petit Contrat ! vous m'a-  
 viez été promis pour mes salaires , peut-  
 être qu'en ce moment mon Contrat est facé.



## S C E N E III.

F R O N T I N , A N G E L I Q U E ,  
 N E R I N E .

N E R I N E .

**O**H je suis lassé de suivre votre colere de  
 chambre en chambre ; vous entrez  
 chez la Comtesse pour lui parler , & vous  
 en ressortez sans lui avoir rien dit ; vous ap-  
 pellez Dorante , puis vous lui tournez le  
 dos. Marcher à grands pas , rester immo-  
 bile , pâlir , rougir , fureur , tendresse , en-  
 rager , soupirer , la crise est violente , je  
 souhaite qu'elle tourne à bien ; en verité

T ij

les discours de ce petit vilain-là , votre portrait joué , le rendez-vous manqué , tout cela devoit bien vous déterminer.

ANGELIQUE *appercevant Frontin.*

Ah!

FRONTIN.

Madame...

ANGELIQUE.

Ingrat !

FRONTIN.

Ce n'est pas moi.

ANGELIQUE.

Mépris , fourberie , mensonge.

FRONTIN *à part.*

Ce sont les vertus de son état. (*à Angélique.*) Ah! Madame... c'est le jeu. Il fuyoit le peril , lorsqu'un Marquis déterré s'est opiniâtré à le poursuivre les cartes à la main ; laissez-moi , dit mon maître , on m'attend pour signer un contrat de mariage. Mauvaise excuse , dit le Marquis , mêlant malicieusement les cartes à nos yeux : au jeu comme en amour , l'objet triomphe des résolutions , vous le sçavez , Madame. Par exemple , si vous voyez mon maître à vos genoux , l'objet ... je vais faire venir .. l'objet.



SCENE IV.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

**E**T vous serez assez lâche pour l'attendre ?

ANGELIQUE.

Helas !

NERINE.

La réponse est courte, mais elle est claire.

ANGELIQUE.

Non, Nerine, c'est Dorante que j'attens ; que ne vient-il m'aider à vaincre un reste de passion qui m'agite encore malgré moi ?



SCENE V.

ANGELIQUE, NERINE,  
DORANTE.

ANGELIQUE.

**V**enez Dorante, venez m'aider à haïr le Chevalier autant qu'il le mérite, ne le menagez plus, vous ne sçauriez me plaire qu'en me parlant de son ingratitude.

Avec de tels discours je ne vous plairai pas long-tems.

ANGELIQUE.

Hé ! si vous craignez ma foiblesse, prevenez-là donc, je vous l'ai déjà dit : servez-vous du pouvoir que vous avez sur mon esprit ; ma raison, mon estime, mon cœur même ; tout se declare en votre faveur ; parlez, je suis à vous, si vous voulez.

DORANTE.

Non, Madame, non, je ne veux point qu'un engagement précipité vous expose aux retours d'une passion mal éteinte ; & je serois au désespoir que vous manquassiez d'être heureuse avec lui, si vous pouviez l'être.



## SCENE VI.

ANGELIQUE, NERINE,  
DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

**S**I vous voyez mon maître en l'état où il est, vous lui pardonneriez par pitié.

N E R I N E.

C'est-à-dire qu'il joue de son reste.

F R O N T I N.

! C'est pour le coup, Madame, qu'il a-  
cheve de rompre entierement avec le jeu :  
c'étoit pour regagner votre portrait ; &  
masse sans plus a-t-il dit, car on m'attend,  
de sans plus en sans plus, le combat s'est  
échauffé ; mon maître affoibli par l'enne-  
mi, est tombé étendu sur son canapé sans  
poux, sans mouvement. . . .

N E R I N E.

Et sans argent.

F R O N T I N.

Ah Frontin ! s'est-il écrié, déchirant  
tendrement un jeu de cartes : va dire à l'a-  
dorable Angelique que je suis un miséra-  
ble, un scelerat indigne.

N E R I N E.

Voilà les premieres paroles de verité qui  
soient jamais sorties de sa bouche.

A N G E L I Q U E.

Va, dis à ton maître qu'il ne se presen-  
te jamais devant moi.

D O R A N T E.

Non, Madame . . . ( *bas* ) commencez à  
vous servir du conseil que je vous ai don-

né , pour connoître le fond du cœur de cet homme-là.

ANGÉLIQUE.

Frontin, dis donc à ton maître qu'il vienne me trouver. (*à Dorante*) où allez-vous Dorante ? ne m'abandonnez pas.

FRONTIN *seul.*

Ils ont machiné quelque chose contre mon maître , je voudrais bien voir comment il s'en tirera.

~~~~~

SCÈNE VII.

FRONTIN , LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *un jeu de cartes à la main.*

Vous me coupez la gorge ! oui Monsieur , c'est me couper la gorge que de me quitter sur ma perte ; je pers cinq cent pistoles de suite contre un portrait que je veux r'avoir.

LE MARQUIS.

Ma poitrine, qu'heu , ma poitrine ; la vie m'est plus chère que l'argent , qu'heu' qu'heu. Il y a huit jours que je n'ai dormi

J O U E U R.

225.

LE CHEVALIER.

Il faut dormir, Monsieur, il est permis de dormir, dormez Monsieur dormez dormez, mais, tenez-moi jeu seulement le reste de la nuit.

LE MARQUIS.

Oh ! vous êtes insatiable, qu'heu ; je vous gagne cinq cent pistolles sur votre parole, ne devez-vous pas être content ?

LE CHEVALIER.

Je le suis aussi, je ne me plains pas de vos manières, vous êtes beau Joueur, honnête Joueur, galant homme. (à Frontin.) Frontin apporte un flambeau ; Monsieur, me va faire la grace de me donner encore une taille,

LE MARQUIS.

Non, Monsieur, qu'heu, je ne veux point vous pousser à bout.

LE CHEVALIER.

Hé ! Monsieur, achevez-moi, par grâce, ruinez-moi, abîmez-moi, que je vous aye cette obligation-là, ruinez-moi.

LE MARQUIS.

Hé morbleu ! ne l'êtes-vous pas ruiné ?

LE CHEVALIER se jettant à genoux.

Je vous en conjure, abîmez-moi.

J'y ai fait tout de mon mieux , bon soir.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER , FRONTIN.

LE CHEVALIER.

IL s'en va après m'avoir gagné mon
 ame , je taille , je pers tout sur la mê-
 me carte , & c'est un valet . . . (*restant im-
 mobile , & regardant le valet qu'il tire du jeu
 de cartes , laissant tomber le reste*) Ah traître
 de valet ! tu es ma carte d'aversiion . . . d'a-
 versiion . . . tu es ma bête , bourreau , scelerat ,
 infâme (*tenant la carte dans les dents & se-
 couant la tête*) hon , que n'es-tu en vie . (*il
 pleure & regardant le valet de pique.*) Que je
 suis malheureux ! injuste valet de pique ,
 que t'ai-je fait pour me persecuter ? . . . (*co-
 lere violente.*) Parle donc , parle valet dé-
 testable ? pourquoi t'acharne-tu sur moi ?
 tu viens quatre fois sonica sonica . (*de
 rage il jette sur le flambeau , le Chapeau de
 Frontin , & tombe dans un fauteuil.*)

S. C E N E I X.

LE CHEVALIER, FRONTIN,
NERINE, ANGELIQUE.

NERINE *bas à Angelique.*

IL a éteint la lumière.

LE CHEVALIER *doucement & par réflexion.*

Un homme vient me trouver, me gagne tout mon bien, cela est-il naturel? Je suis filouté, oui, je suis volé, volé; mais je n'ai que ce que je mérite. Oui Chevalier, tu le mérite, pourquoi jouie-tu? ô jouie à cette heure que tu n'as pas un sol; joue... (*ironiquement*) jouie Chevalier mon ami, jouie mon enfant, jouie mon cœur (*se frappant la tête du poing*) joue maraut, joue traître, joue enragé maudit; tu as joué ton bien, ton sang, ô joue-toi, toi même..... me voilà ruiné.... j'en suis ravi, j'en suis ravi... (*vite*) j'en suis ravi... (*par secousses*) je ga... gne .. deux .. mille pistoles, & je ne veux pas quitter;

28 LE CHEVALIER
oui deux mille pistolles , tu les gagnes ,
& tu n'es pas content , insatiable!...
que veux-tu donc gagner, le diable : tu
gagneras la rage qui te creve, la peste
qui t'étouffe... (*désespoir*) un poignard, un
poignard... pour te poignarder.

ANGÉLIQUE.

Ah ! s'il s'alloit faire mal.

NERINE *bas à Angelique.*

Hé ! paix donc.

FRONTIN *bas au Chevalier.*

Tout est perdu , Angelique vient d'en-
trer, elle aura entendu le poignard, allons
Monsieur, il faut jouer ici de tête.

LE CHEVALIER *après s'être un peu
remis.*

Oui, je devrois me poignarder , puisque
j'ai déplû à l'adorable Angelique.

FRONTIN *bas.*

Fort bien... (*haut.*) ah ! qu'Angelique
est heureuse d'être aimée si sincèrement !
Monsieur si vous alliez vous jeter à ses
pieds.

LE CHEVALIER.

Non : je veux éviter sa présence ; peut-
être qu'elle auroit assez de tendresse pour
me pardonner , je ne merite plus qu'elle

J O U E U R.

229

me pardonne ; il faut que le desespoir. . .

A N G E L I Q U E.

Arrêtez Chevalier.

F R O N T I N.

Ah Madame ! vous avez bien fait de parler , il alloit se desespérer : hé ! Monsieur , ne vous desesperez pas , attendez que j'aie été querir de la lumière.

N E R I N E.

Vous vous attendrissez ; mais souvenez-vous du conseil de Dorante.

F R O N T I N *rapporant de la lumière.*

Est-il mort , Mademoiselle ?

A N G E L I Q U E.

Ah ! Chevalier en quel état vous reduisez-vous ? Parlez-moi donc ?

L E C H E V A L I E R.

Laissez-moi me punir.

A N G E L I Q U E.

Demeurez.

L E C H E V A L I E R.

Vous avez encore la foiblesse de m'arrêter ? mais hélas ! c'est moi qui n'ai pas la force de vous fuir.

A N G È L I Q U E.

Nous allons voir si votre desespoir est véritable , & si vous m'aimez autant que

vous le dites ; sçachez donc que je ne puis être à vous qu'à certaine condition.

NERINE.

Voici le fait ; Mademoiselle veut bien que vous disposiez de sa personne , mais elle ne veut pas que vous puissiez disposer de son bien.

LE CHEVALIER.

Ah , charmante Angelique , je ne veux posséder que vous ; trop heureux de vous donner cette preuve de mon amour & de mon desintereffement. Mais je fais réflexion que vous manquez de confiance en moi , & vous dites que vous m'aimez... non , non , & plus j'examine votre proposition , plus ma délicatesse en est blessée.



S C E N E X.

ANGELIQUE , NERINE,
LE CHEVALIER , FRONTIN,
LA COMTESSE , DORANTE.

NERINE.

Venez guerir la délicatesse de Monsieur.

J O U E U R .

231

L A C O M T E S S E .

Qu'y a-t'il donc ?

D O R A N T E .

De quoi s'agit-il ?

N E R I N E .

Par délicatesse d'amour, Monsieur veut ruiner sa maîtresse, & elle lui propose grossièrement une séparation de biens . . .

L A C O M T E S S E .

Pour moi si j'estimois un homme, je le rendrois maître absolu de tout ce que je possède.

F R O N T I N *bas au Chevalier.*

Madame est dans le vrai de l'amour, c'est là où il fait bon.

A N G E L I Q U E .

Hé bien, Chevalier, acceptez-vous ma proposition ?

L E C H E V A L I E R .

Non, Mademoiselle, non, vous n'avez que l'intérêt en vue, & moi c'est le cœur seul que je demande.

N E R I N E .

C'est l'argent seul que Monsieur demande.

A N G E L I Q U E .

C'est par votre conseil, Dorante, que je

me suis desabusée , sans vous j'eusse été malheureuse, il est juste que je vous rende heureux.



SCÈNE XI.

LE CHEVALIER , FRONTIN,
LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

JE n'en suis point jaloux, je suis si pénétré des bontez de Madame la Comtesse...

LA COMTESSE.

Vous avez entendu ce que je viens de dire, je ne m'en dédis point; oui Chevalier, je sacrifierois tout pour un homme que j'estimerois, mais vous vous êtes rendu indigne de mon estime, cherchez une autre dupe que moi.





S C E N E D E R N I E R E .

L E C H E V A L I E R , F R O N T I N .

L E C H E V A L I E R .

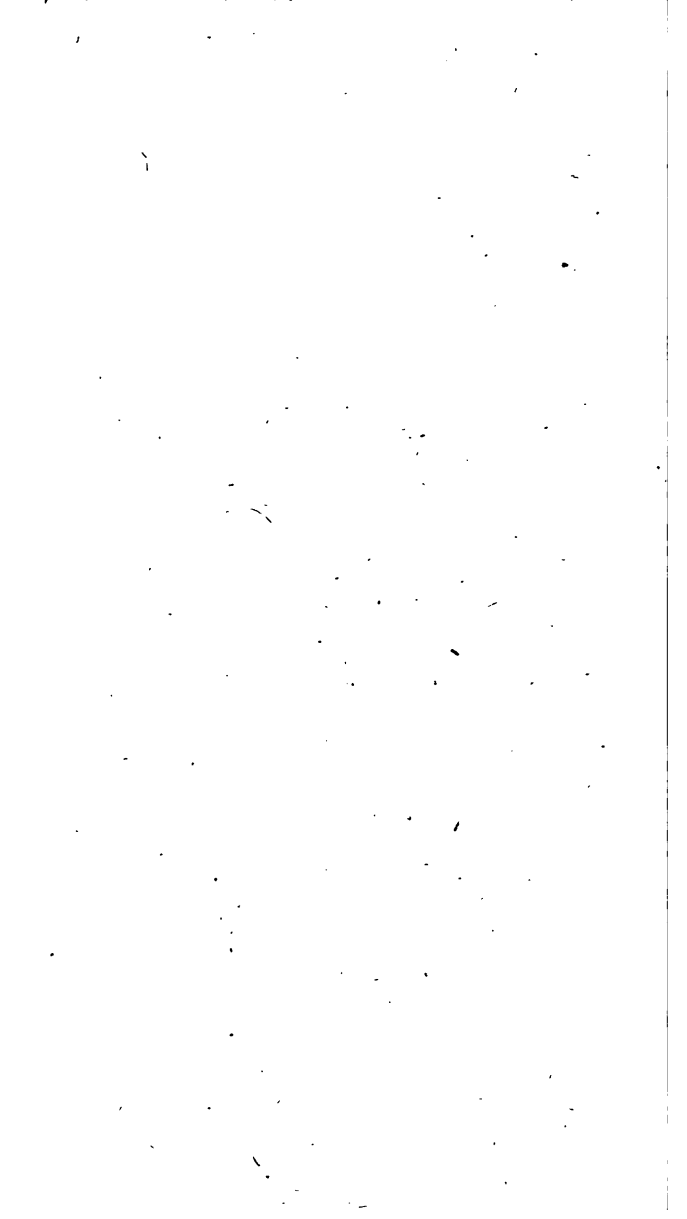
A Ngelique , Dorante , la Comtesse,
tout m'abandonne !

F R O N T I N .

Il n'y a que moi qui vous demeure Mon-
sieur ; & vous avez encore un valet affec-
tionné qui vous suivra jusques sur le bord
de la riviere , car je n'ai pas merité com-
me vous de me noyer.

F I N .



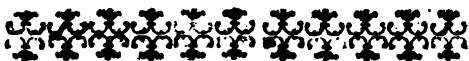


LA NOCE

INTERROMPUE,

COMEDIE EN UN ACTE.

*Représentée pour la première fois
le 19 Août 1699.*



ACTEURS.

LE COMTE.

LA COMTESSE.

ADRIEN, Domestique du Comte.

NANETTE, Fillole de la Comtesse.

DORANTE, Amant de Nanette.

LUCAS, Fiancé de Nanette.

LA MÈRE de Lucas.

LE SOLDAT, Oncle de Lucas.

LE TABELLION.

DEUX PÈRES.

UN MUSICIEN.

VIOLONS, &c.



LA NOCE

INTERROMPUE,

COMEDIE.

SCENE I.

LUCAS , LA MERE , NANETTE ,
LE TABELLION , LE SOLDAT ,
DEUX PARENS, LE MUSICIEN.

LE TABELLION.



PAR la mort, non pas de mon
ame , Monsieur le Comte &
Madame la Comtesse se mo-
quent - ils de faire attendre si
long-tems un homme comme moi ?

LUCAS.

Ah respect , respect , Monsieur le Tabel-
lion.

LA NOCE
LE TABELLION.

Parbleu si Monsieur le Comte est Seigneur du Village , j'en suis le Notaire Royal.

LUCAS.

Mais Monsieur le Tabellion , pourvû que ma Mere boute là son nom, je serons mariez de reste; à quoi tient-il donc ?

LA MERE.

Taisez-vous benêt; à quoi il tient , dit-il, à quoi il tient !

LE TABELLION.

Il ne tient qu'à vous commere de sous-signer dès maintenant; pourquoi nous difficulter sur des bagatelles ?

LA MERE.

Qu'est-ce à dire , sur des bagatelles ?

LE TABELLION.

Oui certes sur des bagatelles , sur des riens.

LA MERE.

Est-ce une bagatelle que la dotation d'une fille ? la filleule de Madame la Comtesse n'a rien que les huit cent francs que Monsieur le Comte a promis; l'argent ne vient point , & vous appelez cela des bagatelles ?

LE TABELLION.

Qu'importe, signez toujours.

LA MERE.

Signez toujours, signez toujours ; que dites-vous à cela, mon frere le Corporal, signez toujours.

LE SOLDAT *moitié yvre.*

Et chut, paix, qu'on m'écoute. Il me vient une belle pensée là-dessus. Signez toujours, gnia point d'argent, c'est comme qui diroit : buvez toujours, allons compere, buvez toujours ; mais il n'y a point de vin : ça ne fait rien, buvez toujours : Or, il faut voir le vin, & puis on boit.

LA MERE.

Vla une belle sentence ! il faut voir l'argent, & puis on signe.

LE SOLDAT. *Il verse du vin dans son verre, & boit.*

Il faut voir le vin, & puis on boit. *Il verse encore & boit.* Il faut voir le vin, & puis on boit : la belle pensée !

LE TABELLION *prenant aussi un verre, & buvant,*

J'aime aussi les belles pensées ; & en effet pour la consommation d'une affaire. . . je requiers.

Et chut... & rechut.

L E T A B E L L I O N.

Est-ce encore une belle pensée ?

L E S O L D A T.

Oui : c'est que vous êtes un fat de parler d'affaire pendant que je bois ; je veux boire en musique moi. Allons Monsieur le Musicien, chantez-nous un air de chose là, quelque air en rond.

L E M U S I C I E N.

Un air grave, ou gai, vite ou lent ? de quelle mesure le voulez-vous ?

L E S O L D A T.

Quelle mesure je veux ? je veux la mesure saint Denis, c'est la meilleure.

L E M U S I C I E N.

Je sçais un vieux air qui convient à une Noce ; car il parle d'amour, de vin & d'argent.

L A M E R E.

D'argent ? cela est bon.

L U C A S.

Ah ! de l'amour.

L E S O L D A T.

Et le vin sera pour moi.

INTERROMPUE. 241

LE MUSICIEN *chante.*

L'argent , l'amour & le vin ,
Se font jurez une triple alliance ,
Sans cesse l'un à l'autre ils se prêtent la main :
L'amour altere , & c'est le jus divin
Qui fournit à l'amour la force & la constance.
L'argent , l'amour , &c.



SCENE II.

LA MERE , LUCAS , NANETTE ,
LE TABELLION , LE SOLDAT ,
DEUX PARENS , LE MUSICIEN ,
ADRIEN , Violons , &c.

LA MERE.

Dieu merci vla l'argent qui vient !

LE TABELLION.

Salut à l'homme d'affaire de Monsieur
le Comte ; il nous va compter , nombrer
& délivrer. . . .

ADRIEN *en vieille casaque de livrée.*

N'est-ce pas huit cent livres que Mon-
sieur le Comte vous a promis ?

LA MERE.

Huit cent livres , oui.

Tome I.

X

ADRIEN.

Huit cent livres ; bon.

LE TABELLION.

En quelle espece de monnoye ?

ADRIEN.

Cela est bon , vous dis-je ; Monsieur le Comte m'abandonne l'ordre , mais nos finances sont courtes ; la vente de ses fruits n'a pas donné , il n'y a point de fond dans nos coffres , il n'y a que des pommes.

LA MERE.

Je m'en doutois bien que l'argent ne viendroit point.

ADRIEN.

Je vous donne à choisir , prenez des pommes , ou la parole de Monsieur le Comte ; nous n'avons point d'autre fond.

LA MERE *emportant les flacons.*

Il n'y a point de fond ? je r'emporte mon vin.

UN PARENT *prenant le pâté.*

Point de fond ?

L'AUTRE PARENT *prenant la nappe.*

Point de fond ?

LE TABELLION *emportant la table.*

Point de fond ?

LE MUSICIEN *faisant remettre les violons dans l'étui.*

Point de fond ? point de musique.

LA MÈRE.

Allons mon frere le Corporal , c'est assez boire ; il n'y a point de fond : il n'y aura point de noce.

LE SOLDAT.

Point de noce venttebleu ! je m'irai donc coucher à jeun ? alte - là les flacons ; Hola hol'homme d'affaire , rapporte ici la Fiancée ? j'ordonne que vous ferez la noce , ou je ferai quelque enterrement.

LA MÈRE.

Mâis mon frere le Corporal , voulez-vous que votre neveu épouse une fille sans argent ?

LE SOLDAT.

Je me mocque bien d'argent : suffit que c'est mon neveu , & que je le fais mon heritier.

LA MÈRE.

Votre heritier ! vous n'avez rien.

LE SOLDAT.

D'accord : & je dois quelque chose ; mais ma valeur , & ma gloire ne doivent rien à personne. Va Lucas tu auras ma charge de Soldat , je t'en donne la survivance ;

Adrien veut emmener Nanette, le Soldat le, fait revenir ; allons, donnez-vous tous deux le baiser de mariage.

L A M E R E.

Mais mon frere , la raison , la pudeur...

L E S O L D A T.

De la pudeur... cela est vrai , donnez-lui rien que votre main à baiser ; il n'y a point là de pudeur à craindre.

L A M E R E.

Mais mon frere ...

L E S O L D A T.

Baise-lui la main ou je te tuë.

L U C A S.

Otez donc le gand , car il me tuëroit.

L E S O L D A T.

Ah ! les voilà mariez , il y aura de la noce , *Vivat*. En attendant la noce , allons boire.

L A M E R E.

Allons , allons.

La Mere emmene Lucas , & toute la noce défile , à la reserve de Nanette , qui demeure avec Adrien.



S C E N E III.

ADRIEN , NANETTE.

ADRIEN.

A Dieu la Noce , serviteur ; hé bien , la Fiancée, ferez-vous encore long-temps muette ? la Noce vous affligeoit , la rupture de la Noce ne vous rend pas plus gaye ; Qu'avez - vous donc ?

NANETTE *soupire.*

Ahy!..

ADRIEN.

Vous soupirez ! Pour peu que je vous presse vous m'allez tout avoier ; car vous n'avez tout juste que l'âge qu'il faut pour aimer , vous êtes encore trop jeune pour sçavoir cacher votre amour. Vous rougissez ! ne laissez pas de me conter en rougissant l'avanture qui vous arriva l'autre jour ; il m'en est arrivé une aussi , je vous la conterai sans rougir , quand vous m'aurez conté la vôtre.

NANETTE.

Ah mon pauvre Adrien , qu'une fille souffre quand elle n'ose parler ; j'en

meure d'envie depuis hier, j'en étouffe.

A D R I E N.

Pourquoi ne vous pas soulager de cette oppression de paroles ?

N A N E T T E

A présent que le mariage est rompu, je parlerois de reste ; mais à qui me fier, n'ayant ni pere ni mere ? Madame la Comtesse ne m'aime plus tant, depuis que son mari m'aime. Je le hais trop lui, pour lui demander conseil ; & il n'y a point de fille dans ce Village-ci, qui ait assez d'esprit pour être ma confidente.

A D R I E N.

Je suis fâché de ne me pas appeller Lisette ou Margoton ; mais puisque Madame la Comtesse n'a point d'autre femme de chambre que moi, j'ai droit de confiance sur sa fille ; parlez.

N A N E T T E.

Je vais donc te conter mon aventure. L'autre jour comme je me promenois seule dans le petit bois, j'aperçûs un homme sur notre mur ; il se laissa tomber dans l'allée, j'eus peur d'abord, mais si-tôt que je l'eus regardé, je te l'avouë, je n'eus plus peur de lui : je fis pourtant reflexion qu'une

filie sage devoit s'enfuir , je voulus courir.

ADRIEN.

Et les jambes vous manquèrent ?

NANETTE.

Peut-être bien ; mais ce qui m'arrêta , c'est qu'il me cria d'un ton languissant : Ah! charmante personne, ayez pitié de moi, je suis blessé : je crus bien qu'il faisoit cela exprès , mais je ne laissai pas d'en avoir compassion ; il fit un grand soupir , sa tête tomba sur l'herbe, comme s'il eût été mort.

ADRIEN.

Et que vous dit le deffunt ?

NANETTE.

J'allois le questionner sur le sujet de sa mort ; mais il se mit à fuir dans le fond du bois , parce que Monsieur le Comte venoit par une autre allée : je me mis à fuir aussi ; car depuis que Monsieur le Comte a tant d'envie d'être seul avec moi , je crains toujours de m'y trouver.

ADRIEN.

Et en le fuyant ne fûtes-vous point vous cacher du côté du mort ?

NANETTE.

Non assurément , je ne l'ai point vû depuis ; mais il m'a écrit force billets & ten-

dres ; que j'ai eû la patience de les relire
tous cinq ou six fois.

A D R I E N.

Voilà une fille qui aime bien la lecture !

N A N E T T E.

J'ai lû ses billets avec plaisir ; mais enfin
écrire tendrement, soupirer, faire le mort,
escalader un mur, cela ne suffit pas pour
faire un honnête homme ; qu'en dis-tu ?

A D R I E N.

Avant que de vous rien dire , je veux
vous conter mon aventure. Hier au soir,
en rentrant dans le Château , j'aperçûs
l'homme du petit bois , qui couroit après
moi tout hors d'haleine , & ne pouvant
parler , il gesticuloit , & en gesticulant il
me mit quelques louis d'or dans la main.
Ah ! Monsieur , lui dis-je , si vous avez l'é-
loquence aussi belle que le geste , vous me
persuaderez tout ce qu'il vous plaira : en
effet il me persuada qu'il vous aimoit , &
conclut qu'il vous demanderoit au Comte
& à la Comtesse : doucement , lui dis-je ,
c'est une couple d'animaux ferores , inca-
pables d'entendre raison ; ils s'entr'appel-
lent mon bichon , ma bichonne , & ce sont
deux dogues qui se montrent les dents

vingt fois par jour ; toutes leurs conversations commencent par des careffes, & finissent par des coups de poing. Je lui dis pis que pendre de notre Maître, & ne lui dis pas le quart de ce qui en est. Au reste je me suis informé de ce joli homme-là, il s'appelle Dorante ; il est riche, plein d'esprit, de cœur, de politesse. Il est... mais le Comte & la Comtesse viennent, allez m'attendre là-dedans. Je vous acheverai le portrait de Dorante.



S C E N E I V .

ADRIEN *seul.*

C'À, comment ferai-je pour annoncer à ce brutal, que la Noce est interrompue ? Il se va prendre à moi, de ce qu'on ne veut pas recevoir sa parole pour argent comptant.





SCENE V.

ADRIEN, LE COMTE,
LA COMTESSE.

LE COMTE.

Où certes, les Noces de Nanette me ramènent l'idée des nôtres. Combien y a-t-il, mon cœur ? il y a bien trente-cinq années que nous faisons la félicité l'un de l'autre.

LA COMTESSE.

Si je consulte mon affection conjugale, il n'y a qu'un jour que je te possède.

LE COMTE.

Dans les douceurs d'une union parfaite, la durée des ans est imperceptible.

LA COMTESSE.

Je ne m'apperçois que de ta politesse extrême.

LE COMTE.

Tes complaisances sont inouïes. Ah ! je vous cherche, Adrien.

ADRIEN.

Me voilà, Monsieur.

LE COMTE. . .

Allez vite penser ma jument, que j'aie
tuer du gibier pour la Noce.

LA COMTESSE.

C'est moi qui ai besoin de vous, Adrien,
venez m'habiller pour la Noce.

LE COMTE *doucement*:

Mais, mon aimable Comtesse, vous aviez
une servante à vous toute seule, elle vous
a quittée, Adrien n'est qu'à moi.

LA COMTESSE.

Si faut-il que je sois coëffée, mon chef
Comte?

LE COMTE.

Si faut il que ma jument soit pensée?

LA COMTESSE.

Parlez à moi, Adrien? j'avois laissé sur
ma toilette le fer de ma coëffure, qu'en
avez-vous fait?

ADRIEN *tirant de sa poche le fer entrelassé
avec une étrille & une brosse.*

Le voici: je l'avois pris pour le faire res-
fouder par notre maréchal.

LE COMTE.

O quand le maréchal aura ferré ma ju-
ment, il travaillera pour vous; ne l'amu-
sez point, Madame; vous empêchez tou-
jours que le service ne se fasse.

LA NOCÈ

LA COMTESSE.

C'est moi qu'on doit servir.

LE COMTE.

Après moi, m'amour.

LA COMTESSE.

Il me coëffera mon fils, ou je lui donnerai vingt soufflets.

LE COMTE.

Il m'obéira, mon cœur, ou je lui rompraï les bras.

ADRIEN.

Ah! Monsieur, confiderez, que je compose seul tout votre domestique; je ne puis pas être en même temps à la chambre & à l'écurie, à la cuisine & au cabinet, faire les affaires de Monsieur, & le lit de Madame, & la jument par dessus le marché; je ne puis pas servir trois maîtres à la fois; mais heureusement je me tirerai d'affaire aujourd'hui, en ne vous obéissant ni à l'un ni à l'autre.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE.

Comment donc?

ADRIEN.

Je m'explique; c'est que vous n'avez

que faire de monter à cheval, ni Madame de se parer, car la Noce ne se fait point.

LE COMTE.

La Noce ne se fait point ! est-ce que je n'ai pas mandé le Notaire & les parens de Lucas ?

ADRIEN.

Oui, Monsieur ; le contrat étoit dressé, les parens d'accord, les Violons d'accord aussi, la nape mise, le vin tiré, on n'attendoit que vos huit cens francs : je leur ai offert votre parole, & sur votre parole tout a disparu.

LE COMTE.

Comment donc maraut, ils ne veulent pas . . .

ADRIEN.

Ce n'est pas ma faute ; s'ils ne veulent pas.

LE COMTE.

Ils ne veulent pas se fier à ma parole, Monsieur le coquin ?

ADRIEN.

Je ne suis pas eux, moi.

LE COMTE.

Est-ce que ma parole n'est pas bonne, double chien ?

ADRIEN.

Ce n'est pas moi , vous dis-je ; vous sçavez bien que je m'y fie moi , à votre parole ? & vous ne m'avez jamais payé mes gages que verbalement.

LA COMTESSE.

Voilà des parens bien insolens , de ne se pas fier à la parole de leur Seigneur , de leur maître , qui peut les ruiner par sa puissance !

LE COMTE.

C'est que ce sot là ne leur a pas parlé comme il faut. Ah ! j'apperçois Lucas , je suis sûr que d'un seul mot je le ferai consentir au mariage.

LA COMTESSE.

Allons lui parler.



SCENE VI.

ADRIEN *seul.*

Tout est perdu , ils vont contraindre Lucas à renouer la Noce ; ne trouverai-je point quelque expedient pour la rompre... Attendez ? Madame la Comtesse est jalouse de Nanette , tâchons d'allumer encore cette jalousie , afin que...



SCENE VII.

ADRIEN , LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE reviens , Adrien , je reviens te parler , pendant que mon époux est enfermé avec Lucas.

ADRIEN.

J'ai aussi quelque chose à vous dire , qu'il n'est pas bon que Monsieur le Comte entende. Vous sçavez , Madame , que je prens toujours votre parti contre lui , dans les petits chamaillis domestiques , qui se mêlent par fois à vos caresses.

LA COMTESSE.

Je t'entens : tu veux parler de Nanette , c'est sur cela aussi que je viens te consulter , & absolument je veux éloigner cette petite creature. Ce n'est pas que je soupçonne la fidélité de Monsieur le Comte , il est trop passionné pour moi.

ADRIEN.

Votre presence lui inspire tant d'amour , qu'il ne caressera jamais Nanette devant

vous ; mais si-tôt que vous avez le dos tourné , il oublie vos charmes.

LA COMTESSE.

Ah ! oublier , c'est trop dire , il est de trop bon goût.

ADRIEN.

D'accord , pour preferer une jeune à une vraie beauté , à une beauté faite ; mais il y a long-tems qu'il vous trouve belle , & il n'y a gueres que Nanette est jolie.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit , il est bon de prevenir les choses qu'on craint le moins , & ce mariage-ci me tranquillise l'esprit : car Lucas emmenera Nanette bien loin.

ADRIEN.

Monsieur le Comte vous a fait accroire cela pour ne vous point effaroucher ; mais je vous avertis moi , que dès le lendemain des Noces il fera Lucas son Fermier , & Nanette sa Concierge.

LA COMTESSE.

Nanette sa Concierge ! le traître ! le parjure ! le scelerat ! il en aura le démenti ; c'est moi qui dois disposer de Nanette , son pere me l'a laissée en mourant , c'est ma filleule : n'ai - je pas raison , mon pauvre Adrien , n'ai-je pas raison ?

ADRIEN.

ADRIEN.

La question n'est pas d'avoir raison. La raison est souvent du côté du plus foible, & c'est tout comme s'il avoit du tort; mais Madame, laissez-moi rêver si je ne pourrois point adroitement dégoûter Lucas d'épouser Nanette. Si Lucas a le courage de refuser, vous épaulerez Lucas, & je vous épaulerai.

LA COMTESSE.

Point de ménagement avec un volage. Non quand je me représente qu'un époux unique veut avoir deux inclinations, je ne peux plus me contenir. Je vais m'opposer ouvertement à ce mariage, & mettre ma filleule dans un Couvent.



SCENE VIII.

ADRIEN *seul.*

NAnette dans un Couvent! cela seroit fâcheux; car point de Nanette pour Dorante, point de fortune pour moi; mais commençons toujours par rompre le mariage. Allons consulter Dorante.



S C E N E I X.

ADRIEN , DORANTE.

ADRIEN.

OUi, vous paroissez ici ? vous hazardez d'être vû , pourquoi ne me pas attendre au rendez-vous ?

DORANTE.

L'impatience m'a pris ; mais on ne peut nous surprendre, j'ai fermé les portes. Dis-moi, Adrien, l'aimable Nanette a-t'elle compris mes billets ? lui as-tu parlé de ma passion ? t'écoute-t-elle ? y répond elle ? puis-je esperer ?

ADRIEN.

On a compris vos billets ; j'ai parlé, on m'a écouté , on m'a répondu , & si je ne vois par grande esperance pour vous.

DORANTE.

Point d'esperance ! est-elle insensible à mon amour ?

ADRIEN.

Ce n'est pas là la difficulté. Je suppose même, pour abreger matiere, qu'elle est aussi folle que vous ; mais les choses n'en

sont pas plus avancées. Je vous l'ai déjà dit, l'amour de Monsieur le Comte, ou plutôt sa convoitise pour Nanette, & la jalousie de la Comtesse vous sont également contraires : car ou la femme l'enfermera pour son profit, ou le mari pour le sien la mariera à un sot.

DORANTE.

Notre campagnard, dis-tu, veut marier Nanette?...

ADRIEN.

A un Païfan.

DORANTE.

Fort bien.

ADRIEN.

A un sot.

DORANTE.

Tant mieux.

ADRIEN.

Tant pis vraiment.

DORANTE.

N'ai-je que cela à craindre?

ADRIEN.

N'est-ce pas assez?

DORANTE.

Je ne craignois que l'indifference de Nanette : si elle m'aime, mon bonheur est certain.

A D R I E N .

Je ne vous comprends pas.

D O R A N T E .

Oui , Adrien , selon le projet que j'ai imaginé , la jalousie de la Comtesse , & les mauvais desseins du Comte serviront à faire réussir le mien. Je prétens que le Comte me prie d'épouser Nanette , & que la Comtesse en soit ravie.

A D R I E N .

Je vois là bien des impossibilités , sans compter celle de faire vouloir une même chose à deux époux , qui se contredisent depuis quarante ans.

D O R A N T E .

Je vais t'expliquer mon dessein. Tu sauras premièrement que j'ai le talent d'être bon Comedien , & voici le rôle que je jouerai....

A D R I E N .

On ouvre cette porte , sauvez-vous par l'autre , & allez m'attendre dans le petit bois.





S C E N E X.

ADRIEN , LE COMTE , LUCAS :

LE COMTE.

A Drien, ne sçais-tu point comment ma femme a pû deviner mes desseins ?

ADRIEN.

Elle aura lû dans vos yeux que vous voulez faire Nanette Concierge , & que ...

LE COMTE *faisant signe à Adrien que Lucas est là.*

Chut.

ADRIEN.

J'ai tort , je ne voyois pas là le futur.

LE COMTE *à Lucas.*

Si je veux établir Nanette , c'est parce que feu son pere m'a bien servi.

ADRIEN *faisant signe à Lucas.*

Vous aimiez le pere , vous faites du bien à la fille , cela est naturel.

LE COMTE.

Quoi qu'il en soit , je me ris de la colere de ma femme , & dès ce matin je conclus l'affaire. Adrien faites revenir le Notaire ,

& tout l'appareil de la Noce. Songez aussi au festin. Dans les Villages on ne peut manger que ce qu'on a; mon garde-chasse n'a tué aujourd'hui que des lièvres, mettez-en trois sur la soupe, marinez-en; farcissez - en bref déguisez-les de genievre pour composer un repas diversifié, un repas fin.

ADRIEN.

Je mettrai vos lièvres à quatre services; j'en ferai même des compotes pour le fruit:



SCENE XI.

LE COMTE, LUCAS.

LE COMTE.

N'En doutez point, Lucas, en dépit de ma femme je vous ferai mon Fermier; c'est assez que vous & moi soyons d'accord.

LUCAS.

Oui: mais c'est ce que je ne sommes pas que d'accord.

LE COMTE *d'un air d'autorité.*
Plait-il, Monsieur Lucas?

LUCAS.

Je ſçai bien que votre volonté eſt toujours d'accord avec ce qu'ou voulez ; mais je diſois moi , que de prendre une femme pour rian , & une Ferme pour pu qu'à ne vaut , c'eſt trop de de parte en un jour.

LE COMTE.

A l'égard de ma Ferme je vous ai dit mon mot , cela ſuffit

LUCAS.

C'a ſuffit ! ç'a ſuffit , parce que je ne ſis pas daigne de vous contredire. Tout mon vaillant eſt dans votre departenance , vous pouvez me ruiner ; mais quand on prend une Ferme ce n'eſt pas pour y perdre.

LE COMTE.

Ce n'eſt pas pour y gagner auſſi ; cependant j'augmenterai votre lot de force droits ſeigneuriaux , cens & rentes , redevances ; quelques poules , par exemple , qui me ſont dûës par des vaffaux ; tu me donneras ſeulement quelques chapons gras.

LUCAS.

Je vous baillerai descha pons gras , pour des poules maigres.

LE COMTE.

Tu auras encore droit de pêche dans

mon étang de la grenouilliere , & tu me fourniras de poisson.

L U C A S.

Du poisson pour des grenouilles ! Je vous remercie de tout ça , & si faut y qu'ous oties du bail les sarimonies qu'ous avez imaginées , pour mettre à profit toutes les bonnes Fêtes de l'Almanach ; pour le vin de la S. Martin tras muids de cidre , six squiez d'avoine pour votre gâtiau de Rois , & pis deux cochons pour les éplingles de Madame la Comtesse ; & tout ça parce qu'ou vous fiez que je fis amoureux : mais j'aime mieux tout pardre , & mon amour avec , que de signer ma ruine.

L E C O M T E.

La la doucement. Puisque vous êtes si tenant, si dur, nous adoucirons les choses ; ne vous inquietez de rien, ne pensez qu'à Nanette, c'est un trefor ; allez vite lui redonner votre foi, je vais réduire ma femme.



SCÈNE



S C E N E XII.

LUCAS *seul.*

C'Est un tyran que ce Monsieur le Comte; c'est une tyrane itou que Nanette, qui me tyrannise la çarvelle, & sera peut-être bian pis, car Adrian viant de lâcher queuques paroles: faut que je le fasse encor jafer.



S C E N E XIII

ADRIEN, LUCAS.

ADRIEN.

HE, bien compere Lucas, votre marché est-il conclu?

LUCAS.

Hé cahin, caha.

ADRIEN.

C'est-à-dire qu'on vous fait épouser la ferme malgré vous, & que vous prenez Nanette à bail; car Monsieur le Comte s'en reserve la propriété.

L U C A S.

N'y a rien à gagner su ste ferme-ci ; n'y auroit-il point queuque chose à paxdre sur Nanette ?

A D R I E N.

Enfin vous allez achever la Noce.

L U C A S.

J'ai peur que Monsieur le Comte ne l'ait commencée. Tout franc, je sis bian fâché d'être amoureux : ma mere l'a bian dit que je ne serois jamais qu'un sot,

A D R I E N.

C'est ce que je vous disois aussi,

L U C A S.

Plait-il ?

A D R I E N.

Par plaisanterie da : car dans le fond Nanette est sage ; mais Monsieur le Comte est un peu devergondé.

L U C A S.

En bonne conscience, Monsieur Adrian, Nanette n'a-t-elle rian bouté du fian parmi le devargondage de Monsieur le Comte ? car je me vians d'apparcevoir qu'il a si hâte de la marier, si hâte, si hâte . . .

A D R I E N.

Il a peut-être calculé qu'il falloit datter votre mariage d'aujourd'hui : quelques

INTERROMPUE. 267

jours plutôt ou plus tard, décident quelquefois de la réputation d'une nouvelle mariée. Le monde est si pointilleux sur la date des Noces . . .

L U C A S.

J'entens cette date-là.

A D R I E N.

Ce n'est pas, comme je vous dis, que Nanette ne soit très-sage; mais Monsieur le Comte est un fin calculeur. Ne vous pressez point tant de conclure.

L U C A S.

Morguenne je serois quasiment d'avis d'attendre encor queuque huit ou nauf mois pour voir; mais tenez drès que j'aurai l'œil sur sa biauté, je serai pressé.

A D R I E N *appercevant Nanette.*

Je l'apperçois : fuyez foible Lucas .
fuyez.

L U C A S.

J'y tâche aussi; mais l'amour prend le mord aux dents. Jarnigué l'amour en aura menti; je m'enfuis, vous direz à Monsieur le Comte que je veux du tems pour m'aviser.



SCENE XIV.

ADRIEN, NANETTE.

NANETTE.

JE suis au desespoir, mon pauvre Adrien, Monsieur le Comte veut que j'épouse Lucas ; Madame la Comtesse veut me mettre au couvent, & moi je veux toute autre chose.

ADRIEN.

Dorante & moi nous venons de conclure que vous devez obéir à Monsieur le Comte. Il veut que vous épousiez un Payfan & nous y consentons.

NANETTE.

Que veux-tu dire ?

ADRIEN.

Je lui proposai l'autre jour un Fermier de mes parens ; il vient d'arriver ; il est risé, jeune, bien bâti . . .

NANETTE.

Quel galimatias me fais-tu ?

ADRIEN.

Je suis sûre qu'il ne vous déplaira pas.

NANETTE.

Parle-tu sérieusement ?

ADRIEN.

Très-sérieusement.

NANETTE.

Ne sçai-tu pas que je mourrois plutôt
que d'être à un autre qu'à Dorante ?

ADRIEN.

Venez , venez voir mon Payfan.

NANETTE.

Je ne veux point le voir.



SCÈNE XV.

ADRIEN , NANETTE.

DORANTE *deguisé.*

ADRIEN.

LE voici pourtant.

NANETTE.

Laisse-moi.

ADRIEN.

Regardez-le bien.

NANETTE.

Ah ! c'est Dorante !

D O R A N T E.

Oui , charmante Nanette , c'est celui qui vous adore.

A D R I E N.

Vous sçavez pourquoi il s'est déguisé ainsi ; mais repetez un peu ce que vous venez de me dire , que vous mourrez plutôt que d'être à un autre qu'à Dorante.

D O R A N T E *transporté lui prend la main , & la lui baise.*

Vous avez dit cela ?

N A N E T T E.

Je n'ai rien dit.

A D R I E N.

Vous ne dites rien encore de ce qu'il vous baise la main.

N A N E T T E *retirant sa main.*

Vous avez tort , Monsieur , de me prendre la main sans m'en avertir. M'aimez-vous assez pour que je vous pardonne ? Vous ne dites mot. Craignez - vous de mentir ?

A D R I E N.

L'amour muet est celui qui ment le moins.

D O R A N T E.

J'ai trop de plaisir pour pouvoir parler. Vous voulez être à moi ! ah repetez-le encore , je vous en conjure , parlez ?

NANETTE.

Hélas ! je suis toute aussi muette que vous.

ADRIEN.

Je prévois que vous aurez souvent des conversations muettes. C'a pensons ; mais finissons. Pensez au rôle que vous devez jouer avec Monsieur le Comte , je vais avertir Madame la Comtesse du dessein que nous avons.

NANETTE.

Ah ! voici Monsieur le Comte :

ADRIEN.

Hé bien, puisqu'il vous a vus ensemble, commencez à faire votre rôle de benêt ; tournez le dos à Nanette comme un sot là ; vous Nanette , baissez modestement les yeux ; & allez-vous-en de ce côté-là.





S C E N E X V I.

LE COMTE , DORANTE , ADRIEN

LE COMTE

QU'est-ce, donc que le manège que je vois ici ?

ADRIEN *se mettant à rire.*

Ha, ha, ha, Monsieur c'est la plus plaisante chose du monde. Vous voyez ce benêt qui baye-là aux corneilles, c'est le plus (*d'un ton sérieux.*) plaisant original... Premièrement, je vous dirai que c'est ce jeune Fermier de mes parens que je vous proposai l'autre jour.

LE COMTE.

Fort bien ; mais que faisoit-il avec Nanette ?

ADRIEN *en riant.*

Ha, ha, ha, c'est ce qu'il y a de plaisant. (*sérieusement.*) Je vais vous conter... Et je vous dirai ensuite qu'il prend votre ferme sans marchander, & Nanette sans argent ; pour (*en riant.*) l'honneur de votre protection. Mais ce qui est plaisant, c'est que je voulois l'amorcer par les charmes

de Nanette ; point du tout : il n'est pas curieux de beauté , dit-il , tous les visages lui sont égaux.

LE COMTE.

Cela est assez plaifant : mais que veux-tu conclure de là ?

ADRIEN.

Je conclus que voilà un mari comme il nous le faut pour Nanette , fans amour , fans jalousie ; & qui ne se fouciera non plus de fa femme que s'il étoit grand Seigneur.

LE COMTE.

Effectivement il me paroît bon enfant.

ADRIEN.

Bon ! benêt tout-à-fait. Il sera docile , humble , respectueux pour votre qualité , & il aura une confiance aveugle & cordiale en vous & en sa femme.

LE COMTE.

Je ne pretendrois pas en abuser. Je n'aime Nanette que pour l'esprit , pour la conversation.

ADRIEN.

Je le sçai bien , Monsieur ; mais vous ne laisseriez pas d'être fâché qu'un jaloux vint vous interrompre , quand vous seriez en train de dire de jolies choses.

Il ne s'agit pas de cela : mais voyons si ce garçon-là m'accommodera d'ailleurs pour ma ferme.

ADRIEN.

Approchez , cousin Bertran , approchez :

DORANTE d'un ton niais.

Plâit-il, cousin.

ADRIEN.

Saluez Monsieur le Comte , saluez donc.

LE COMTE.

Bonjour , mon enfant , bon jour : votre cousin dit que vous avez envie d'être mon Fermier.

DORANTE.

Si c'est votre plaisir , Monseigneur. Je vous demande excuse de

LE COMTE à *Adrien*.

Il est bien bête.

ADRIEN.

J'ai dit au cousin le prix de votre ferme ; il taupe à tout , & vous donne de plus vingt louis d'or de pot de vin.

LE COMTE.

A ta considération , Adrien , j'écoute ses propositions : mais il faut que quelqu'un m'en réponde.

INTERROMPUE.

279

DORANTE.

O j'ai un bon répondant da.

LE COMTE.

Hé qui est-ce ?

DORANTE.

Qui c'est ? ô dame, je vais vous l'aveindre mon répondant.

LE COMTE *en riant.*

M'aveindre son répondant, quel imbécile !

DORANTE

Hé oui ; car il est dans ma poche mon répondant ; c'est le meilleur répondant que l'argent : car quand il répond, il paye, il paye.

LE COMTE.

Il a de l'esprit ce compere-ci.

DORANTE.

Voilà déjà le pot de vin pour boire, Monseigneur, pour vous boire ; & puis voila un autre magot que j'ai fait dans ma dernière ferme, & cela me servira pour vous payer d'avance, d'avance : c'est une finesse que j'ai pour être plutôt quitte.

LE COMTE.

Les manieres de cet homme-là m'accusent assez ; je souhaite qu'il s'accusent de Nanette.

D O R A N T E.

Qu'est-ce que c'est donc que Nanette ?
Est-ce ce petit brin de fille que j'ai vû là ?

L E C O M T E.

Oui. Ne la trouvez-vous pas jolie ?

D O R A N T E.

Si c'est cela que vous appelez jolie , à
la bonne heure ; mais je ne vise guere à la
joliveté des filles moi ; car pour ce qu'il
m'en faut ce n'est pas la peine : voyez-
vous tout mon plaisir est de bien mettre une
farme en valeur.

L E C O M T E.

Ne consentirez-vous pas à la prendre
pour femme ?

D O R A N T E.

Hé mais si c'est votre plaisir que je la
prenne , je la prendrai bien.

L E C O M T E.

Sa complaisance me ravit.

D O R A N T E.

Mais au moins c'est à la charge qu'elle
ne sera point trop rafollée autour de moi ;
car je n'aime pas qu'on m'interrompe
quand je suis à travailler. Je ferai mon
petit tracas d'un côté , elle de l'autre ; c'est
la liberté qui fait la paix du bon ménage.

INTERROMPUE.

277

LE COMTE.

Il a raison.

DORANTE.

A propos , Monseigneur , j'oubliois à vous avertir d'une chose ; c'est qu'il faudra que je fasse de petits voyages à mon pais de tems en tems.

LE COMTE.

Oh! je veux que vous soyez sedentaire,

DORANTE.

Oh! je ne peux pas ; mais je laisserai ma femme à ma place pour avoir soin que vous soyez content

LE COMTE.

En ce cas-là , j'aime mieux en souffrir un peu.

ADRIEN.

Monfieur est si bon Maître . . .

LE COMTE.

C'a , Adrien , pour pouvoir faire la Noce en paix , il faut faire croire à Madame la Comtesse que cet homme - ci emmenera Nanette bien loin (à Dorante) C'est que ma femme n'aime point à la voir.

ADRIEN.

Laissez - moi prevenir Madame la Comtesse , je me charge d'obtenir son consentement.

La voici : Je vais lui faire une galanterie de cette nouvelle.



SCENE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE,
DORANTE, ADRIEN.

LA COMTESSE *en colere.*

Lucas me vient de declarer qu'il ne veut point épouser Nanette, & moi je vous declare que je vais l'enfermer.

LE COMTE.

Doucement, doucement. Oublions la petite altercation qu'il y a eû entre nous, mes complaisances vont te fermer la bouche, & dissiper tes craintes. Il ne suffit pas d'être fidelle à ce qu'on aime, il ne faut pas même fatiguer son imagination par les moindres soupçons jaloux. Pour te contenter enfin je donne Nanette à ce jeune amoureux, qui l'emmenera demain, & je donnerai ma ferme à Lucas, à la charge qu'il restera garçon.

LA COMTESSE.

S'il n'y a point de fourberie à ce que tu

me dis, qu'il y a de délicatesse !

LE COMTE.

La proposition t'agréet-elle ? es-tu contente ?

L'ACOMTESSE.

A dieu ne plaise que je te contredise jamais en rien, j'exécuterai ce que tu souhaites si-tôt que tu auras exécuté ce que tu me promets.

LE COMTE,

A demain l'autre affaire, ne pensons aujourd'hui qu'au mariage.

L'ACOMTESSE.

Affurons d'abord la Ferme à Lucas.

LE COMTE.

Je t'en prie, commence par signer le Contrat.

L'ACOMTESSE.

Je t'en conjure, commence par le Bail.

LE COMTE,

Est-ce que tu te méfie de moi ?

L'ACOMTESSE.

Voudrais-tu me tromper ?

LE COMTE.

Non ; mais je veux une confiance aveugle.

LA NOCE
LA COMTESSE.

Et je veux voir clair, moi. Tu prétens que Nanette reste ceans.

LE COMTE.

Oh ! elle y restera , s'il me plaît. Osez-vous me contredire ?

LA COMTESSE.

Osez-vous m'offenser ainsi ?

LE COMTE.

Ne me poussez pas à bout.

LA COMTESSE.

Ne m'échauffez pas les oreilles.

LE COMTE.

Par la sanbleu.

LA COMTESSE.

Mort de ma vie.

LE COMTE.

Je ne sçai ce qui me tient.

ADRIEN *bas.*

Hé, Monsieur, allez-vous-en ; laissez-moi lui faire entendre raison.

LE COMTE,

Je vais faire venir le Notaire, & si vous ne signez, je me separerai de corps & de biens, de corps & de biens.

ADRIEN *faisant signe à la Comtesse de se taire.*

J'empêcherai bien ce divorce.



SCENE XVIII.

LA COMTESSE, DORANTE,
ADRIEN.

ADRIEN.

HE', Madame, il y a une heure que
je vous fais signe de consentir à tout.

LA COMTESSE.

Moi, consentir.

ADRIEN.

C'est pour votre intérêt que j'ai ima-
giné un stratagème pour tromper Mon-
sieur le Comte; j'allois vous avertir...

LA COMTESSE.

Hé de quoi m'avertir?

ADRIEN.

Que cet homme-ci n'est point un Fer-
mier; Que c'est un riche Cavalier, amou-
reux de Narette, qui s'est déguisé ainsi
pour l'emmener avec votre consentement.

LA COMTESSE.

Me dis-tu vrai?

ADRIEN.

Je vais vous faire voir qu'il n'a que
l'écorce d'un Payfan. Tenez, Madame,

Il ouvre le juste-au-corps de Dorante, & fait voir à la Comtesse une veste magnifique.

DORANTE.

Vous pouvez faire mon bonheur, Madame, & le vôtre aussi en me donnant Nannette.

LA COMTESSE.

Mais ne me trompez-vous point ? Car enfin on peut emprunter une veste.

DORANTE.

Voici une montre de soixante louis que je vous prie d'accepter pour preuve de ma bonne foi.

LA COMTESSE *prenant la montre, & se radoucissant.*

On peut aussi emprunter une montre, mais on ne peut point emprunter l'air noble & galant dont vous faites les choses. Je vous jure, Monsieur, que si j'accepte votre montre, c'est pour vous persuader que je vous crois gros Seigneur.

DORANTE.

Trop heureux que vous ayez quelque confiance en moi.

ADRIEN.

Voilà Monsieur le Comte qui revient, ne faites pas semblant de rien.



SCENE XIX.

LE COMTE , LA COMTESSE ,
DORANTE, ADRIEN,
NANETTE.

LE COMTE.

LE Notaire suit mes pas , Madame ,
nous allons voir si je suis le Maître.
Allons , Nanette , je vous commande d'aimer ce jeune homme-là.

NANETTE.

Vous êtes le Maître , Monsieur , je vous obéirai.

LE COMTE.

Où , ma femme , je suis le Maître , & je sçavois bien que je vous mettrois à la raison.

LA COMTESSE.

Hélas ! ce n'est point la raison , c'est l'amour qui m'a dompté. Tu m'as menacée d'une separation ; te separer de moi , mon cher mari ! ah plutôt la mort.

LE COMTE.

Tu m'attendris , pourvu que tu ne me contredise point.

Je te demande bien pardon de mes brusqueries.

LE COMTE.

C'est moi qui suis un petit emporté.

LA COMTESSE.

On accuse les femmes de commencer les querelles , mais elles sont aussi les premières à revenir ; j'ai toujours eû pour toi une tendresse prévenante.

LE COMTE.

Je te préviendrai dorénavant ; mais je te prie

LA COMTESSE.

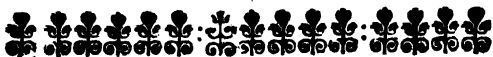
Ah ! n'acheve pas , ma complaisance seroit imparfaite , si tu avois seulement la peine de me repeter tes volontez. Tu souhaites que ce garçon là épouse Nanette , qu'il soit ton Fermier , qu'elle soit ta Concierge , j'y consens volontiers.

LE COMTE.

Quelle bonté ! quelle bonté de femme ! va je te le revaudrai. Vous entendez bien, Bertran , Madame la Comtesse. vous donne Nanette en mariage ; puissiez-vous vous chérir tous deux aussi tendrement , que nous nous chérissions ma femme & moi.

ADRIEN.

Vous avez devant les yeux un bel exemple d'union.



SCENE XX.

LE COMTE , LA COMTESSE ;
DORANTE , NANETTE , ADRIEN ,
LUCAS , LA MERE.

LUCAS.

PArguenne , Monsieur le Comte , vla la Noce que je vous ramene , comme vous m'avez commandé. Ma mere m'a dit itou de bouter l'amour au croc , vla qu'es toisé.

LA MERE.

Ha , ha , est-ce là le nouveau Fiancé ? il a la mine plus bonace que mon fils , Nanette l'y siera mieux.

LE COMTE.

Allons là-dedans signer le contrat , & nous reviendrons après nous réjouir. Commencez toujours.



SCENE XXI.

ADRIEN, LUCAS, LA MERE.

ADRIEN.

Vous êtes bien-heureux , Monsieur Lucas , d'avoir évité les inconveniens de la Noce ; car on vous avoit déjà mis à la tête du Vaudeville de Village , qu'on chante à tous les mariages qui se font : tenez , tenez , les entendez-vous ?



SCENE XXII.

La Noce entre ;

Et les violons jouent le Vaudeville : ensuite
Adrien chante ces paroles ,

ADRIEN.

Compere Gervais ,
Ne reçois jamais
D'un Seigneur de Village ;

Ni Femme, ni Ferme, ni prêts;
 Il s'empare de ton ménage,
 Ravage,
 Fait rage,
 Et prend à tes frais,
 Sur la Femme & sur l'Heritage
 De gros interêts.

Autres Couplets sur l'Air: Compere Gervais

Yvrogne Thomas,
 Ne recherche pas,
 Pour peu que ta femme vaille,
 D'un jeune voisin les repas:
 Si tu fais du vin qu'il te baille
 Gogaille,
 Ripaille,
 Bien-tôt tu mettras,
 En croyant vuidér sa futaille,
 Ton honneur au bas.

Les Violons reprennent le même Air.

ADRIEN à un Vieillard.

Vieux père Lucas,
 Tu me dis tout bas,
 Qu'avec jeune servante
 Bientôt tu rajeuniras;

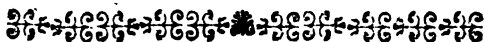
Tu la veux toujours bondissante,
 Bouillante,
 Fringante,
 Tu ne l'entens pas ;
 Plus ta femme sera vivante,
 Et moins tu vivras.

On reprend le même Air.

Landote Colas,
 Ne te flate pas,
 Qu'avec une égrillarde
 Tu te regaillardiras ?
 Car avec ton humeur grognarde,
 Moularde,
 Caffarde,
 Crois qu'en certain cas,
 Plus ta femme sera gaillarde,
 Et moins tu vivras.



SCENE



SCENE XXIII.

LE COMTE, LA COMTESSE,
BERTRAN, LA FIANCÉE, &c.

LE COMTE.

C'A mes enfans, la Noce ne sera plus
interrompuë, le Contrat est signé,
ne pensons qu'à nous réjouir.

ON CHANTE.

L'honneur & le premier hommage,
Sont dûs par l'Habitant au Seigneur du
Village :

Mais par malheur il exige souvent
De l'Habitante la plus sage,
L'honneur & le premier hommage.

ON DANS E.

Air du Bonêt au Seigneur du Village

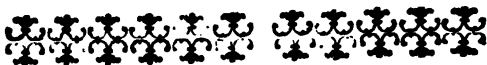
En cas de moi je ne veux pas

Que ma femme s'avance

Trop près de ces Seigneurs qui font tant de
fraes :

C'a troubleroit si fort sa bien-séance,

Sa maintenance ,
 Sa continence ,
 Qu'en lui faisant la reverence ,
 Elle feroit quelque faux pas.



SCENE DERNIERE.

Les mêmes , D O R A N T E en habit décent , & A D R I E N avec sa livrée.

D O R A N T E.

Monsieur , je me suis fait Payfan pour obtenir Nanette , je suis redevenu Cavalier pour vous en remercier.

L E C O M T E.

Je suis trompé ! à moi mes gens , mes vaffaux.

A D R I E N.

Vous n'avez point d'autre vaffal que moi ; je suis à présent vaffal de Monsieur.

L A C O M T E S S E.

Nous sommes dupez , mon mouton ;

INTERROMPUE. 291

mais console-toi ; si on t'enleve Nanette,
tu retrouveras en moi une consolation le-
gitime.

On danse l'Entrée & ensuite Adrien chante.

D'un Valet de Gentilhomme,
A ces Laquais du premier rang,
Le chemin est grand :
Mais pour achever la carrière ,
Je ne vois plus qu'un pas à faire.

bis.



D'une Lais folle & legere
A ces Lucreces de renom,
Le trajet est long :
De la Lucrece à la Megere ,
Je ne vois plus qu'un pas à faire.

bis.



Pour une innocente Bergere ,
Du Village au País Galand ,
Le voyage est grand :
Du País Galant à Cithere ,
Je ne vois plus qu'un pas à faire.

bis.



De l'esprit simple & populaire ;

· Bb ij

292 LA NOCE INTERROMPUE,

A l'esprit sublime & sçavant ,

Le trajet est grand :

bis.

Du bel esprit à la chimere ,

Je ne vois plus qu'un pas à faire.



Dans l'ardeur de vous satisfaire ,

Le chemin le plus malaité

Nous paroît aisé :

bis.

Mais du vouloir au sçavoir plaire ,

Ah ! que je vois de pas à faire.

Fin du premier Volume.

L'année interrompue

Le Musicien.

L'ar... gent, l'amour et le

vin se sont ju...rés se sont ju...

...rés v...ne triple alli...an....ce,

L'arville. L'am^t. L'ivrogne.

L'argent, l'argent, l'amour, le

L'arville.

Vin, L'ar...gent, l'amour, et le

le Musicien.

l'ar...

L'a nôçe.

2

Vin se sont ju...rez...

...gent, l'amour... et... le vin se sont ju...

l'ar... gent, l'argent, l'amour et le

...rez, l'argent, l'ar...

vin se sont ju...rez...

...gent, l'amour et le vin, l'argent, l'a:

... se sont ju:

... gent, l'amour et le vin se sont ju:

interrompue

...rez vne triple al..li...an...ce

...jurés vne triple al..li...an...ce; l'a-

...mour cau-se la soif et c'est le juv di-

...vin qui re-donne a l'amour sa force et-

...sa constance l'argent, l'amour, et le

la Vieille. l'amoureux

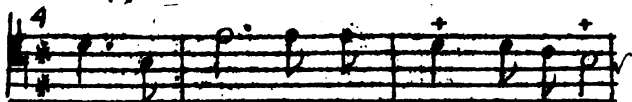
vin, l'argent, l'ar-gent. l'a..

l'hyroque le Musicien

...mour, le vin, l'argent, l'amour

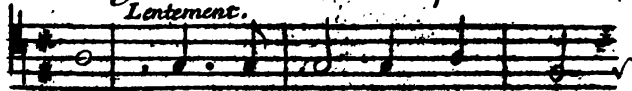
...et le vin se sont ju-rés se..

La Noce

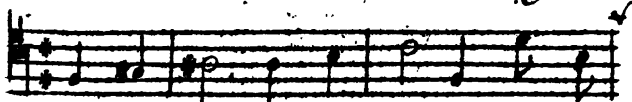


Sont ju...rés v...ne triple alli-an...

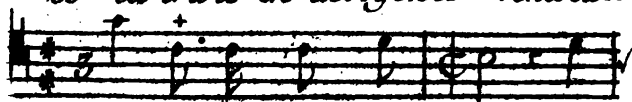
Lentement.



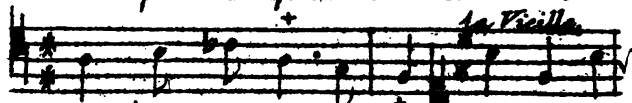
...ce. Point de vin sans ar...gent



et la triste in-di-gence rend l'a..



...mour pi re qu'un lu...tin. l'ar...



la Vieille

...gent, l'amour et le vin, l'argent, l'ar-

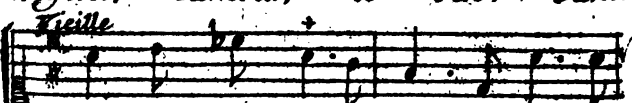


L'am.

Livrogne.

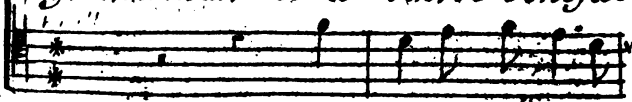
Le...

...gent, l'amour, le vin, l'ar...



Vieille

...gent, l'amour, et le vin, se sont ju:



l'ar gent l'amo. et le :

interrompue

res l'ar-gent, l'argent, l'amour.

vin se sont ju... rez... l'ar-

Et le vin se... sont ju...

gent, l'argent, l'a-mour: et le

...rés.

vin, l'argent, l'ar-gent, l'a-mour, et le...

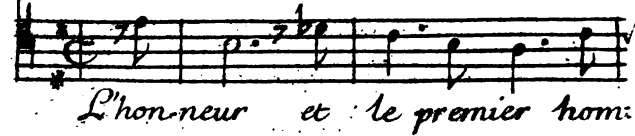
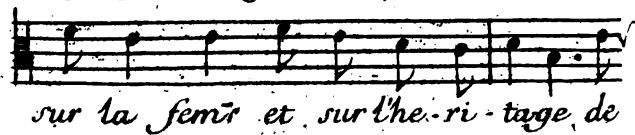
se sont ju-rés une triple alliance.

...vin se sont ju-rés une triple alli-an-ce.

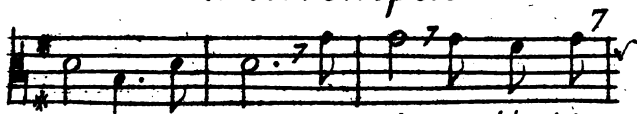
A. üj. ?

La noce

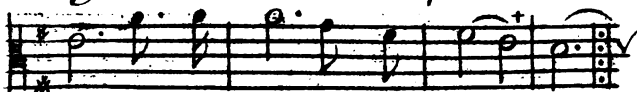
6



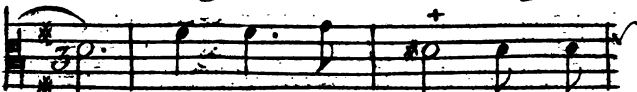
interrompue.



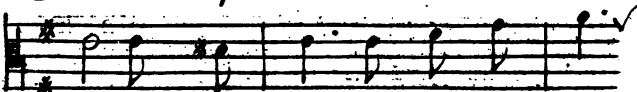
mage sont dûs, sont dûs par l'habi...



...tant au Seigneur du vil... la... ge:



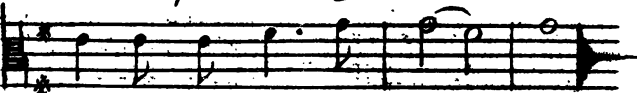
ge; mais par malheur il é...



...xi...ge Sou vent de l'habi... tan:



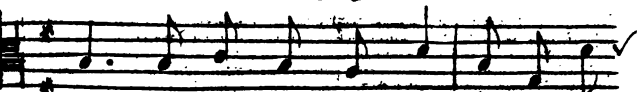
...te la plus Sa...ge l'honneur



Et le premier hom... ma... ge.



En cas de moy je ne veuë



pas que ma femme s'avance trop:

La nôce.

8
prés, trop près de ces Seigneurs qui
font tant de fra...cas; Ça trouble...
...roit si fort sa...bien Sçean...ce, sa
mainte...nance, sa con-ti...nance
qu'en luy fai-sant la ré...ve...
...ren-ce et...le feroit quelque faux
pas, quel-que faux pas. pas.
D'un va-tet de gen...til...hom....

interrompue.

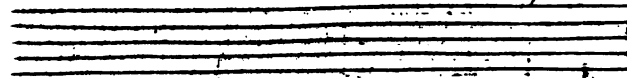
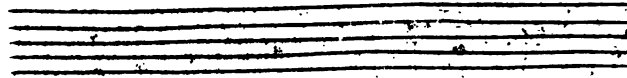
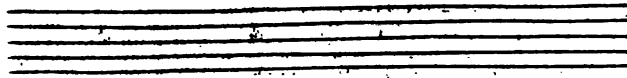
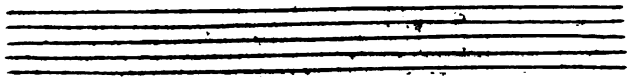
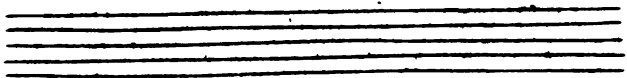
9

me a-ces laquais du Premier
rang, le chemin est grand, le chemin est
grand; mais po. a che.. ver la car..
...rie-re je ne vois plus qu'un
pas a fai.....re. re.

Fin de la Noce.

interrompue.

Gravé par Denise, Vincent.





S. Zlatin
1.9.89
[VOLT.]

890207

pp 2-11

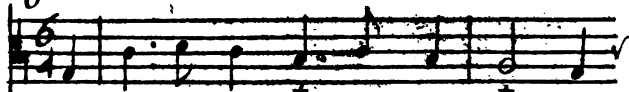
er



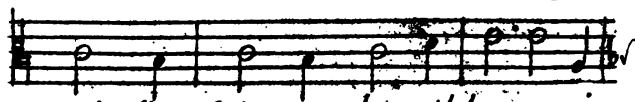


La noce

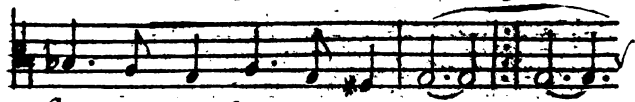
6



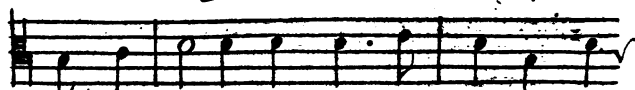
Com-pe...re Ger-vais ne...re...sois ja...



...mais d'un seigneur de vil-la-ge ni...



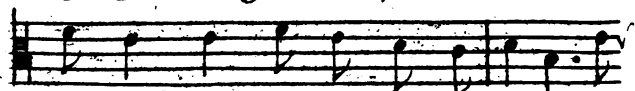
...femme, ni fer...me ni, prests. prests.



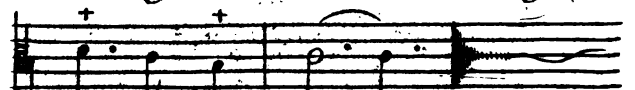
Il s'em-pa-re de ton me-na-ge, ra:



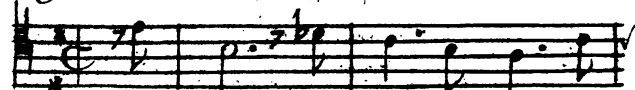
...vage, fait rage, et prend a tes frais



sur la femr et sur l'he-ri-tage de



gros in-ter...rests.



L'hon-neur et le premier homi: